



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

KF 851

*Bd. April, 1891.*

~~PT 331.10~~

**Harvard College Library**

FROM THE REQUEST OF

MRS. ANNE E. P. SEVER,

OF BOSTON.

WIDOW OF COL. JAMES WARREN SEVER,

(Class of 1817).

*23 Oct. 1890 - 21 Jan. 1891.*













# Institut Cartographique Italien

(ISTITUTO CARTOGRAFICO ITALIANO)

**ROME - Via Venti Settembre, 3 - ROME**

Cet établissement exécute toute espèce de travaux géographiques et cartographiques ayant un caractère scientifique et servant aussi à l'usage des écoles: cartes murales atlas, mappemondes, plans de villes, cartes statistiques, géologiques, marines, cartes-itinéraires, ouvrages d'ingénieur, etc.

## PUBLICATIONS RÉCENTES:

**Annuaire de l'Institut Cartographique Italien**, 1<sup>re</sup> année, 80 cent. - 2<sup>me</sup> année, 1 fr. - 3<sup>me</sup> et 4<sup>me</sup> années, 3 fr. — **Atlas élémentaire** dressé selon les textes adoptés dans les écoles élémentaires, prix 1 fr. 30 — **Carte de la Province de Rome** en 6 grandes feuilles (échelle 1: 100,000), prix montée sur toile 18 fr. — **Carte physique d'Italie** en 4 grandes feuilles (échelle 1: 750,000), prix montée sur toile 13 fr. 50. Ces deux dernières cartes sont les premières de la série que l'Institut publie avec le concours de la **Municipalité de Rome** pour ses écoles; les autres sont

## DE PROCHAINE PUBLICATION:

**Carte politique d'Italie** en 4 feuilles — **Cartes physique et politique de l'Europe** en 4 feuilles — **Plan de Rome** en 4 grandes feuilles — **Mappemonde** en 4 feuilles — **Carte des Chemins de fer italiens** seconde édition corrigée et augmentée — **Grande cartes des possessions et des protectorats italiens en Afrique** selon les dernières conventions et les derniers voyages.

# Journal des Débats

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

FONDÉ EN 1789

7, Rue des Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois

Le **Journal des Débats**, organe républicain conservateur libéral, publie chaque jour des articles sur toutes les questions de politique intérieure et étrangère, et consacre à toutes les questions littéraires, scientifiques, économiques et artistiques des articles dus aux écrivains les plus compétents et les plus connus.

Les informations du **Journal des Débats** sont puisées aux meilleures sources. Des correspondances télégraphiques particulières lui permettent de tenir ses lecteurs au courant des événements qui se produisent dans toutes les capitales d'Europe, en Chine et au Tonkin. Indépendamment de ses correspondances télégraphiques, il publie les renseignements les plus précis et les plus exacts sur le mouvement politique, économique et littéraire dans le monde entier.

Le service des informations parlementaires et politiques du **Journal des Débats** est organisé de telle façon qu'aucun fait, d'importance même secondaire, ne peut lui échapper. Il tient à conserver sur ce point sa vieille supériorité, et il met tout en œuvre pour qu'on ne puisse la lui contester.

Dans ces dernières années, le reportage parisien a pris un développement considérable. Le **Journal des Débats** s'est mis en mesure de renseigner ses lecteurs sur les faits quotidiens, avec la plus grande rapidité et la plus complète exactitude. Les indications fournies au jour le jour sont complétées par des COURRIERS DE PARIS qui donnent aux événements saillants leur physionomie propre et les mettent en pleine lumière. De plus, sans sacrifier le Feuilleton dramatique hebdomadaire, le **Journal des Débats** publie, le lendemain même de la première représentation, un compte rendu sommaire de toute pièce nouvelle.

On s'abonne dans tous les pays faisant partie de l'Union Postale, chez les directeurs des Postes.

**Prix de l'abonnement.** — Union Postale: Un mois 7 fr. — Trois mois 21 fr. — Six mois 42 fr. — Un an 84 fr.

Les abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois.

Union Postale: Un Numéro 25 cent.

Toute traduction ou reproduction des travaux de la REVUE INTERNATIONALE est interdite.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



# Institut Cartographique Italien

(ISTITUTO CARTOGRAFICO ITALIANO)

**ROME - Via Venti Settembre, 3 - ROME**

Cet établissement exécute toute espèce de travaux géographiques et cartographiques ayant un caractère scientifique et servant aussi à l'usage des écoles: cartes murales atlas, mappemondes, plans de villes, cartes statistiques, géologiques, marines, cartes-itinéraires, ouvrages d'ingénieur, etc.

## **PUBLICATIONS RÉCENTES:**

**Annuaire de l'Institut Cartographique Italien**, 1<sup>re</sup> année, 80 cent. - II<sup>me</sup> année, 1 fr. - III<sup>me</sup> et IV<sup>me</sup> années, 3 fr. — **Atlas élémentaire** dressé selon les textes adoptés dans les écoles élémentaires, prix 1 fr. 30 — **Carte de la Province de Rome** en 6 grandes feuilles (échelle 1: 100,000), prix montée sur toile 18 fr. — **Carte physique d'Italie** en 4 grandes feuilles (échelle 1: 750,000), prix montée sur toile 13 fr. 50. Ces deux dernières cartes sont les premières de la série que l'Institut publie avec le concours de la Municipalité de Rome pour ses écoles; les autres sont

## **DE PROCHAINE PUBLICATION:**

**Carte politique d'Italie** en 4 feuilles — **Cartes physique et politique de l'Europe** en 4 feuilles — **Plan de Rome** en 4 grandes feuilles — **Mappemonde** en 4 feuilles — **Carte des Chemins de fer italiens** seconde édition corrigée et augmentée — **Grande cartes des possessions et des protectorats italiens en Afrique** selon les dernières conventions et les derniers voyages.

# Journal des Débats

POLITIKES ET LITTÉRAIRES

FONDÉ EN 1789

7, Rue des Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois

Le **Journal des Débats**, organe républicain conservateur libéral, publie chaque jour des articles sur toutes les questions de politique intérieure et étrangère, et consacre à toutes les questions littéraires, scientifiques, économiques et artistiques des articles dus aux écrivains les plus compétents et les plus connus.

Les informations du **Journal des Débats** sont puisées aux meilleures sources. Des correspondances télégraphiques particulières lui permettent de tenir ses lecteurs au courant des événements qui se produisent dans toutes les capitales d'Europe, en Chine et au Tonkin. Indépendamment de ses correspondances télégraphiques, il publie les renseignements les plus précis et les plus exacts sur le mouvement politique, économique et littéraire dans le monde entier.

Le service des informations parlementaires et politiques du **Journal des Débats** est organisé de telle façon qu'aucun fait, d'importance même secondaire, ne peut lui échapper. Il tient à conserver sur ce point sa vieille supériorité, et il met tout en œuvre pour qu'on ne puisse la lui contester.

Dans ces dernières années, le reportage parisien a pris un développement considérable. Le **Journal des Débats** s'est mis en mesure de renseigner ses lecteurs sur les faits quotidiens, avec la plus grande rapidité et la plus complète exactitude. Les indications fournies au jour le jour sont complétées par des COURRIERS DE PARIS qui donnent aux événements saillants leur physionomie propre et les mettent en pleine lumière. De plus, sans sacrifier le Feuilleton dramatique hebdomadaire, le **Journal des Débats** publie, le lendemain même de la première représentation, un compte rendu sommaire de toute pièce nouvelle.

**On s'abonne** dans tous les pays faisant partie de l'Union Postale, chez les directeurs des Postes.

**Prix de l'abonnement.** — Union Postale: Un mois 7 fr. - Trois mois 21 fr. - Six mois 42 fr. - Un an 84 fr.

Les abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois.

Union Postale: Un Numéro 25 cent.

Toute traduction ou reproduction des travaux de la REVUE INTERNATIONALE est interdite.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.







## REVUE INTERNATIONALE.

ie il pensait: il faudra que je l'oublie. *Mais cela, per-  
a vu!*

poteau, une fois, un soir, il s'en vint et prit congé  
l, elle se jeta sur le gazon, de douleur, — en criant  
était arrivé pour la guérir du désir de vivre. *Mais  
me ne l'a vu!*

iger, il ne trouva pas le bonheur; après des années, il  
r elle tout alla bien, elle repose en paix. Pour lui, il  
les prières des morts. Personne ne s'en est douté, per-  
a vu!

### III.

#### Le cantique des Croisés.

est la terre, adorable est le ciel de Dieu, adorable est  
e des âmes à travers les adorables royaumes de la terre.  
chantant, au paradis!

ées viennent, les années passent, les générations succè-  
énérations, mais dans le joyeux cantique de pèlerinage  
s harmonies du ciel chantent éternellement.

es le chantaient devant les bergers des campagnes et  
nt, il retentissait d'âme en âme: « Paix sur la terre!  
réjouis-toi parce que ton Rédempteur a vaincu la nuit! »

(Extrait du *Roi Sigurd*, trilogie).

### IV.

#### Paroles d'amour.

Te sens-tu assez forte pour l'amour, Thordis?

. Je ne savais pas qu'on ait besoin de force pour aimer. .

Non, l'amour n'est qu'un jeu d'enfant! Va seulement,  
uvre fille. Mais non, ne me laisse pas encore. Dis-  
ment cela va-t-il? Ne t'a-t-il pas trompée?

. Qui? Gunuar? Oh non!

Je le crois aussi, il est fort et vaillant.

. Certes.

sirs lorsqu'il n'était pas

de lui, que tu le voyais  
re. Alors, tu ne pouvais  
et que par des regards.  
anciennement....

veux dire: Avant qu'il  
sur lui, dans ta solitude  
née comme une fiancée,  
les autres, tu te faisais  
r la porte pour voir s'il  
tu cherchais à lui plaire,  
espoir, que te trouvant  
— car ce n'était d'abord  
rais des compensations à  
is assise, solitaire, éloi-  
e plaignaient, les silen-  
qui t'espionnaient des  
on dansait, ou valsaient  
vais: vous renversiez les  
it plus grande, toujours  
se déchaînaient furieu-

hommes qui se tiennent  
ichotantes, tandis qu'au-  
e jusqu'à la mort, — tu  
is, tremblante, à l'entour  
s plus loin! Puis tu te  
avec un crucifix et un  
ans le livre saint, prise  
que tu te désolais de ne  
devint un babil et ton  
t haute; tu parlais avec  
vous vous attardiez dans  
l'abord la main dans la  
contre lèvres. Les mots  
l'avait plus de vide. Tu  
or et bientôt tu eus be-  
ors, malheur à toi, quel-



que chose se brisa. Ce fut la fin du rêve merveilleux. Tu glis confuse, intimidée. Tu ne savais plus si c'était de la vie ou c'était du rêve!

THORDIS (*étonnée*). Je n'ai jamais rien senti de pareil.

HULDA (*froide*). Tu ne t'en es pas même aperçue! Assieds et raconte-moi comment tu as appris à aimer, Thordis?

THORDIS (*inquiète*). Mais nous avons souvent joué ensemble lorsque nous étions enfants.

HULDA. Quoi, tu l'as rencontré si jeune?

THORDIS. Il venait chez nous, nous nous parlions fréquemment. Une fois il vint avec ses patins, il voulait patiner et me pria descendre avec lui....

HULDA. Et tu le voulus bien?

THORDIS. Mais oui. Ainsi, c'est de bonne heure, tu le vois, nous avons patiné ensemble.

HULDA. En bas de la montagne?

THORDIS. A l'endroit le plus rapide. Nous allions comme le vent. Je criais, je me cramponnais à lui de toutes mes forces; je le suppliais de s'arrêter pour l'amour du ciel!... Mais non, il n'entendait rien et nous descendîmes toute la montagne glissant à travers les halliers, à travers les broussailles. La neige tourbillonnait dans l'air, autour de nous; nous entrant dans les oreilles, dans la bouche, dans les yeux. Le souffle me manquait. Nous allions, nous arrivâmes toujours si bien que nous arrivâmes au lac....

HULDA. Au lac! Au lac! Quoi, il te mena au lac?

THORDIS. Nous nous sommes jetés à terre et c'est ce qui nous sauva.

HULDA. Et après?

THORDIS. Quoi, après? Il se releva et me demanda bien vite si je voulais me confier à un pilote si vaillant et si habile. Je lui répondis que oui si ce pilote ne me menait plus au lac.

HULDA. Après?

THORDIS. Après? Il n'y a rien.

HULDA. Rien du tout. Tu me le jures?

THORDIS. Non, rien.

HULDA. Il ne t'en dit pas plus long?

THORDIS. Non.

HULDA. Ah! Thordis, viens; que je t'embrasse, chère, cher enfant! (*Elle l'embrasse, lui caresse les cheveux et la regarde drement*).

(Extrait de *Hulda*, drame, 1859)



n'asseoir près de  
l, à ses pieds). D

GURD. Il n'a pas c

A FINNOISE. Où vi

GURD. Partout.

A FINNOISE. Maint

GURD. Certaineme

A FINNOISE. Alors

GURD. Il ne me r

A FINNOISE. Interi

lire. La réponse

GURD. Non, il ne

A FINNOISE. Il ne

il?

GURD (*montrant*

cœur qu'il dit que

narcher vers le t

A FINNOISE. Et ce

GURD. Il m'a été

A FINNOISE. Ton l

GURD. Pourquoi c

A FINNOISE. Tu v

'a dit. (*Silence*).

GURD. Ce qui est

ma volonté.

A FINNOISE. Non,

GURD. Ah! pauvr

A FINNOISE. Ce n'

l Dieu est un pe

sont toujours, to

patrie, au sud;

il nous enseveli

ent pas nous oub

e de ce que nous j

sur le butin!

GURD. Le mal qu'

faire.

A FINNOISE. Mais

ême. Ne m'as-tu

e que tu n'as pa



SIGURD. .... de prendre ce que je ne dois pas prendre, car ce que je cherche est plus grand! Maintenant....

LA FINNOISE. Quoi donc?

SIGURD. Non pour moi, mais pour ceux qui se sont confiés en moi, est-ce mon devoir de tenter encore ce dernier effort, le plus difficile?

LA FINNOISE. Espères-tu réussir?

SIGURD. Je ne sais, mais je sais que, dans les conditions actuelles, vivre ici me semblerait affreux.

LA FINNOISE (*se retirant*). Affreux! que dis-tu?

SIGURD (*se levant*). Plutôt, plutôt la mort. Alors, tout serait passé!

LA FINNOISE (*angoissée*). Nous te paraissions plus misérables que la mort?

SIGURD. Non, tu ne me comprends pas.

LA FINNOISE. Explique-moi donc.

SIGURD. Il est une chose en ce monde, qui m'est plus chère que tout. Dis-moi, si tu aimais un homme, ne laisserais-tu pas tout pour le suivre?

LA FINNOISE. Oh certes, si cet homme m'aimait lui aussi, en toute vérité.

SIGURD. Et s'il ne t'aimait pas, tu ne le suivrais pas?

LA FINNOISE. Non.

SIGURD. Mais tu t'efforcerais de gagner son amour.

LA FINNOISE. Non.

SIGURD. Alors, tu deviendrais triste, malade.

LA FINNOISE. Oui, pour un temps. Puis, je retournerais à une ancienne place de campement où j'ai joué tout enfant.

SIGURD. Et tu l'oublierais?

LA FINNOISE. Mais oui, surtout si c'était l'été.

SIGURD. Alors, je ne peux pas t'expliquer ce que je pense.

LA FINNOISE. Laisse-moi t'expliquer moi ce que je pense.

SIGURD. J'écoute.

LA FINNOISE. Dis, ne vois-tu pas, ne sens-tu pas comme c'est beau ici?

SIGURD. Parfois, lorsque je me tiens au seuil de cette caverne, lorsque je regarde au loin sur la plaine de neige infinie, les arbres qui se dressent au-dessus de cet océan de neige apparaissent dans la lumière crépusculaire comme des revenants, comme des géants prodigieux marchant à pas très lents. Tu glisses avec tes



LA FINNOISE. Aucune âme n'est si cruel. La mort t'est Adieu.

SIGURD. Attends !

LA FINNOISE. Je haquenée et marche (*Elle sort*).

SIGURD (*seul*). Ils une main brûlante. elle aussi.

(Un horizon de rochers, a de la scène, les yeux

SIGURD. Les Danois. Est-ce que c'est Est-ce que la fuite de la liberté. Est-ce qu'a des chevaux. Comme les vallées silencieuses l'existence de brigands d'user de mon dernier mais j'ai échoué et rassembler d'armée et pas plus loin.

Les Danois font nous lèverons nos a Mais de quel côté ci pourrai pas y trouver chand ? - Non. — Et toujours non ! Jusqu'à

Sigurd tu es au en grinçant sur ses O lumière ! ô vent ! (épée). Mais non, je





## REVUE INTERNATIONALE.

une grâce vient de m'être accordée. Tandis que je priais je  
 prie. Est-ce que c'est le royaume que tu voulais me donner ?  
 la paix, la paix infinie. (*Il se relève*). Demain, j'irai à l'église.  
 à mon dernier combat; j'irai chercher l'apaisement de mes

*gurd couvre ses yeux de ses mains, puis lentement il regarde  
 de lui*). Comme cette soirée d'automne est apaisante! Goutte  
 à goutte, la paix descend dans mon âme. Ce soleil, cette mer, cette  
 et surtout ce soleil sont infiniment beaux comme des pensées  
 et ils s'harmonisent les uns les autres; ils sont un enchan-  
 tement. Ce pays magnifique, dire que jamais je ne le gouvernerai!  
 et que je lui ai fait de mal! Comment ai-je pu agir ainsi? A  
 Alger, je croyais deviner dans les nuages les montagnes de la  
 patrie; je soupirais après le retour comme les enfants soupirent  
 Noël et pourtant, j'ai fait à ma patrie blessure sur blessure!  
 Mais elle a pour moi une indulgence infinie, elle me donne pour  
 mon dernier soir un crépuscule admirable. Aussi je monterai sur  
 les rochers et je lui dirai adieu, longuement, du fond de l'âme.  
 Mais déjà, il y a dix-huit années, je fus à cette même place, je  
 suis allé au loin, sur la mer bleue, le soleil incendiait les vagues,  
 et le frais du matin me paraissait un signe d'avenir glorieux.  
 Derrière les écrans des nuages, j'apercevais des terres étrangères;  
 et le soleil levant me semblait de l'or et de l'immortalité.  
 Je savais que les voiles blanches des croisés m'enverraient là-bas,  
 où s'en allait le vent frais du matin!... Mais ils sont passés  
 ces jours d'or de ma jeunesse, mais elle est perdue ma patrie, mon  
 noble patrie. Malheur pour moi! Pour quelles souffrances suis-je  
 né? Pourtant, mon Dieu, cela aussi sera bientôt passé....  
 Mots, des mots! Pourtant demain, ce sera la mort. Suis-je par-  
 vent sûr d'avoir un confesseur? Ah! c'est bien la première  
 fois que je me dis à moi-même la pure vérité.

(Extrait du *Roi Sigurd*, trilogie écrite à Rome, en 1862).

BIORNSTIERNE BIORNSON.

(Traduction inédite de M. ERNEST TISSOT).



constance ; il tracera aux avocats et aux avoués le tableau de leurs devoirs ; il exprimera ses regrets sur les pertes que le barreau aurait faites, dans le cours de l'année, de membres distingués par leur savoir, par leurs talents, par de longs et utiles travaux, par une incorruptible probité. »

On comprend, de reste, que, depuis près d'un siècle, la seconde partie de ce programme soit tombée quelque peu en désuétude : au bout de quelques années, les discours sur les devoirs des avocats et avoués ne pouvaient plus constituer que de fastidieuses répétitions, et d'ailleurs, notre barreau français est assez scrupuleux observateur de ses obligations professionnelles, pour qu'on n'ait pas besoin de les lui rappeler tous les ans, devant un public qui connaît et l'apprécie.

Reste le sujet convenable à la circonstance. Ici le choix a une limite presque indéfinie, et cependant, régulièrement, on voit des avocats qui ont à le faire, exprimer quel a été leur embarras, s'excuser même souvent de celui auquel ils se sont arrêtés.

Toute liberté a toujours été laissée par les gardes des sceaux, les ministres de la justice, à leurs procureurs généraux, et par ceux-ci à leurs avocats généraux. Depuis plus de trente ans que nous exerçons les fonctions judiciaires, nous n'avons entendu citer qu'un seul cas où il en ait été abusé, et encore n'y eut-il que tentative d'abus. Un discours préparé par un avocat général, n'ayant pas paru à son procureur général convenable à la circonstance, ne fut pas prononcé. Comme toutes les libertés, celle-ci a du bon, et cependant je me suis souvent demandé s'il n'y a pas des cas où, dans une pensée d'utilité générale, le garde des sceaux ne ferait pas œuvre sage en dirigeant vers une étude spéciale les travaux de ses distingués conseillers. A toutes les époques, il y a quelques points de législation sur lesquels chacun sent que la perfection n'a pas été atteinte. En priant de temps en temps les procureurs généraux de rechercher, au point de vue particulier de leur région, les améliorations à y introduire, le gouvernement se ménagerait une consultation fructueuse, en même temps qu'il fournirait à ses agents une occasion de révéler les ressources de leur science et de leur imagination d'une façon pratique. Les années où le sujet aurait été donné par la chancellerie, le discours de rentrée prendrait le caractère d'un véritable concours, surtout si l'on édictait que les impressions de l'impression ne seront, dans ces occasions exceptionnelles, accordés qu'aux cinq ou six documents jugés les meilleurs.



## REVUE INTERNATIONALE.

n siècle, sécularisation des lois, égalité des cultes  
paration du domaine civil et religieux, affranchis-  
ns, de la personne et de la conscience, tel est le  
nent tracé par M. le procureur général de l'époque  
t la date en tête de son discours.

reur général Ronjat juge l'œuvre à peu près com-  
te bien que quelques modifications radicales n'ont  
été acceptées sans résistance sur des points secon-

traditions anciennes, les habitudes invétérées con-  
t longtemps leur influence sur ceux mêmes qui en

le régime dotal reste la règle générale dans les  
e droit écrit, malgré la gêne qui en résulte pour  
nêmes ; n'est-ce pas plutôt parce qu'il en sauve beau-

e entendue dans un autre sens de ce mot ? Ainsi  
l'aïnesse se continue, sous une forme très adoucie,

de la quotité disponible au fils premier-né : n'est-ce  
se de l'exagération de certaines règles sur l'éga-

s, et le plus souvent, pour assurer au père vieux et  
tude de ne pas mourir isolé et abandonné ? Ainsi

nalités de procédure pourraient-elles être allégées.

t magistrat compte sur l'œuvre lente et sûre du  
ire disparaître les derniers vestiges d'une autre

abilité de la république, dit-il en terminant, désor-  
permet de continuer et d'achever pacifiquement,

et sans précipitation, sans troubles, sans secousses,  
er des institutions, l'œuvre des constituants de 1789.

ons, c'est son dernier mot, qu'à suivre la tradition  
cipe supérieur qui les animait, du principe de toute

isatrice, sans lequel il n'y a point, à proprement

et qui est de réaliser, de faire passer dans les faits  
du juste, en nous souvenant que le juste n'est pas

protection des petits et des faibles, sans l'amour

ie si belle ne date-t-elle que de cent ans ? Assuré-

était enseignée par quelques esprits supérieurs

même : elle est devenue courante et générale avec

; elle a été obscurcie par l'égoïsme des individus

ités, sans être jamais effacée, et les philosophes du

ècle n'ont fait que lui donner un renouveau, une

ect différent en la séparant des croyances religieuses.



droit et deux années de stage au barreau ou de toutes nos charges, des plus hautes com. L'ancienneté ne confère plus aucun titre. Le seul règne dans le choix et l'avancement : ment obtenir au protégé sans droit acquis, ce qui ne devrait être accordé suivant les . rarchie, qu'au talent, au travail, aux longs progrès est-il marqué et ne nous laisse-t-il programme qu'avait tracé le simple et solides paroisses d'Arnac Pompadour et de Saint

Le magistrat une fois choisi, une condition conserve les vertus et l'indépendance qui qu'il soit tenu et se tienne en dehors de la

« Ah ! s'écrie M. le procureur général B. naissants surtout aux rédacteurs des cahiers de cette enceinte ce qui jadis en était le p. mis fin pour jamais au pouvoir politique »

« C'est au nom du peuple que les parlem. sence des États généraux, arrogé le droit d faire des règlements, de refuser l'impôt, d'ac ces au trône. C'était une usurpation sans do ratifiée par la nation qui, sans demander co de son ambition, applaudissait à sa résista droit de libre vérification et d'enregistrement la défendit encore contre les derniers excès

« Et maintenant, dit encore M. le subs. de raconter la fin du parlement de Bretagne mot déterminer la cause de sa chute. La po

. . . . .

« Cantonnons-nous donc dans la justice avis que le vieux président Guillaume de V seillers du parlement de Provence, en leur

« J'ai flotté au monde en de grandes et tes ; elles m'ont agité, mais n'ont pu, grâce ser, ni rien abattre de l'affection qu'un bon c ma conscience me rend ce témoignage.

« Je voudrais bien, à mon dernier soupi service au public, mais n'en ayant aucun a tournerai vers vous qui êtes de mes meilleurs dernier office que je puis rendre à une si





## REVUE INTERNATIONALE

agnes et jusque dans les moindres  
sions que sous le prétexte d'une  
ite initiative parlementaire voudra

haute opinion du barreau devait é  
léfiance chez nos orateurs de la re  
ons qu'ils ont présentées à propos  
tion criminelle actuellement pendi  
latives, sur le degré dans lequel l  
lues contradictoires.

'est permis à personne de nier l'e  
adiction, il n'est pas non plus un  
ne l'expérience déconcertera sur  
éreuses et qu'à la place du bienfait  
es épreuves à ceux que d'injuste  
trop protéger contre de chiméri

en effet, l'égalité absolue peut et  
on entre le magistrat qui va réqu  
andre, il me paraît illogique qu'il en  
uction. L'instruction n'a-t-elle pa  
e du coupable? Et l'intérêt que po  
de celui-ci, n'est-il pas supérieur  
sé? J'entends parler de la nécessité  
armes égales: mais peut-il en être  
nu ces armes ne sont autres que  
ombien je comprends mieux les v  
à réclamer la communication de  
e l'information. Le juge a terminé  
e son ordonnance, livrer le dossi  
es au procès, et leur permettre non  
se à l'audience, mais encore et sur  
uns points demeurés peut-être obs  
ts de fait ou de droit qui pourraient  
(M. Gégout).

istère public et défenseur prendra  
vant la clôture de la procédure e  
ément d'information. Le droit de fi  
ndu de part que d'autre. La chan  
oit qu'elle dût statuer sur ces opp







#### REVUE INTERNATIONALE.

C'est de ces deux projets qui sommeillent depuis 1864 que M. le procureur général Péret.

Et d'abord, en général, tout en rendant hommage à nos progressistes qui ont dicté les lois nouvelles de ces années, il ne saurait s'empêcher de leur adresser le reproche de lois de sentiment et non d'application.

Il se demande si les grandes assemblées politiques, ces éléments les plus divers et les plus instables, renouvelés à brèves échéances, ne sont pas, malgré le souffle grandissant qui les anime, imparfaitement préparées à l'œuvre prudente, patiente et réfléchie d'une législation usuelle. Il craint qu'elles soient trop impressionnables, trop sensibles aux bruits extérieurs, trop jalouses de leur popularité pour s'asservir aux seuls conseils de la sagesse et mûrit tout, sans s'abandonner à des illusions temporaires. Aussi lui paraîtrait-il sage de soumettre au contrôle de juristes compétents toutes les conceptions inspirées par le mouvement des esprits. Une loi de libéralité peut-être du mouvement des esprits ne suffit pas qu'une théorie soit excellente en principe, elle doit être mise au point pour l'usage.

Arrivant à l'examen spécial qu'il s'est proposé, M. Péret blâme la commission de la chambre d'avoir écarté le jury correctionnel, mais surtout la pensée contradictoire de laisser les délits les plus nombreux dont celui-ci n'eût pu connaître, au juge de paix seul. Il n'y a, dit-il, dans le domaine répressif que la justice collective. N'est-il pas humain que la présence d'autrui supplée à l'insuffisance des élans et mette à néant les tentations de la pitié ? Il en est de la pudeur morale comme de la pudeur physique, elle ne soulève audacieusement ses voiles que dans l'ombre. Passant à l'examen du projet au point de vue de l'extension de la compétence du juge de paix en matière civile, M. Péret blâme la commission d'avoir porté de 100 francs à 200 francs de la valeur des actions que les juges de paix devaient trancher en dernier ressort, mais il la blâme de laisser en premier ressort les litiges jusqu'à la valeur de 200 francs et principal au lieu de deux cents, taux anormal. « C'est là, suivant lui, surtout en matière immobilière, un excès excessif et disproportionné. Qu'on augmente la compétence en raison du prix actuel de toutes choses comp













#### REVUE INTERNATIONALE

Après 1870, commissions extra-parlementaires succédèrent pour aboutir à un projet législatif, qui, à été voté par le sénat, la commission, où, à la stupéfaction générale, on a vu que la loi de 1838 était ensevelie. On se trompait, car l'ensevelissement n'a pas eu lieu. La chambre des députés n'a pas voté. M. Cottignies pense que lorsqu'elle a porté son attention sur les aliénés, les forfaits commis, ont été déclarés irréversibles. Elle regrette que M. l'avocat général n'ait pas prononcé sur la partie la plus innovante, celle qui fait la magistrature judiciaire dans les maisons d'aliénés; elle regrette le cas spécial où elle est saisie par la loi. M. Barbier, premier président de la cour de cassation, a toujours protesté contre la magistrature, suivant lui abolie. M. Cottignies rappelant cet avis, déclare qu'il n'a rien de toute appréciation, estimant qu'il est à un degré inférieur de la hiérarchie judiciaire, à passer pour une flatterie, et que c'est une erreur.

Je n'ai pas le même scrupule et je ne fais pas de flatterie à l'avis de M. le ministre. Je prie cependant que l'on conserve nettement aux juges du droit commun leur indépendance sur les opinions divisées des magistrats, le pour et le contre leur compétence.

*(La suite à la prochaine livraison).*

---



enté  
jusqu  
de j.  
r ou  
au.  
la sc  
s ca  
ose  
s en  
natre  
i jol  
s ne  
reg  
r ses  
plais

esta  
ou le

née 1  
niers  
spas  
plac  
ches  
l  
mbre  
bat  
isse  
artit  
ffici  
de .  
re à  
te à  
i ga  
lère









#### REVUE INTERNATIONALE.

à fouiller sous les sarments pour en retirer  
fers crasseux, coupés aux plis, — ses titres de  
chose tomba qui rendit un son métallique....  
ronze, brunie et tachée de plaques rougeâtre  
e été arrachée jadis à la hampe d'un vieux d  
néfaste où les Français en étaient réduits à d  
dards pour les mettre.... dans leurs poches.

— C'est bon, fit le magistrat d'un ton sec.

Et il se retira en caressant sa longue barbe d'ur  
son salon, péniblement quoique auprès d'un  
r rédigé un brouillon, il écrivit de ses doigts  
r le préfet: « Homme dangereux; a tapissé sa  
séditieux *qui dénotent une certaine aisance.*  
ter aucun intérêt. »

Pour ne pas mourir de faim tout à fait, le pa  
oulait pas mendier, sollicita son unique créanc  
prêt de cent francs. La somme fut avancée  
ent de mauvais augure; on exigea seulement  
la maison et sur les deux ou trois « quarterc  
ent alentour. Les conditions de l'obligation ét  
is: capital exigible dans deux ans, en un seul t  
ement en cas de non-paiement du revenu  
éance....

#### IV.

au fond de la gorge de la Clotte, sous les da  
aigniers et des noyers qui l'emplissent de fraic  
pastoures gardent leurs troupeaux qui paise  
nés du chemin, ou le « communal. » Des colline  
hâines, verdoyantes au sommet, sombres à la  
pointe là-bas vers le lointain, bleu d'outremer  
gord. Les pentes douces offrent parfois une  
te, d'un vert noirâtre, née sur des terres ro  
er. Ça et là des bouquets de chênes limitent  
houppettes de jeunes feuilles, encore froissées,  
ntes, frangent les branches, criblant en décou  
lernières lueurs d'un couchant à reflets d'ém



#### REVUE INTERNATIONALE.

l, sans penser à mal, à pleines lèvres s  
e l'autorisant ainsi entre promia.

Galbert! se récriait la pastoure confuse  
menace mutine, en se défendant faiblement  
bourrades qu'il est de bon goût de donner  
uve d'amour et de.... sagesse.

arçon bien découpé portait avec une g  
e cotonnade bleue, l'immense chapeau d  
ié sur l'oreille et une large ceinture en  
enroulée autour du torse. Il prit cavalie  
r la taille et l'entraîna sans grands effo  
pied de laquelle ils s'assirent tous deux  
e voilà « brave! » disait-elle en le regar

nain dimanche et les bourgeois m'ont de  
alors je suis parti sitôt les bœufs décou  
ci, mienne.

t, pressée contre lui. Il l'interrogea avec

-tu pas promis que nous serions mari  
-Michel? J'aurai vingt-cinq ans à la m  
omme soldat et je suis libre de ma pers  
ami, mais nous nous trouverons comm  
Je n'ai pas un écu vaillant parce que j  
aut s'attifer de façon à ne pas faire ho  
; de plus, je ne gagne pas lourd enco  
re plus riche quoique tu sois un rude l  
économies.

les quatre cents francs du vieux.... Un  
dont tu ne tires même pas le revenu!  
un long moment, pensive, les sourcils fr  
mençon n'était pas d'humeur folâtre, re  
dont il l'enlaçait et se mit à mâchonn

fit-elle tout à coup, nous pourrions peu  
t-Michel si tu le veux. Voilà tantôt vingt mois que  
a pas payé un sou d'intérêt. Tu as le droit d'exiger  
ent de ton argent et.... comme personne ne voudra  
d'ailleurs le pays est pauvre et que l'homme ne







que j'av  
de tu me  
us étion  
, et la n  
c'eût ét

offrait ses vivres et sa piquette au passant affamé; elle était  
ante la communion du pauvre et du mendiant. Accoudés sur  
che ils se mirent à causer en grignotant, du bout des dents  
ur restaient, à la façon de lapins, quelques feuilles de laitue  
onnées de sel gris — leur dessert.

Ça n'est pas commode tout de même de vivre jusqu'à la

Ni ça n'est pas toujours facile de mourir autrement que sur  
abat.

Il ne m'aurait pas déplu de finir dans mon lit... si le gendre  
tait pas ruiné après m'avoir engagé à tout donner, moi vi-  
à ma fille....

Byarn songeait qu'il aurait bien voulu, lui, tomber là-bas sur  
de neige et de sang, où les bombes broyaient la chair hu-  
, trouant d'éclairs les brouillards épais et gris, pendant que  
x des canons roulait comme un tonnerre annonçant le grand  
age....

udain une ombre obstrua la porte de la mesure et l'ancien  
se leva raide et confus. C'était un monsieur qui venait ainsi  
prendre; un cheval piaffait à quelques pas, attaché à un ar-  
e pékin avait même assez bonne mine sous son cache-pous-  
en toile grise. « Dieu me pardonne, il porte un ruban vert  
ché à la boutonnière de son veston.... Connais pas ça; un or-  
ouveau sans doute.... Tenons-nous bien. » Tout en faisant  
lement ces réflexions rapides, l'invalidé ébaucha d'un geste  
nal le salut militaire.

C'est vous, l'homme, qui êtes le sieur Luison Casquil, dit Byarn,  
1 soldat?

Ex-caporal et médaillé de la médaille militaire, oui mon off....  
ourgeois, rectifia-t-il en se redressant encore parce qu'après  
dévisagé l'intrus, il constatait que cette face soigneusement  
rougeaude et joviale ne constituait pas une tête d'officier.  
n'est même pas un monsieur, pensa-t-il, quelque gabelon sans  
qui veut un renseignement.... » Barganillo grognait sourde-  
dans son coin, comme un chien que l'on dérange. Le Byarn





## REVU

particulier et je connais  
ce à avoir, pour quatre  
ils valent trois fois plus,  
ton passé de vaillant. L  
semble, doit nous préfi  
Ils se serrèrent la main,  
aux grosses larmes silen  
ues dans la ride de mis

Durant la nuit, avec une hâte jalouse, il se mit à faucher son é, songeant qu'il en vendrait deux sacs à la foire prochaine pour payer le revenu en retard et les frais du papier; que, pour le reste, on attendrait sans doute. « Après tout le gage vaut quatre fois la somme prêtée; qu'ils prennent tout quand je serai mort, puisque n'ai pas d'héritiers, je le veux bien; mais il n'est pas possible que des juges permettent que l'on me chasse du toit où sont morts mes anciens. Galbert voudrait avoir son argent pour faire le jeune homme; je lui ferai entendre raison et, en me privant un peu plus, parviendrai à régler l'intérêt au jour et à l'heure.... Suis-je bête d'avoir eu peur!... d'avoir pleuré comme une vieille femme devant arganillo.... Il est bon enfant, le bouvier, et ne voudrait sûrement pas me mettre dans la peine. J'ai connu ses vieux et même que j'aurais pu devenir son grand-père si je n'étais pas resté si longtemps au régiment... »

Il entrecoupait son monologue de « hans » profonds et prolongés accompagnant le mouvement de la faux. Les épis tombaient pêle-mêle, parce que le malheureux ne pouvait pas les moissonner à la faucille, en réunissant soigneusement les tiges sur le bras gauche suivant la mode du pays. Le Byarn enfonçait solidement sa jambe de bois dans la terre durcie et, à force d'habitude, il parvenait à maintenir en équilibre pendant que la faux, lancée à tours de bras, mordait la paille grêle et espacée. Il s'acharnait courageusement à la besogne doublement pénible pour lui. Un forgeron ingénieux avait, depuis longtemps, rivé à son poignet mutilé un anneau de fer muni d'un crochet, à l'aide duquel il maniait adroite-

















ONALE.

lifier profond  
e anglaise, 1  
ans, l'Angleterre  
trionpher s  
it légitime de  
'hui, au cont  
èvement ou  
rie le même  
fort mauvais  
De même, au  
ouvernement  
fime du peup  
par la volont  
uis ce temps  
e est devenu  
tes les branc  
i sur la voie  
développeme.  
udié avec att  
triotés, sans  
que cet espi  
jamais une  
e. Ce flair qu  
ue la facilité  
nés par ses a  
pour se mair  
ment, au con  
ts nécessaires  
oyante, qui s  
e manière qui  
et d'excessif  
gnité de l'An  
sera l'arbitr  
iée étroiteme  
e demi siècle





Il avait bien voulu dire à Carter qu'il était même le cas de Newcastle à lui offrir un siège parlementaire. Et en vérité, M. Gladstone était si loin de révéler à cette date des traces de ses opinions futures que dans son manifeste aux élections de Newark il soutenait expressément la justice abstraite de l'esclavage. Il faut bien















hommes supérieurs. Ce qui frappe de prime abord chez lui, c'est la ferveur, presque le fanatisme, de sa manière de se prendre au sérieux, lui-même et ses opinions, à travers tous leurs développements. Sincèrement persuadé que sa politique, quelle qu'elle soit, est fatalement la seule vraie, il a toujours l'air, en la soutenant avec l'ardeur qu'il y met, de croire que ses opposants doivent être des malhonnêtes gens, s'ils ne sont pas tout bonnement des sots. Le développement de ses idées politiques, qui, d'abord ultra conservatrices, sont devenues avec le temps celles de l'extrême gauche, rappelle en quelque sorte l'évolution toute semblable des idées politiques de Victor Hugo qui, lui aussi les soutenait toujours quelles qu'elles fussent, avec la même ferveur et la même conviction. La ressemblance entre ces deux tempéraments fougueux va jusqu'à l'expression; M. Gladstone, comme le poète français, a une tendresse pour les grandes phrases et les idées générales et vagues; comme lui il a l'habitude d'invoquer Dieu, la Justice, l'Humanité, le Progrès, le tout avec majuscules; comme lui, il est verbeux et surabondant dans son éloquence. Au point de vue littéraire, M. Gladstone n'est pas un écrivain de premier ordre, son style est assez souvent flasque et manque de relief; même dans son métier d'orateur il a été certainement surpassé par M. Bright quant à la valeur littéraire des discours; et M. Disraeli avait une façon plus noble et plus heureuse d'arrondir une période avec une épigramme ou de tailler en pointe une réplique mordante. Aucun homme politique de son temps, cependant, n'a trouvé moyen de produire sur son auditoire des effets aussi électrisants qu'en a produits M. Gladstone. Cela tient un peu à sa voix à la fois sonore et sympathique, qu'il peut moduler à sa guise; mais cela tient surtout à la ferveur de conviction qui, pour ainsi dire, hypnotise pendant qu'il parle tous ceux qui l'entendent.

« Si Gladstone venait à la chambre, a dit un membre du parti opposé, et voulait me faire croire que j'ai commis un meurtre atroce, je suis sûr que tout le temps qu'il parlerait j'en serais pleinement convaincu. » On est bien tenté, en songeant aux traits semblables chez Carlyle et John Knox ses compatriotes, d'attribuer cette plénitude de conviction de M. Gladstone tout simplement à son sang d'Écossais des Pays-Bas de l'Écosse; malheureusement, pour les théories trop absolues du milieu, il se trouve que David Hume possédant lui aussi ce sang dans toute sa pureté, et celui-ci qui, historien sans conviction, écrivait son histoire de l'Angleterre



son dessein, s'il  
d'ord il avait pris  
un tour d'au m  
et rien, ni la g  
ami qui voulait  
ir avant qu'il eût  
chez de telles n  
est-ce l'énergie  
ber des convicti  
f. Gladstone po  
chose hormis s  
isse, dans les l  
rpiller à traver  
sse de qui que  
e soit. C'est ell  
inutilement, bi  
verse qui ne la  
senti si profond  
iastiques et dar  
politique, destin  
ent guère ses  
nt d'être « un  
y a même que  
homme de ce  
le héros de la  
qui ne sert à  
qui leur dénie  
uvent pas le b  
ix avec délices,  
ue, doivent être  
omme qui possè  
ue et l'énergie  
de considérer,  
sser, à leur éga  
là un témoignag  
de sa droiture  
ations avec ce r  
e le prétendent  
nt et ambitieux  
rs des restes d



## BEAUCOT

“ BÉ

Shakspeare au  
Shakspeare à l'Opé  
*coup de bruit*  
Paris avec celu

mand Voltaire  
*de César*, le  
vage ivre » coi  
d Bolingbroke  
it le discours  
ans la pièce qu  
*de bruit po*  
dick et de Bé  
iette » où les  
lacé par Pâri  
nous ne vo  
histoire prof  
» et en honne  
à l'autre l'an  
is rien.

» n'est pas pe  
, que Shakspe  
dick et Béatr  
r si longtemps  
sur un géné

















## RÊVE D'UN CONDA

(Eau-forte de D. ARMANDO PAL)

---

atin, comme je sortais de chez  
ne clochette vint frapper mon  
peau et cherchai du regard le  
mais je ne l'aperçus pas. A sa  
vieillard vêtu de noir qui portait  
d'argent; à côté de lui march  
che d'une main et de l'autre u  
plupart des passants déposaien  
temps en temps une fenêtre s'o  
le main blanche lancer dans la  
s du papier : l'homme à la cl  
, arrachait le papier et trouvait  
immédiatement il introduisait d  
levait les yeux vers la fenêtre,  
ai tout.

---

élèbre romancier d'Oviedo, M. A  
lecteurs de la *Revue Internation  
verita*, a en outre publié, avec des  
romans, pour la plupart traduits e  
vent: *Maximina* (deuxième partie  
— *Marta y Maria*, — *El idilio de  
der*, — la *Hermana San Sulpicio*  
*Aguas Fuertes*, d'où nous extray  
alacio Valdés, écrit en ce moment  
classes de la société espagnole.









Plein d'angoisse  
 la prison au milieu  
 Je ne voulais pas  
 défaillir; mais le  
 autour de moi m  
 heur: la rue éta  
 pas une seule fig  
 Les balcons et l  
 des boutiques, éta  
 les geôliers, aprè  
 due de la rue, se  
 sion très marqu  
 au milieu de cet  
 qui m'attendait.  
 sait couvert d'un  
 pas complètemen  
 fond d'azur. Le s  
 tures de cette jal  
 servât.

La voiture al  
 aux exhortations  
 tête à la petite f  
 les portes et les  
 paraissait. Hors  
 à perdre haleine  
 pelait en criant.  
 et les enfants av  
 un homme porta  
 il fit volte-face,  
 le perdîmes de v

Nous arrivâ  
 milieu d'un vast  
 Ni autour du sin  
 regard on ne vo  
 marches de l'éch  
 autour de moi, c  
 ainsi. Le ciel av  
 plus épais: la va  
 rideau gris qui  
 soleil ne trouvai



humain  
 eur. M  
 ense  
 le lani  
 is ce l  
 illes de  
 le sur  
 comm  
 rece  
 ettit s  
 orge u  
 a chen  
 bouton

JULIEN









#### REVUE INTERNATIONALE

ais puisque celui qui l'a conçu n'est plus  
car dans ces quatre cents pages j'avais  
ts de méditation. J'en recopie ici quelque  
prendront que je finisse comme je com  
*er de femme* un livre rare.

« Lorsque le goût de se tenir à l'écart r  
une délicatesse un peu souffrante du c  
nées, belles et riches. »

« D'un peu de lassitude à beaucoup d'en  
de, aussi rapide que d'un peu de curiosi  
térie. »

« Pouvons-nous jamais démêler l'échevea  
sent dans notre pensée derrière les phras  
s écrivons à quelqu'un qui nous tient de  
« De toutes les vanités masculines, la vani  
moins avouée n'en est que plus passionn  
« Les femmes les plus fines, pourvu qu'ell  
osées à croire un homme qui leur jouer  
es avortées. C'est leur roman secret à el  
misères-là. »

« Dans les déclins de passion comment tre  
essaire à la noblesse des ruptures si l'on  
pouvoir de sympathie, à sentir souffrir l'  
ner d'amour? Percé jusqu'à l'âme par l'à  
s que l'on cause on se laisse aller à men  
grins-là. On recule un aveu qui eût été  
ement. On prolonge des agonies dont or  
honorantes complaisances. On devient p  
tendre. Ironie étrange des contradictions  
vice nos meilleures vertus et nous fait  
i trop vivement! »

Et pour finir, cette pensée de décourage  
« Les lendemains de rupture ont de la m  
gnation coupée de révoltes, les espéranc  
espoirs. »

---







maîtres incontestés de l'île et des immenses trésors  
ie avait entassés à Chandañ. Nicéphore, néanmoins  
pas sur des lauriers si chèrement achetés, et la Crète  
pacifiée qu'il se transportait à l'autre extrémité de  
était les émirs arabes dans une série de combats fou-  
dans une campagne d'automne nous le voyons ren-  
suivi de deux cent mille soldats et emporter d'assaut  
eresse d'Anazarbe. Mais cette conquête des provin-  
méridional n'était dans la pensée du héros qu'une  
ation; il visait à la Syrie et à Jérusalem qu'il ne de-  
mais voir. Il s'en approcha beaucoup toutefois à un  
it et si après être entré dans Alep à la suite d'un  
ble et sanglant, il se contenta de saccager l'opulente  
ager sa riche campagne, il est probable qu'à cette  
politique le préoccupait beaucoup plus que la stra-

3, en effet, Romain II, le jeune, expirait presque sans avoir langui tout l'hiver et l'eunuque Bringas, le dixième siècle, se trouva en présence de son vieil oncle qui, soutenu par une insurrection populaire coïncidant avec le *pronunciamiento* de l'armée, ceignit la couronne et de Théophano qui devait l'assassiner plus tard. L'ère commençait pour l'illustre guerrier et pour passer l'événement nuptial il dut se mettre en lutte ouverte avec Polyecte, honnête vieillard à l'esprit étroit. Ce vieillard valait cependant beaucoup mieux encore que les autres si nombreux qu'il était avide, et s'il nous fallait déceler une telle incompatibilité qui se manifestait en mille occasions entre ces gens de cette espèce et le nouvel empereur, il nous faudrait dire que l'Église grecque n'admettait pas qu'on versât le sang d'un soldat qui avait eu le malheur de lutter contre les ordres de son prince et son pays encourait *ipso facto* une excommunication de trois ans. Cela nous explique pourquoi au dernier siège de Constantinople il se trouva si peu de défenseurs sur la muraille que les moines psalmodiaient paisiblement dans d'in-finités.

au contraire, tout dévot qu'il était, aurait voulu ré-justes proportions l'énorme effectif de ces fainéants, si nécessaire à l'État était l'objet de toutes les atten-e. Ce que nous avons toutefois peine à comprendre









I qu  
on i  
nte,  
vièr  
nsu  
soi  
dar  
te c  
dom  
se  
nda  
du c  
elev

rles  
p p  
sur  
ur c  
la  
div  
. jui  
gea  
gea  
coln  
Roi  
ar c  
Rie  
de  
ega  
por  
été  
rins  
me  
s el  
nis  
uis é  
s s'  
d'a  
anc  
le F



fois trois emp  
 qu'on nous r  
 volume de l'  
 avec d'autant  
 Luther et de l  
 raiment abusé  
 dire tant de b  
 sinistres que  
 ix-neuvième  
 t historien de  
 t il avait été  
 Dôme, et parm  
 à l'air noble  
 l'abondance d  
 te. Tel je l'av  
 le ses *Mémoir*  
 e considère co  
 en effet, que  
 e soupçonne l  
 ngué à tous é  
 re, de même  
 e puis me troi  
 m'aura conf  
 inal, mais « le  
 et j'affirme  
 homogène et  
 n fournir sur  
 éressantes où  
 ghien, lugubr  
 is et d'apolog  
 t diplomate q  
 dévoué servi  
 nfini et ne pe  
 tes et la raiso  
 rnement angla  
 er consul, et

bons recrutait des « hommes surs » et n'attendait plus  
 ivée du duc de Berry pour s'embusquer sur la route de  
 ison et massacrer le général Bonaparte. Ce dernier qui  
 tre ses mains tous les fils de la conspiration, fit arrêter







## R

ourtant je sens  
rs de détail, si  
li souhaite, —  
qu'il reconnaît  
ie, disait M. Ni  
dire, seuleme  
; simple, préc  
ire pour n'être  
matiques de M  
est curieux, sol  
malheureusement  
; puissant, pa  
nous en prom  
dont le grand  
qu'il est n'est  
ent venu pour  
rifier aux gr  
ais de reveni  
mer, et je sai  
lébarrasser d  
quérir et nou

Et quindi t

pire plus à m  
ait, et j'ai lu

M. de Morsie  
artialité et qu  
littérature, sa  
est beaucoup  
uatre excellen  
re germanique  
agen est le gr  
e champion de  
beauté de la  
e du style et  
ande noblesse  
philosophiques

trument de propagande, aussi l'auteur qui nous donne de  
analyses de ses principaux romans s'attache-t-il surtout  
le caractère de cet homme éminent et les vicissitudes de









s de  
 onde  
 . Le  
 i en  
 ont  
 ils n  
 . Ils  
 le la  
 ion  
 and  
 i d'i  
 it s'i  
 èe pe  
 des  
 isse  
 is, —  
 es q  
 t un  
 t en  
 Le c  
 ent  
 uits  
 c'es  
 devi  
 les e  
 pas l  
 ice c  
 ivilis  
 rte d  
 Tolst  
 t la

titre seul de la pièce est conservable; la pièce elle-même n'a bon sentiment. Le cadre est vieux, c'est un passe-partout de vieille comédie classique, mais il n'en est pas plus mauvais que cela. Tout dépend de ce qu'on y met, et ce que M. Tolstoï y met est fort amusant. Le principal personnage ne veut s'engager dans aucune affaire, conclure aucun arrangement sans avoir consulté les esprits. Une femme de chambre, une Lisette quelconque, née en pays slave, a un protégé, en faveur duquel elle obtient de son maître la signature d'un contrat. Dans ce but































a de *Un Viaje de Novios*) les der  
ortis de cette plume infatigable.

ve n'est-ce pas sans quelque hésitat  
ernier roman, intitulé: *Una Chréti*  
ule a paru, et non seulement l'intrig  
e, mais l'idée fondamentale sur la  
apparaît pas encore bien clairemen  
: démontrer que pour la femme, et  
me espagnole qu'elle a si bien étudi  
t efficace contre les tentations, contr  
its d'ici-bas, c'est une foi robuste? I  
ndiquer que tel est en effet le but c  
aussi que ce titre, en nous rass  
que court la vertu de l'héroïne, la  
uelque chose à l'intérêt dramatique  
st l'un des éléments nécessaires. A  
ans peine que ce D. Salustio, tout f  
er d'une science et d'un libéralisme

dans ses tentatives naïves de séd  
ne fois de plus un sujet que son r

L'auteur ne se serait-elle pas propo  
: le rationalisme et le scepticisme qu  
rogrès lent mais sûr, les classes d  
omme et la femme, chez laquelle  
a germe de désaccord, une sorte  
. effet d'être étudiée dans ses ma  
analyste pénétrant? M<sup>me</sup> Pardo Ba  
ntagonisme déjà visible, car elle a  
e qui me semble également vraie. I

vue religieux (le point de vue phi  
ntité négligeable) la mésintelligence  
u monde devient de jour en jour  
est que ceux-là mêmes qui ont le  
ur leur compte personnel aux croya  
èrement scandalisés de voir leurs i  
• de leur côté. On pourrait citer au  
noms propres, de curieux exemple  
est que les esprits les plus émanc  
n s'en rendre compte eux-mêmes,  
et je ne sais quel attrait instinctif





















songer à M. O. Feuillet et souvent à M. Catulle Mendès, le sujet de *La Huelga* (*La Grève*), œuvre posthume de Félix de Bona, éveille l'idée du *Germinal* de Zola. Le sujet seulement! Car l'on chercherait vainement d'autres points de ressemblance entre les deux romans. M. Bona, qui est mort l'an dernier, était un économiste très expert dans les questions d'exploitation, de tarifs de chemins de fer, ou de comptabilité publique. Il a été directeur au ministère des finances, député; il eût pu faire un ministre tout comme un autre, mais j'ose dire qu'il n'était pas né pour le métier de nouvelliste. Son roman, d'une aimable naïveté et d'une morale attendrissante, est une contribution à la gloire de l'ingénieur, à laquelle chez nous M. Ohnet a consacré tant de pages. Il appartient aussi au genre instructif. Nous y pouvons apprendre les différentes manières d'extraire la houille du filon carbonifère, les diverses qualités qu'elle présente, les meilleurs procédés pour traiter le minerai de fer, etc., etc. Pedro l'ingénieur y dit leur fait au socialisme, aux grévistes, à l'Internationale, dans des discours d'une longueur cruelle, où il déverse tout ce qu'il a lu dans les économistes depuis Frédéric Bastiat jusqu'à Karl Marx. Il en est récompensé en épousant la fille de son ancien patron, et nous souhaitons qu'il fasse souche d'une foule de petits économistes et ingénieurs,















#### REVUE INTER

scute; mais ce fait  
teinte à toute un  
cause de la déca  
lique est science  
enfaits, il faut qu  
is, mais une vérité  
us ceux qui mani  
regarde le *névros*  
sieur Graf, on ne  
t bon de réfléch  
genre de vie acti  
a un siècle, ce né  
gique, dont on d  
névrosisme est a  
, et puisque chez  
ent pour la boun  
re que il ne peut  
nce de la jeune l  
ue, au contraire,  
l'égard des autres  
lide, qui constitue  
e l'unité nationale  
on nationale.  
ens restent étouff  
qui se succèdent  
n a pas un qui s  
près trente ans de  
es commissions e  
ne une assiette dé  
s avons eu le pite  
ans. L'Italie atte  
ne législation sco  
e un gran peupl  
beau que les Itali  
nous venons de d  
crise universelle c  
improbable. Une  
st-ce qu'une crise  
ité; et nous avons  
lie littéraire dan











Les premiers tri  
rience vient avec l  
que cette expérien  
vail restera gravé  
sensations senti

Un autre roma  
mêmes défauts qu  
homme intelligent,  
mais, en attendant,  
qu'on aperçoit en  
a deux sujets prin  
fait de l'intituler  
semble avoir l'air  
rait, M. Cimbali n  
le comprenons for  
tout au besoin to  
d'envie, et qui, en  
draît pour conqué

Mais, en admet  
ture, comment sau  
à qui il nie jusqu'  
faible gage ne le l  
de la gloire ? Ain  
pas au juste. On  
long sur le comp  
rité ; et ses causer  
du tout sur sa vie  
pauvre jeune fille  
comme le précède  
s'évanouissent san  
que les lecteurs, à  
tenir là, harassés  
intérêt qui manqu

Ce que nous avons dit à l'égard de M. Boccardi pour *Morgana* nous pourrions le répéter à M. Cimbali. Il s'est trop pressé. Il aurait dû laisser mûrir encore un peu son Valerio ; en étudier mieux les ressorts psychologiques. Loin de nous l'idée d'apprendre à M. Cimbali comment il faut s'y prendre, dans la création des caractères. Mais il nous semble que le caractère de Valerio n'a pas réussi dans l'exécution aussi parfait que l'auteur se l'était figuré









1













Il n'a pas encore quitté du pied l'emblème. Tous les journaux s'en donnent à cœur joie. Voyage? On ne se dérange pas pour rien tant de chemin pour une simple lubie de donnerait pas le branle aux jarrets d'un empire, s'il n'y avait pas à donner un coup d'Europe. Que sortira-t-il de là? Va-t-on enverra-t-on promener ce bon prince Ferrôle de roitelet tant et si bien qu'il fait même bon ton qu'il met à enjoliver la boutonnière d'un bout de ruban? Ou bien, apprêtera-t-on le veau San Stefano au pitoyable croissant? bouquet, — va-t-on arracher au lion du pays de payer une brosse avec les « pantalons »? n'en plus finir, pendant quinze ou vingt jours, pronostics sur tous les tons. Le moindre incident banal est saisi avec empressement. Si, pendant le cheval de l'empereur a caracolé sans entrave de gala, il a, — je parle de l'empereur, — fait la sieste; si, au fumoir ou au jardin, à un moment, il a sorti un mouchoir de sa poche; tout cela donne lieu à on échauffe là-dessus les plus terribles discussions.

Cela donné, il ne pouvait qu'en être ainsi. Le voyage de l'empereur Guillaume en Russie a allé leur train rondement, et ils n'ont eu que donner une explication exacte n'est pas de ce monde, quand les spectateurs parlent de ce qu'il désire le plus, et les personnages en scène gardent le plus rigoureux secret de leurs discours.

Peut-être, de tous les journaux qui se sont occupés de l'entrevue de Péterhoff, à des présages, aucun n'a éprouvé la même fringale de sorcellerie que *des Débats*. Il ne pense pas que « le nouveau monde d'Allemagne doive avoir les conséquences des révolutions trop vives se sont préoccupées. » Il se félicite de la courtoisie donnée par Guillaume à Alexandre, et des bons rapports qui existent heureusement entre la Russie, comme entre l'Allemagne et tous les autres pays de l'Europe. » Et la feuille française conclut ainsi :



























# Navigazione Generale Italiana

(SOCIÉTÉS FLORIO & RUBATTINO RÉUNIES)

Capital 100,000,000 de francs — Versé 55,000,000 de francs

## SERVICE DES PAQUEBOTS-POSTE ITALIENS

Service des **INDES** et de l'**INDO-CHINE** avec départs tous les vingt jours de **Marseille, Gênes, Naples** et **Messine** pour **Port-Saïd, Suez, Aden** et **Bombay**, en transbordement sur les vapeurs de la même Compagnie pour **Singapore** ou **Penang** et **Hong-Kong**. On accepte passagers et marchandises pour **Massaouah** et **Assab** en transbordement à **Suez**, et pour **Kurrachee, Madras** et **Calcutta** en transbordement à **Bombay**.

Service de l'**AMÉRIQUE DU SUD**: Départs réguliers de **Gênes** les 1<sup>er</sup> et 15 de chaque mois; départs facultatifs le 8 et le 22 de chaque mois de **Gênes** ou de **Naples** directement pour **Montevideo** et **Buenos-Ayres** avec escales éventuelles aux ports du **Brésil**.

Lignes régulières hebdomadaires pour **Malte, la Tunisie** et **Tripolitaine, l'Égypte, Grèce, Turquie d'Europe** et d'**Asie** et la **Mer Noire**. Communications directes entre **Brindes, Corfou** et **Patras** deux fois par semaine, en coïncidence avec les arrivées et départs de la **Malle des Indes**.

Lignes rapides journalières entre le **Continent, la Sicile, la Sardaigne** et les **îles mineures**.

Lignes commerciales de la **Méditerranée** aux ports du **Danube** et de **Naples** et **Palerme** pour **New-York** ou **New-Orleans** avec départs facultatifs tous les mois.

S'adresser pour tous les renseignements: A **Rome**, à la Direction Générale, Corso, 385 — à **Gênes, Palerme, Naples** et **Venise** aux sièges de la Société. Dans toutes les autres **Villes** et **Ports** aux Agences de la Société.  
(Voir les itinéraires et les livrets d'informations de la Compagnie).

## Événement-Sport

La multiplication des agences et sous-agences interlopes de commission au pari mutuel a préoccupé le conseil municipal de Paris et même le parlement. Elle inquiète les gens soucieux de l'avenir du sport. Elle compromet l'intérêt des parieurs qui sont dépouillés en même temps que l'assistance publique est frustrée.

Aussi l'*Événement* ne pouvait-il se désintéresser de cet état de choses.

Il y a agence et agence comme il y a fagot et fagot.

Sollicitée par ses lecteurs, la nouvelle direction sportive de l'*Événement* organise, 10, boulevard des Italiens, et 2, passage de l'Opéra, à côté des bureaux du journal, sous le nom d'*Événement-Sport*, un service spécial, comprenant:

Les renseignements sur toutes les courses françaises et les principales courses étrangères;

L'exécution des paris, etc., etc.

Ce double service est confié à M. George Clarence, auquel devront être adressés tous ordres, tous envois de fonds, toutes correspondances à partir du 12 avril, jour de l'inauguration de l'*Événement-Sport*.

### CONDITIONS:

L'*Événement* publiera, chaque jour de courses, en tête de ses colonnes, sous formule chiffrée, un renseignement unique.

La clef de ce renseignement sera vendue, dans les bureaux de l'*Événement-Sport*, de neuf heures à deux heures, au prix invariable de dix francs, ou adressée à domicile.

L'*Événement-Sport* n'accepte aucun ordre de pari inférieur à vingt francs.

Tout ordre doit être accompagné des fonds et, en outre, de la commission, qui est toujours de trois pour cent.

Tout ordre, envoyé par lettre ou télégramme, doit parvenir à M. G. Clarence, le jour de la course, au plus tard avant une heure, et ce à peine de nullité.

L'*Événement-Sport* n'accepte pas les combinaisons.

Les turfistes de Paris, de province et de l'étranger pourront donc s'adresser, en toute sécurité, à partir du 12 avril prochain, à l'*Événement-Sport*, 10, boulevard des Italiens et 2, passage de l'Opéra, à Paris.

# RICHARD

Librairie Circulante française, anglaise  
allemande. — GENEVE.

VII<sup>me</sup> ANNÉE

# REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME  
LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA REVUE

**ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51**  
**PARIS - Rue de la Michodière - 6**

**Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,**  
**Paris, 338, Rue St-Honoré, 338**

## AGENTS DE LA REVUE.

<b>Allemagne . . . . .</b>	{ F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
<b>Amérique du Nord Asie . . . . .</b>	{ Trübner & C <sup>o</sup> , libraires à Londres.
<b>Autriche . . . . .</b>	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C <sup>ie</sup> , libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
<b>Espagne . . . . .</b>	{ Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
<b>France et Colonies</b>	{ Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
<b>Grande Bretagne . .</b>	{ Nicholas Trübner & C <sup>o</sup> , libraires à Londres.
<b>Hollande . . . . .</b>	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
<b>Hongrie . . . . .</b>	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C <sup>ie</sup> , libraires à Vienne.
<b>Indes Néerlandaises</b>	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
<b>Italie . . . . .</b>	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesà & F. Guindani, libraires à Milan.
<b>Russie . . . . .</b>	{ G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
<b>Scandinavie . . . . .</b>	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
<b>Suisse . . . . .</b>	{ Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la *Revue* à Rome et à Paris, chez tous les agents de la *Revue* et chez MM. **Lagrango, Cerf et C<sup>ie</sup>**, 8, Place de la Bourse, Paris.

# REVUE INTERNATIONALE

## MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VII<sup>me</sup> ANNÉE  
TOME VINGT-SEPTIÈME — II<sup>me</sup> LIVRAISON

*15 Octobre 1890*

### SOMMAIRE:

GASTON GAUJA. — Les parquets de France  
(Suite et fin).

GEORGES RENARD. — Ame blessée.

MISS MARY ROBINSON. — Les Dames de  
Milan.

GEORGE CABLE. — Scènes de la vie créole:  
Madame Délicieuse.

ANTONIN BUNAND. — Mme L. Ackermann.

AMÉDÉE ROUX. — Marco Antonio Canini  
et le "Libro dell'Amore".

J.-P. NICHOL. — Le mouvement littéraire  
en Angleterre.

JEAN MENOS. — Le mouvement littéraire  
en Allemagne.

LOUIS DUCHOSAL. — Le mouvement lit-  
téraire en Suisse.

GREVIUS. — La vie en Italie.

Chronique politique.

### BUREAUX

ROME

51, Corso Vittorio Emanuele, 51

PARIS

6, Rue de la Michodière, 6

### PRIX DE L'ABONNEMENT.

	Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie . . . . . Fr.	80 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger . . . . . »	85 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale . . . »	42 —	24 —	14 —

*Prix du Numéro: 3 fr.*



VII<sup>me</sup> ANNÉE

# REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME

LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA REVUE

**ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51**

**PARIS - Rue de la Michodière - 6**

**Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,**

**Paris, 338, Rue St-Honoré, 338**

## AGENTS DE LA REVUE.

Allemagne . . . . .	{ F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord Asie . . . . .	{ Trübner & C <sup>o</sup> , libraires à Londres.
Autriche . . . . .	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C <sup>ie</sup> , libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne . . . . .	{ Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	{ Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne . .	{ Nicholas Trübner & C <sup>o</sup> , libraires à Londres.
Hollande . . . . .	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie . . . . .	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C <sup>ie</sup> , libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Italie . . . . .	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chieza & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie . . . . .	{ G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie . . . . .	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse . . . . .	{ Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la *Revue* à Rome et à Paris, chez tous les agents de la *Revue* et chez MM. **Lagrange, Cerf et C<sup>ie</sup>**, 8, Place de la Bourse, Paris.











## REV

voir les actions de no  
nous ferons d'une vi  
ou mauvaises action  
chants qui lui échapp  
de vice. »

S'il en était besoin, n  
r français est encore  
*ola penale*, dans le dis  
ilouse par M. l'avocat  
*dernier état de notre*  
L'orateur se proposa  
rcher quelle a été, da  
es modernes, se félicit  
té des nécessités de l  
ations de moralisation  
Il en développe les a  
s la loi du 5 juin 18  
ée des peines subies :  
uel, la loi du 28 mai 18  
ce, la loi du 14 août  
inaire des établisseme  
nelle, le patronage des  
cles 621 et suivants d  
flitation des condamn  
M. Mestre-Mel n'est j  
eau qu'il nous trace  
lerne: c'est la relégat  
pression de la surveil  
ntée à la déportation  
t-être empruntée à u  
us XV, du 8 janvier  
diants vagabonds aux  
des terres et à tous  
le M. l'avocat généra  
Rouen, mais il ne vo  
entre les condamnés









mules: par une con  
n'avait plus rien à fa

En même temps,  
dans les salles d'audi  
à l'instruction des cri  
cun emblème religieu

Le 26 février 188  
pression des emblème  
du code d'instruction  
l'un des jurés en ave  
la cour d'assises, ave  
les mots « devant Die  
du serment, soit de l

Cette motion, nou  
sollicitations du gard  
forts tendaient, comm  
à concilier le maintie  
saire avec les princip

Le projet de loi  
députés, qui, après un  
1887, une commission  
tions que le sénat av  
n'a jamais vu le jour

M. Honel souhaite  
adopte la solution de  
l'Angleterre depuis  
l'Italie depuis 1875, c

Pour ma part, je  
espèce d'importance:  
soient bien sûrs de n

Je m'aperçois que  
moi dix discours qu  
quatre, *La vérité*, de  
à Bordeaux; *Le droit*  
général à Chambéry;  
cat général à Orléan  
avocat général à Rior



« L'évolution des idées ph  
même marche que chez .

« A l'origine une aristocr  
le peuple qui se révolte con  
s droits les armes à la ma  
s autels renversés ; toute  
is des retours de la fortun  
blèvent par l'intrigue ou l  
ccomber ensuite sous le po  
stupeur : enfin une démo  
ais qui fait d'Athènes la p  
ie des arts, des sciences e  
. se réfugient la liberté et  
nt éclore toutes les idées g  
Grèce pour la sauvegard  
ns la voie du progrès. »

Athènes est, comme Paris  
chef suprême c'est la loi,  
trant dans la vie politique  
ent solennel :

« Je ne déshonorerai pas  
ents des tribunaux. J'obéira  
s que le peuple établira à  
umettre, je ne le souffrira

M. Tainturier n'est-il pa  
ent gravé dans le cœur de  
ste, il suffit qu'il doive l'ét  
iller à son respect, pour c

re justifiée. L'honorable avocat général de Douai ne s'arrête pas  
la cruelle sévérité de la législation de l'archonte Dracon, c'est  
le instituée par l'homme du peuple Solon, porté aux affaires par  
mouvement révolutionnaire qu'il examine.

Solon a fait, dit-il, de la peine pécuniaire ou du bannissement  
base de la pénalité, tout en affectant à certains faits criminels  
mort ou la prison.

L'infamie, c'est-à-dire la flétrissure morale infligée au cou-  
ble par un document officiel, apparaît fréquemment soit comme  
ne principale, soit comme peine accessoire.

« Le soldat indiscipliné qui quitte son rang ou abandonne ses  
nes est déclaré infâme, en dehors de la peine corporelle ou pé-



M. Cénac, à Montpellier, nous a tracé un tableau de la justice répressive en Angleterre. Très succinct, son résumé perdrait tout intérêt à être réduit encore : qu'il me suffise d'en indiquer l'esprit en donnant quelques lignes de la conclusion de l'auteur.

« Bien que je me sois livré à des rapprochements et à des comparaisons qui naissaient en quelque sorte sous ma plume, il n'entre pas dans mon plan de mettre en parallèle l'organisation anglaise et l'organisation française, et de rechercher laquelle des deux sait le mieux respecter les droits de l'accusé, sans rien sacrifier des devoirs de la répression.... Pour porter un jugement sain sur des institutions judiciaires, il faut, d'ailleurs, connaître à fond le caractère, les mœurs, l'organisation politique et sociale du pays auquel elles s'appliquent. Et ce serait commettre une bien grande erreur que de vouloir les apprécier en elles-mêmes et d'une manière abstraite.

« Les admirateurs du système anglais sont nombreux en France et on n'aurait que l'embarras du choix pour citer des ouvrages empreints du plus grand enthousiasme. Et, par une réciprocity que je me plais à constater, notre organisation répressive compte, en Angleterre, de très ardents apologistes. De telle sorte qu'on peut se demander si, les uns et les autres, Anglais ou Français, nous ne nous désaffectionnons pas trop facilement d'un système dont nous sentons surtout les imperfections, pour nous éprendre, nous sans quelque légèreté, d'un régime qui nous est moins connu. »

..

S'il était un lieu où il dût être parlé du procès de Jacques Cœur, c'était à Bourges. Bien des fois en pénétrant dans ce vieux palais, cette merveille d'architecture qui est son œuvre et qui fut sa demeure, M. Daniel s'était dit qu'il serait à souhaiter que dans cette enceinte ou chaque jour la cour rend à tous une égale justice, qu'un magistrat s'élevât, dans la solennité d'une audience rentrée, pour faire entendre une protestation vengeresse contre l'injustice du procès et l'iniquité des juges de l'Argentier Charles VII.

Ce vœu, M. Daniel l'a réalisé lui-même et il a retracé les pé-

















qu'il le dit lui-même, dans son exorécutions grecque, latine et française il s'est adressé presque exclusivement se sont attaqués à toutes les puissances le barreau, ayant eu le tort de corrompre, des faits qui auraient dû rester non l'image démesurément grossière. »

Aristophane devait naturellement être en matière, et nous vaut que ment résumée l'organisation judiciaire.

« Le grand poète, dans les mêmes rhéteurs, s'est élevé avec une vigueur judiciaire, abandonné sans audience multitude et abaissé ainsi au niveau du salaire et de la corruption.

« Aristophane, est-il besoin d'une étude de caractère; il n'avait et politique de son pays. Avec tout vateur, il a cherché à justifier la tant en relief les nombreux inconvénients judiciaire, où juges, avocats et parties, avaient fait un véritable métier de peuple, si follement passionné pour tout demeura un art tant que le cas à Athènes. »

L'étude des poètes satiriques latins M. Jacomet de quelques recherches main qu'il ne trouve pas dans les attributs de la féodalité, et sous les défendaient leurs clients, quand attaqués, qu'à peu près comme on les commencent à l'époque où brisé les liens qui la retenaient sous cratie hautaine et spoliatrice, obusculgation de la loi des douze tables du droit.

« Dès ce moment, la science de la caste patricienne et fut accessible de la plèbe intelligente surgir













La voix qui tremblait éloquentement la regarda sa femme d'abandon, une main par-dessus la sa voisine, il s'écria, à

— Ah ! mes chéries  
deux !

Le docteur Henri D  
très jeune à un député de  
veuve et seule dans Pa  
ver. Sans hésiter, sans :

face à tout. Du revenu de sa dot et de l'héritage laissé par son mari, elle avait pu, en diminuant son train de maison, vivre la gement et faire donner à son fils une éducation très complète. Pour ce fils, auquel elle s'était dévouée corps et âme, elle s'était tour à tour faite bonne d'enfants, professeur, répétiteur ou médecin. Afin de mieux le suivre dans ses études, elle avait appris le latin, le grec, et les premiers éléments des sciences. Vivant de sa vie, entièrement occupée de ses travaux et de ses plaisirs, jamais elle n l'avait quitté, jamais elle n'avait compris même qu'on pût les se parer. Jolie, intelligente, femme du monde, bien des fois elle eût pu se remarier. Mais quand l'occasion s'en était présentée, elle avait paru si étonnée, si scandalisée même, qu'on songeât à lui imposer des devoirs nouveaux, que les prétendants se l'étaient tenu pour dit, la laissant libre enfin de se garder à cet enfant si tendrement et si uniquement aimé.

Ainsi l'enfant était devenu un homme. Sans trop de peine il avait terminé ses études, passé ses derniers examens, puis un jour s'était trouvé docteur en médecine de la Faculté de Paris.

Quel triomphe pour la mère que ce moment-là ! Quels rêves d'orgueil, quels beaux projets d'avenir à deux, lui actif, mondain, célèbre et envié ; et, malgré tout cela, plus heureux avec elle que nulle part ailleurs ; elle, doucement vieillissante auprès du grand garçon éternellement tendre et confiant !

Deux ou trois ans encore, les choses avaient marché de la sorte, lorsque, un jour, Henri lui avait avoué sa tendresse pour une amie d'enfance et son désir de l'épouser. Comment il s'était mis à aimer cette jeune fille ? L'histoire était des plus simples.

Depuis de longues années, la mère et le fils avaient coutume la saison des vacances arrivée, de passer l'été en Touraine. C'était



fant, véritable ex  
du côté maternel

trait de sa mère. Mêmes cheveux blond-pâle, même teint, mêmes yeux; avec, en plus, le charme souverain du père, non pas éclatant à tous les yeux, comme chez ce dernier, mais discrètement voilé et presque dissimulé aux yeux du vulgaire. De son père encore, elle tenait une fougue de passion, qui, pour demeurer soigneusement renfermée en elle-même, n'en était pas moins d'une étonnante puissance. Tant qu'elle avait été petite, cette flamme intérieure n'avait brûlé que pour des objets de minime importance : animal bien-aimé ou poupée favorite. Puis, quand elle avait grandi, était devenue jeune fille, cette enfant, d'ordinaire trop calme et trop posée, avait eu pour certains exercices du corps une véritable frénésie. Les baignades dans la Loire, les courses à pied, les jeux violents, possédaient le don de la sortir d'elle-même et de la jeter dans une fièvre de bonheur. Mais de toutes ses passions, la plus vive était pour la danse : non pas à cause du danseur qui, pourvu qu'il s'en tirât correctement, lui était en général fort indifférent; mais à cause de la danse elle-même et du plaisir violent qu'elle éprouvait à se sentir belle et gracieuse. Quand elle dansait, légère comme un farfadet qui touche à peine la terre, la figure animée, ses yeux de myope luisant d'un éclat extraordinaire, elle était si transfigurée qu'il se formait autour d'elle un cercle admiratif. Pour la désinvolture elle avait de quoi tenir : son père, malgré son âge, demeurait encore le meilleur et le plus recherché danseur du pays; les belles dames de Tours en savaient quelque chose; et tant de fois il s'était amusé avec la petite à lui apprendre les pas les plus compliqués que l'élève avait bientôt dépassé le maître.

Chaque hiver, M. et M<sup>me</sup> Boudry offraient un bal à leurs nombreuses relations; et, chaque été, Claire, sous la direction de ses parents, donnait une matinée dansante à ses jeunes amies. Comme on était un peu à court de cavaliers, on attendait l'époque des vacances qui ramenait aux familles la jeunesse masculine éparse dans les lycées d'alentour.

M<sup>me</sup> Desfeuilles et son fils étaient, en leur qualité de Parisiens, les héros de ces petites fêtes. On s'enquérail de leur arrivée; sitôt que leur apparition était signalée, et qu'ils avaient fait leur première visite, on allait en grande pompe leur porter une invitation. Henri Desfeuilles, très gai de caractère, aimait beaucoup ces ré-









R  
ête  
ar  
te  
ri,  
ame

mar

Mme  
s, d  
ren  
ette

me  
ye  
él  
ce  
pon  
jou  
ui  
pa  
es  
men  
:  
; au  
ité.  
eva  
ez,  
t! Il  
vo  
en  
fon  
nde

, ou  
avec

nps  
'ai  
rir







- Henri de  
- Gardez-  
it. Voulez-  
laire avait  
mer avec  
; lui suggé  
mal chois  
- Comme  
r la vieille  
ue c'est d  
oût parfai  
- Alors, p  
rai votre  
n'y avai  
ort de la v  
- Que vou  
is su faire  
[me Desfeu  
- Qui sait  
on? Sous  
se, crut de  
nénagère.  
it d'entrer  
- Ah! voic  
je me rév  
une plac  
z ça, mad  
; baisers,  
es deux fe  
ait franc c  
un peu  
emier bais  
urant quel  
eauté d'ab  
le plaisir  
la continu  
dans la c  
à faire. L  
e on compl  
es de quar

















cure, » pas beau, mais une certaine grâce mettait pas qu'aucun eût consulté son docteur — un vieil homme de l'Université, — fût scandaliquement d'imaginer de tels Ferrarais. Et Tassino se constitua à renverser Simonetta qu'il la persuada d'aller à More, — un Sforza, qui royaît alors à Gênes.

Tout ce qui suit est une fiction. La duchesse est à Milan et est intriquée par la porte du jardin de Bari est mort, n'est pas un homme résolu, inconnu. Simonetta a exilé à la *trance*, l'ennemi par la lassitude de la respectabilité auprès d'elle « avec Commynes, « suppose que fait est que tous deux

Quand Sanseverino la duchesse envoya l'homme qui avait fait. Elle dut la mort de son fidèle :

— Duchessa illustra le désespoir, il me traînait vous enverra promettre

La duchesse se rendit. Trois jours après leur retour, le More et Sanseverino condamnèrent l'homme qui avait signé leur exil à être promené dans les rues de Milan dans un tonneau de vin et ensuite, — toujours dans ce ridicule équipage, — à être conduit dans la forteresse de Pavie. Si-

---

<sup>1</sup> « Cecco et i suoi colleghi oltra modo d'animo furono consternati. » (CORIO, livre VII).





• de son beau-frère Louis XI de  
mes infortunées.

Pendant ce temps, Ludovic son gouvernement cultivé et n gique, une capitale de chefs-d vint s'y établir, y fit la statue tableaux et fonda une école d exquis, mystérieux et sensuels teurs que Galéas-Marie avait loppa, le chant et le spectacle d quables. Les temples et les pala ment; et de savants humaniste barbus, de fins Orientaux, — v ques du monde pour suivre les gues classiques dans la brillant

« La cour de Vénus, dit Coi la cour de Minerve. Chacun éta pidon ce qu'il avait de meilleu filles; les maris, leurs femmes: mœurs lombardes, qui avaient dicis elle-même, en 1471, n'étaie rieuses, quoique plus naturelles régent Ludovic qui, à la tête d un homme majestueux, doux, c qu'une des comédies de Shakspe

Cependant on ne voyait qu dait rarement parler de lui. Il

toujours un enfant. Tout le monde n'en savait pas moins qu'il était né en 1469, au milieu d'incroyables réjouissances. Et beaucoup de personnes avaient vu le grand Laurent de Medicis venir au bap- tême et donner à la duchesse un magnifique collier de diamants. « Ah! vous serez le parrain de tous mes enfants! » s'était écrié le duc Galéas-Marie avec une cordiale naïveté. Et maintenant — ah! les temps sont changés! — le duc est assassiné, la duchesse est en exil, et l'enfant par tous acclamé, est un prisonnier bien plus qu'un pupille entre les mains de l'ambitieux régent!

Les gens commençaient à murmurer, et quand Jean-Galéas eut environ dix-huit ans, son oncle lui-même trouva qu'il ne pou- vait retarder plus longtemps son mariage. Bien des années aupa- ravant l'enfant avait été fiancé à Isabelle d'Aragon, petite-fille



reconnaissant  
sage à l'empereur  
comment, d'un  
rappeler à Charlemagne  
ment les Français  
ment, en sept

pereur arriva à Milan; et comment le jour après que les Français eurent quitté Milan, le jeune duc mourut (Théodore de Pavie découvrit dans son corps les traces évidentes du poison); et comment le peuple, intimidé par le voisinage des Français, fut amené à acclamer Ludovic qui fut ainsi consacré à la fois par le privilège impérial et par la voix populaire; en sorte qu'il gouverna enfin comme duc de Milan.

Pendant ce temps, Isabelle et son petit garçon étaient partis pour l'exil, cherchant en vain des protecteurs. Le succès sourit à sa rivale Béatrice, mère de deux fils qui, après beaucoup d'aventures, devaient chacun gouverner comme duc de Milan. En septembre 1496, tandis qu'Isabelle, avec son fils dans ses bras, découvrait l'inutilité de la résistance, Béatrice recevait Maximilien à Vigevano. Le grand empereur était alors un homme de trente-sept ans, aux longs cheveux grisonnants, entièrement vêtu de noir sans autre ornement qu'une petite chaîne d'or avec l'ordre de la Toison d'or. Il avait fait le vœu de ne porter que du noir jusqu'à ce qu'il pût se vanter d'une victoire sur les Turcs. Mais quoiqu'il eût l'air d'un don Quichotte mélancolique et grisonnant, Maximilien n'en était pas moins un empereur; et le journal de Marino Sanudo nous montre avec quelle splendeur il fut reçu par le duc et par la duchesse de Milan.

Cette splendeur fut très coûteuse. Le duc fut contraint de lever de forts impôts (*grandissime extrusione a li so populi*) sur ses sujets, tellement qu'ils étaient désespérés désirant n'importe quel changement. Si la dépense de cette réception coûta beaucoup de larmes, ses fatigues coûtèrent cher aussi. En septembre la duchesse Béatrice était enceinte. Marino Sanudo finira l'histoire:

« *Nouvelles du mois de janvier 1497.*

« Comment à Milan, au château, le troisième jour du mois, la duchesse, femme du duc régnant Ludovic, nommée Béatrice, fille du duc de Ferrare, accoucha d'un fils mort-né; *etiam* elle mourut elle-même cinq heures après l'enfant. Et cette mort plongea le duc









































main, cheminait d'un pas furieux. Au moment où il passait devant des volets s'entr'ouvrit légèrement et le regardèrent sans la moindre hésitation que nous y avions découvert à demi pour frapper à la porte. Le dit volet, mais il était aussi l'isolement eût été un palais enchanté. Le contraire s'ouvrit toute grande.

— Vous avez vu ce journal ? Non, je ne l'ai pas vu puisque vos joues ne rougissent pas.

— Mais avec étonnement du pupitre.

— Possible que vous n'avez pas entendu parler de l'attaque contre moi, qui a surpris et exaspéré la ville ce matin ?

— Non, dit le docteur, encore plus surpris, en posant la main sur le bras de son fauteuil.

Son père prit un air mourant : — Sur mon âme ! — Au même instant son regard tomba sur le journal qu'avait envoyé M<sup>me</sup> Delicieuse. — Mais, Mossy, mon fils, cria-t-il, *le voilà !* Il le frappa vivement d'un doigt — là ! là ! là ! lisez ! Il m'appelle irresponsable irresponsable, moi ! lisez ! lisez !

— Mais, papa, dit le paisible petit docteur, prenant le journal froissé qu'on lui lançait. Je l'ai lu. Si c'est cela, je me prépare à lui répondre.

Le général le saisit violemment et posant un baiser sur sa joue il le scella d'un juron affectueux.

— Ah ! Mossy, mon garçon, vous êtes splendide, vous aviez déjà commencé à écrire ! Vous êtes splendide ! Lisez-moi ce que vous avez écrit, mon fils.

Le docteur prit un bout de manuscrit, et se remettant dans sa chaise, commença :

« Messieurs les éditeurs. Votre journal de ce matin.... »

« ! comment ! Vous ne l'avez pas écrit en anglais, n'est-ce pas ? »

« Non, »

« Non, »

« Non, papa. »

En  
l'ign

ura  
la  
rab  
spo  
orn  
er  
l.  
les  
l'ei

ise  
is  
doi  
ins

loss  
éc u  
, sa  
re  
is l  
ne  
né  
bie  
ie v  
reu  
vo

le  
re  
, D

ieu  
je  
ur

netl  
mo



« j'en ai eu tort. C'est ma querelle à moi, et

il se précipita rapidement entre son père et la porte, et se pencha en avant, épuisé, évanoui devant lui complètement affaibli.

« beaucoup de tendresse. Je ne puis pas quinze ans nous avons été étrangers étions amis. Vous ne pouvez pas me cette querelle pour vous. Vous devez être à votre service.

« Il ne voulait pas dire régler, mais arranger, ce qu'il avait été mal compris ; cependant tranquilles, bien qu'il n'eût point pu subsister le malentendu. Dans son esprit ni que faire.

« Il ne connaissait qu'une manière de résoudre de s'éclaircir.

« dit-il en manière d'excuse, mais mes

« docteur, mais je vais y aller moi-même lorsque tout sera terminé. Donnez-

« pas vous forcer.

« d'amer dans le sourire du docteur

« il le journal, s'il vous plaît.

« attendiez mon retour ici.

« us chez Maspero à...

« cuserai.

« resterai. Mais si quelqu'un de vos ma-

« nent. On croira qu'il n'y a personne ici. La poussière était si épaisse sur les murs qu'il serait obligé d'y appliquer son vi-

« le docteur arriva au bureau du jour. Personne que cela ne concernait pas, mais le docteur Mossy alla le voir et le convainquit aisément que non ; mais lorsque le docteur Mossy allant



plus loin deman  
avait écrit l'art  
bureau particul

Ils entrèrent  
sortit avec viva  
assuré qu'il ne

Le général  
des serpents et d  
Réfléchissant au  
crainte qu'il se  
neur des Villivi  
mettre la vie de  
un compromis p  
n'en était pas a  
licates formalité  
Quelque bouqui

La monoton  
visiteurs qui e  
nantes) pour gu  
vrir la porte. Il  
moitié de sa ch  
dire combien de  
long, et il com  
venait pas.

Alors un coi  
tous ceux qui l'  
gracieux ; et le  
ses veines qu'il  
sa silhouette pr  
toute grande, sa

Elle tendi au  
néral. Avec une  
nier, elle passa

— Qu'est-ce  
car son express

— Général,  
— et avec tous s  
tes, la sévérité  
suis venue voir  
trouvant réconc



— Permettez-moi de le  
— Laissez-le le découvrir, -  
découvert. Ah! là, il était-  
pour vous, regagner votre

Elle continua ainsi. Vin  
il fut assez fâché ou alar  
fois aussi elle ne se laissa pas interrompre. Il lui arriva pourtant  
d'esquisser un sourire, mais toujours sa main commanda le silence.

— Voyez, monsieur, tous ces échantillons poussiéreux, tous ces  
fragments répugnants. Avez-vous assez rougi de savoir que tous  
nos désœuvrés rient sous cape de toutes ces choses! En avez-vous  
rougi, vous son père! Mais pourquoi ne m'avez-vous pas question-  
née? J'aurais pu vous dire: Monsieur, votre fils n'est pas un apo-  
thicaire; il n'y a pas une de ces vilaines choses qui ne l'ait aidé  
dans le chemin glorieux des découvertes; des découvertes, géné-  
ral, votre fils, connu en Europe comme un grand savant, un cher-  
cheur infatigable. Ah! Les gens aveugles disent: comment cela se  
fait-il que le général Villivicencio soit mécontent de son fils? C'est  
un habile homme et un habile docteur, seulement un peu négligent,  
voilà tout. Mais *vous*, vous étiez encore plus aveugle, car vous  
fermiez les yeux comme à dessein, tandis que si vous eussiez  
cherché ses qualités comme vous cherchiez ses défauts, vous aussi  
vous auriez pu savoir avant qu'il fût trop tard combien il y avait  
de noblesse, de beauté, de force, dans le caractère de votre pau-  
vre, pauvre fils!

— Juste ciel! Madame, vous ne parlerez pas de mon fils comme  
s'il était mort et enterré! Mais si vous avez de mauvaises nou-  
velles....

— Votre fils a pris votre querelle en main.

— Je le crois, je pense....

— Eh bien! je l'ai vu il y a une heure à la recherche de votre  
calomniateur!

— Il faut qu'il le trouve! dit le général dont l'énergie revenait.

— Mais s'il l'a déjà trouvé, répliqua lentement madame.

Le père la regarda un instant en face, puis se leva avec une  
exclamation:

— Où est mon fils? Qu'est-il arrivé? Croyez-vous que je sois  
un enfant avec lequel on badine? Dites-moi où est mon fils!

Madame ressentait une véritable angoisse.

— Asseyez-vous, attendez, écoutez; asseyez-vous!













Pour elle personnellement, elle n'eut l'existence. Son enfance fut triste, sans est vrai, — et encore cette tristesse était nature « sauvage et concentrée » — comme même, que des circonstances. Peut-être vivre, en cette enfance et ce caractère idées futures. Mais la vie ne fit rien pour l'avouer elle-même : « Les grandes luttes m'ont été épargnées. En somme, mon existence a été douce, facile, indépendante. Le sort m'a accordé ce que je lui demandais avant tout : du loisir et de la liberté. » Le reste de sa vie coula donc calme et sans troubles. Après deux ans de mariage heureux, « exquis » — comme elle le qualifie, — elle entra dans un veuvage qui ne semble pas lui avoir trop pesé, et dans une solitude toute vouée à l'étude et à la méditation. Ce fut dans cette retraite monastique, — monastique au propre comme au figuré, car elle habitait un ancien couvent encore divisé en cellules, — sous le ciel d'azur souriant de Nice, en vue d'un apaisant paysage de mer bleue et de montagnes blanches, qu'elle cultiva, avec une lenteur laborieuse et un soin jaloux, les sombres fleurs de sa poésie.

Malgré et peut-être à cause de ce désintéressement même de son pessimisme, il y a dans l'œuvre de M<sup>me</sup> Ackermann, je ne sais quelle sécheresse et quelle froideur d'abstraction, d'algèbre, pour ainsi dire, qu'on sent à la lecture plutôt qu'on ne le prouve. Sa compassion pour les misères de la vie traverse son cerveau, rarement son cœur. Ses accents, si puissants qu'ils soient, s'imposent à notre admiration, mais ne nous enlèvent pas. Il y a en nous des fibres profondes qu'elle ne parvient pas à toucher. Que lui manque-t-il donc pour nous pénétrer d'un rayon de cette flamme, de cette chaleur intérieure, de cette émotion dont de plus humbles qu'elle ont su, parfois, faire jaillir en nous l'étincelle ? Tout simplement, je crois, d'avoir vécu, d'avoir aimé, d'avoir souffert. Ce fut une cérébrale, elle ne connut que les passions de l'esprit. Elle ne se sentit pas « le courage d'aimer. » Elle s'écrie bien un jour :

Pourtant, Dieu m'est témoin, j'aurais voulu sur terre  
Rassembler tout mon cœur autour d'un grand amour,  
Joindre à quelque destin mon destin solitaire,  
Me donner sans regret, sans crainte, sans retour.

Mais cela est en vers, et n'est-on pas toujours moins sincère en vers qu'en prose ? Et je suis plus porté à la croire, quand, dans sa



Des mortels deva  
 Pourquoi leurs m  
 Oui, ton juge t'at  
 Elle ne pent t'ab

. . . . .  
 Las de le trouver  
 Jetant sur toi sor  
 La nature déjà te  
 Il ne découvrira  
 Pour tout Dieu dé  
 La For  
 Montre-toi, Jupit  
 Contre ce fugitif  
 Refusant dans ses  
 Par un pouvoir fi  
 Il tombera sans p  
 Et quand tu donn  
 Pour l'entendre p  
 Un seul cri qui t'  
 Il restera muet! C  
 Sera to

Là c'est Satan, le Pr  
 tour, relever le front de  
 et l'audace contre la tyr  
 Pascal de son abêtisseme  
 moulu, » elle lance un r  
 du catholicisme, qu'elle

Et les avalanches d'  
 sa fureur. Non content  
 repousse, avec une supe  
 leurre; elle refuse les de  
 haut et ferme les droits  
 ger contre les espérance

Nous nous détour  
 Qui nous offre soi  
 Pour repousser l'  
 Notre bouche jam  
 Non, à la croix si  
 Une nuit où failli  
 Qui, devant le pr  
 Au vrai libérateur.



Ni la résignation hautaine, impassible d'un Alfred de Vigny, ou d'un Leconte de Lisle :

La vie est ainsi faite, il nous la faut subir.  
 Le faible souffre et pleure, et l'insensé s'irrite;  
 Mais le plus sage en rit, sachant qu'il doit mourir.  
 Rentre au tombeau muet où l'homme enfin s'abrite,  
 Et là, sans nul souci de la terre et du ciel,  
 Repose, ô malheureux, pour le temps éternel!

(*Poèmes Barbares*).

C'est une résignation relative, conditionnelle: se résigner, oui, si l'univers est l'œuvre de volontés aveugles et sourdes, de lois fatales et inconscientes, mais si c'est une intelligence suprême qui gouverne la marche du monde, ne disposant de la force infinie que pour nous écraser, subir son joug en silence serait trop lâche; pour remerciements du don de la vie nous ne lui devons qu'injures et malédictions. Nous venons de voir que M<sup>me</sup> Ackermann ne les lui épargne pas.

..

Cet athéisme cependant est-il aussi solide, aussi carré qu'on l'a prétendu et qu'il paraît être à première vue? Non: par instants l'attitude roidie mollit, le poing féroce tendu de cette impiété s'abaisse. Si l'auteur de *Prométhée* et des strophes à Pascal lance contre Dieu les blocs de ses rudes blasphèmes, comme des rocs de Titan, ce n'est pas sans maints accès de défaillance et de regrets. Barbey d'Aurevilly l'a judicieusement remarqué dans l'étude qu'il a consacrée à M<sup>me</sup> Ackermann: <sup>1</sup> « Si elle a la bravoure de l'athéisme, elle n'est pas pour cela très heureuse d'être athée. Cette nécessité philosophique du néant exaspère son âme qui a soif d'infini, puisqu'elle est poète, et si elle l'accepte, cette nécessité, comme philosophe, comme poète elle la maudit. »

A quoi bon le nier? Dans tes sombres peintures,  
 Oui, tout est vrai, Pascal; nous le reconnaissons:  
 Voilà nos désespoirs, nos doutes, nos tortures,  
 Et devant l'infini ce sont là nos frissons,

s'écrie-t-elle, en s'adressant à ce grand tourmenté, qu'elle admi-

---

<sup>1</sup> *Les poètes, deuxième série.*

















« J'ai donné, nous dit toutes les époques littéraires jusqu'à Baudelaire et nous tant de misérables et *pleine décadence*, car ceux ont été dépassés encore par ceux qu'on nomme *déca* est réellement tombé au fond suscite jamais! »

Ici, je ne puis m'empêcher ce qu'il dit et pour ce qu'il dit comme le pensent ses amis; Richerpin est un vigile hyperboles, mais qui est le aux *décadents*, il est possible passent en France presque tous se vendent à quelques centaines, M. Canini qui semblerait pris et les excentriques ne de Lisle, qui est mort, de l'air le chantre harmonieux de sonnets, de Des Essarts de si beaux chants lyriques pressent à ma mémoire? L. Lamartine, Hugo et Musset honorable et il faudrait être pas nous accorder, tout au répit de quelques années.

Cette réserve une fois faite cette longue et savante introduction à y signaler une fort remarquable ainsi qu'une dissertation fort intéressantes. Je me console lecteur qui saura bien feuilleter ce tome de sept cents pages et encore sur les suivants qu'il moyenne et dont les avant-tête de simples annotations récit des efforts accomplis par l'auteur de son encyclopédie,









Le carezze c]  
I mie baci re

Mais ce sont aussi de rudes amoureux que les Espagnols d'Amérique, et M. Canini nous parle avec admiration de Dolores Guerrero qui mourut d'une passion rentrée, ainsi que la sœur Avellaneda qui figure aussi dans ce recueil. Il a soin pourtant de tenir la balance égale entre toutes les nations et tandis que les vierges catholiques trompées dans leur espoir terrestre s'ensevelissent dans le cloître, nous apprenons avec édification à la page 169 que le Turc Mir Ali a caché son chagrin sous la robe flottante du derviche. Je crains fort néanmoins que sa conversion ne soit de mauvais aloi et c'est à peine si je le prends au sérieux lorsqu'il s'écrie :

Del ciel sotto la volta  
Se tutto è passegger,  
Nella mistica ebbrezza  
Cercar deesi il piacer!

Des amants abandonnés, M. Canini passe aux vieillards amoureux qu'il faut se garder de railler, puisque parmi eux figurent deux grands génies tels que Goethe et Lope de Vega; mais les passions séniles exigent le mystère et pour ne pas le troubler nous franchissons un court intervalle pour arriver à la dernière rubrique : *La mort des amants et des époux*. La matière prêtait en vérité aux plus riches développements, et sans parler de Shakspeare nous n'avons que le choix entre les poètes modernes qui ont su dignement chanter les belles morts.

L'éminent traducteur nous donne d'excellents morceaux du Portugais De Deus, de l'Écossais Burns, de l'Allemand Hartmann, mais à toutes les élégies européennes je préfère la troisième *lamentation* du fameux poète sanscrit Kâlidâsa qui nous arrache de vraies larmes en pleurant lui-même sur la mort de la jeune Ingiumati, la séduisante épouse du roi Aja. L'inconvénient de cette succession de pièces lugubres sur un même sujet consiste dans la monotonie et il semble que tant de plaintes éloquentes se résument somme dans ces deux vers célèbres de Vittoria Colonna :

Per lui nacqui, era sua, per sè mi tolse;  
Nella sua morte ancor dovea morire...

Mais il ne faut demander à une encyclopédie que ce qu'elle p contenir. Ces cinq volumes ne sont point faits pour être lus



dans nos murs, » le nom de M. Whistler a été connu et honoré en France comme celui de l'un des peintres les plus purs et les plus originaux de notre époque. Il n'en a guère été de même en An-



D'ailleurs, quel que soit son sujet, M. Symonds dit toujours des choses qui donnent à réfléchir; son style est toujours agréable, et quand l'occasion s'en présente, il devient facilement plein d'éloquence et de poésie.

Il ne se trouve guère un volume d'essais anglais où l'auteur ne se donne pas le luxe de proclamer, en passant, que Shakspeare est « le roi des poètes. » Tel est également l'avis de M. Henley, ainsi qu'il l'affirme dans ses *Vues et Revues*; cependant et même à Shakspeare M. Henley préfère encore le poète contemporain, M. Frédéric Locker. Pour caractériser le génie de ce poète, M. Henley trouve sa langue natale insuffisante. « La Muse de M. Locker, nous dit-il, ne peut être dépeinte qu'en français. » Ainsi, c'est en français qu'il la dépeint en nous la révélant comme « délicate, spirituelle, sémillante, une fine mouche, allez! » En revanche, M. Henley ne pense pas grand bien de Balzac. « C'était, nous enseigne-t-il, le moins capable des artistes et celui de tous qui avait la meilleure opinion de lui-même; son observation était celle d'un commissaire-priseur inspiré et prudent; il était visionnaire et fanatique; il était grossier, ignorant, d'une intelligence malade, d'un cœur cruel, affligé d'une manière de sadisme qui lui donna en somme une influence corruptrice et ignoble. » Après avoir apprécié cette perle de la critique, il nous importe peu de savoir ce que pense M. Henley des autres écrivains moins sadiques et moins incapables que Balzac; on s'attend d'avance à ce qu'il trouve « des ténèbres de l'Égypte dans *Une vie* de Guy de Maupassant, et quand il nous assure qu'il pourrait encore supporter l'existence si venaient à disparaître les poésies de Hugo, mais qu'il ne s'y résignerait pas s'il n'y trouvait plus les drames de Shakspeare ou les vers de l'Épique, on est tenté d'aimer davantage les deux poètes qui valent au moins la continuation de l'existence d'un critique si divertissant.

D'autant plus que, si les opinions que nous venons de citer sont pas faites pour inspirer confiance dans les jugements critiques de l'auteur des *Vues et revues*, il faut pourtant féliciter M. Henley pour le fond de son article sur le romancier Thackeray. Il y a apprécié à sa vraie valeur, c'est-à-dire avec bien des réserves, cet écrivain, le plus entaché de *snobisme* qu'il y ait ou jadis, et à qui ce snobisme même vaut aujourd'hui l'honneur d'être cité par les critiques anglais au-dessus de Dickens.

L'Angleterre oublie moins vite que la France ses gloires funtes. Il y a plus de six mois que Browning est mort, et l'









270

tou  
lett  
leu  
jeu  
ren  
de  
a c  
lun  
rég

not  
de

mir  
qua  
aup  
épi  
vér  
con  
et  
que  
blié  
fin  
que  
Lyl  
acq  
ang  
seil  
suj  
ron  
fré  
au  
vra  
la  
pre  
le r  
que  
tou  
mo  
ma









2

r

I

e

l

v

c

f

e

s

t

c

l

s

l

r

l

r

l

l

c

l

l

c

v

t

l

e

l

)

e

2

3

r

l

c













guerre contre l  
nadotte n'attaq  
ce moment sa  
de fait il occu  
Les finances ét  
s cent douze nav  
compensait pas  
de 105,000 ho  
at, si ce n'est  
lande. Et le roi  
on. Il avait éca  
fonder l'union é  
seils du prince  
bourg qui lui c  
libérale; ce fi  
de. A la mort c  
isir le 20 mars  
vo. Mais persu  
s cette position  
fortune de Na  
De furent les duc  
squ'en 1532, ils  
t été stipulé q  
r deux tiers, a  
chleswig-Holst  
nes, le Danema  
Lors de la chut  
on aidant, il pe  
obtenir la Pom  
donna le petit c  
de Schleswig-H  
s ces désastres  
es: « Séparatio  
phlet, dont l'au  
*duché de Holst*  
ion avec le gra  
c VI par contr  
ent les duchés  
essais de réfor  
En 1839, Frédé



li

c

ur

t

.

du Holstein, ajoutait-il, il ne pouvait s'exprimer neau-  
d'une façon aussi positive. Il poursuivrait avec zèle l'union  
de la monarchie danoise et ne ferait que mettre à exé-  
le plan de son ancêtre Frédéric IV, datant de 1721.

e grande agitation éclata aussitôt dans les duchés. Les états  
ux de Holstein, réunis au moment où parut la *Lettre*, pro-  
nt dans une adresse au roi, et furent dissous. La diète de  
ort envoya également une protestation en faveur des duchés.  
s côtés leur arrivaient des témoignages de sympathie, la  
t intéressés, il est vrai.

mort du roi, survenue le 28 janvier 1848, et surtout la ré-  
on de février déterminèrent la crise. Le contre-coup des  
nents de Paris obligea Frédéric VII, fils et successeur de  
an VIII, d'octroyer une constitution à ses sujets; il la pro-  
a commune au royaume et aux duchés.

nouveau roi était un homme sans instruction, pour lequel  
était devenu une habitude, faible, oubliant souvent sa haute  
n et qui avait mené comme prince royal une vie passable-  
scandaleuse à Frédéricia. Deux fois divorcé, il épousa morgan-  
ement en 1850 une modiste, M<sup>lle</sup> Ramussen, qu'il fit dès 1848  
ie, puis comtesse Danner.

édéric VII s'était laissé guider par les conseils du parti da-  
es duchés furent aussitôt soutenus par la Prusse, M. Schleiden  
lupart des employés Schleswig-Holsteinois quittèrent Copen-

C'est par son retour à Kiel que l'auteur clôt le deuxième  
e de ses mémoires. Nous espérons que le troisième paraîtra  
.. Il serait du plus haut intérêt de faire revivre avec l'écri-  
a période agitée de 1848 à 1863. A-t-il été satisfait de voir  
rie annexée à la Prusse? Son établissement loin d'elle ferait  
er le contraire. Alors il se taira sans doute. Mais quel que  
parti qu'il a choisi, nous croyons qu'il a dû le prendre par  
tion et sans mobile intéressé; car à travers les deux volu-  
e souvenirs nous avons accompagné avec estime une person-  
franche, énergique et distinguée.



Ce n'est pas *Parsifa* devrait être étudiée au p  
fera sans doute, creusan  
symphoniques admirable  
lutte qui se livre au cœ  
*Parsifal* clôt fortifiant l

Nous ne pouvons tou  
guérit Parsifal à la façon  
pour exposer notre idée  
même appréciation les  
leuses de forme souvent  
âmes droites. Il est de n  
de perversité à la faute  
lant se frapper la poitri  
préfère le susurrement  
du charme à cette mysti  
mais qu'elle puisse plaire  
ou tristement explicable.  
Seigneur, faites que j'out  
à faire. Vraiment on co  
bien vaines ces mélopée  
péchés.

M. Tissot est un écle  
très différentes; des ryth  
formes. Seulement celles  
s'excuse de son enthousi  
raître assez dans le mou  
de ses pages dans des *H*  
laissent pressentir un liv

« Au point de vue pr  
sion: l'œuvre de Wagne  
sante de force héroïque  
est une, elle est naturell  
prend si bien ce qui fait  
qu'à suivre son sentiment  
viriles et indépendantes.  
min, on s'en détournait,  
pour les ignorants de la  
de l'auteur des *Évoluto*









la psychologie, de l'esthétique, ou quelque autre de ces sciences qui ont remplacé, peut-être avantageusement la vieille critique, celle des Laharpe, des Villemain, des Planché et dont Sainte-Beuve, tout en étant l'initiateur de la nouvelle critique, a été le dernier représentant. Eugène Rambert était un critique selon l'ancienne formule; il ne confessait pas, mais il étudiait avec un grand esprit d'impartialité, avec une pensée large, un esprit riche et un rare bon sens. Ses dogmes, il les prenait en soi, dans son bon sens, dans son expérience, dans son goût sûr. Il n'a peut-être pas les manières aristocratiques de nos psychologues, il a plutôt l'air d'un bourgeois qui est arrivé par son travail et son intelligence, et qui s'honore de sa petite origine. Ne s'est-il pas écrié: « Je suis né paysan et je le resterai? »

Cela dit, nous aimerions donner une idée de ce livre de haute saveur. Nous sommes embarrassé dans notre choix. Prendrions-nous telle page dans le portrait superbe de Calvin, ou tel fragment de l'étude consacrée à Sainte-Beuve et Port-Royal? Nous nous décidons pour cette délicate psychologie de la langue française:

Les langues se cultivent par l'usage que l'on en fait, et à combien d'usages nouveaux le français n'a-t-il pas été appelé depuis moins d'un siècle! Politique, science, vie du peuple, il a fait irruption dans ces vastes domaines, où à chaque pas il a rencontré l'inconnu. Aussi n'est-il pas surprenant que de nombreux écrivains aient entrepris de lui créer des ressources. Balzac, Michelet, Victor Hugo, s'y sont signalés, et le public, toujours maître de l'usage, juge naturel des nécessités auxquelles il faut pourvoir, a fait à lui tout seul plus qu'eux tous. Cependant, au plus fort de ses conquêtes, le français était menacé d'un appauvrissement trop réel. Instrument d'une société de choix, il était devenu d'une rare habileté à se plier au tour de chaque esprit. Il y a eu de tout temps un français banal comme une politesse banale; mais, de même que la politesse, le français s'individualise par la délicatesse des nuances.

Combien il lui faut peu de chose pour donner à la pensée un autre accent, pour passer par tous les degrés du sérieux et de l'ironie, du blâme et de l'éloge, de la bienveillance et du mauvais vouloir! Son vocabulaire n'est pas volumineux et sa syntaxe est peu flexible, mais il n'y fait double emploi; chaque mot a sa signification, chaque mot a sa valeur. Il n'y a point de synonymes en français, ou il n'y en a que quelques-uns dans les dictionnaires. A force de culture, le français avait tourné sa pauvreté en richesse. Or, c'est précisément cette richesse subtile, obtenue à grand effort, qu'il était menacé de perdre. En même temps qu'il fai-













# LA VIE EN ITALIE

---

Le mois de septembre est consacré à Nembroth, ou à saint Hubert, si on le préfère, les deux ayant pris à tâche de patronner les tueurs de gibier à plume et à poil. J'avoue de ne pas appartenir à cette corporation; un peu par paresse, un peu par un sentiment de pitié envers ces pauvres oiseaux qui ne font de mal à personne et qui feraient beaucoup de bien à l'agriculture si on les laissait vivre.

Je me suis souvent demandé comment un homme sérieux qui s'arme d'un fusil très perfectionné, se flanque d'un chien énorme, peut se considérer presque un héros, quand il a abattu une vingtaine de petits volatiles, gros comme la moitié de son poing. Notez que pour accomplir son héroïque exploit, il a eu besoin de se cacher, d'arriver à vingt et même à dix pas de l'oiseau sans faire le moindre bruit, de peur que le petit être inoffensif ne s'aperçoive de sa présence. Je comprendrais la chasse aux fauves, où l'on court un danger réel, la chasse aux buffles dans les savanes, au bœuf sauvage dans les pampas, où il faut faire preuve de courage et de force; la chasse des bêtes à fourrure, où il faut aussi combattre contre le climat; mais je trouve que s'en prendre à un pauvre petit être qui pèse une vingtaine de grammes et employer pour le tuer un fusil à aiguille et un chien savant, est abuser des moyens de destruction que dans sa méchanceté profonde l'homme a pu inventer pour contrarier la nature. La nature a mis au monde les oiseaux pour détruire les vers qui mangent les récoltes; il y aurait donc un plus grand intérêt à laisser vivre ces animaux bien-faisants.



daient les leur faisaient  
 gibier devient de jou  
 réunis en congrès à  
 que le congrès des r  
 carnage de poules; l  
 grès avait pour but  
 est permis de chasse  
 tion bienveillante qu  
 au contraire, pour l  
 s'ouvre; car, on a r  
 à la reproduction. T  
 sure n'en sera pas n  
 culture. En outre, a  
 clamée par le congr  
 fiable, car, non seule  
 mangés par les vers  
 Tout le monde en p  
 en finissant par les  
 peut-être du même  
 monde. Il faut bien

Puisque nous son  
 encore un moment l  
 son prix pour les gc  
 de personnes qui ne  
 s'abstiennent d'en ma  
 qui ne manque pas  
 mois de septembre c  
 divers plus ou moins  
 nièrement à Livouri  
 la mère et de deux  
 figuraient des champ  
 de la maison a pu é  
 goûter, étant heureu

Or il paraît, si je  
 phie du docteur Cer  
 nimeux, peuvent étr  
 nient pourvu qu'on



trouver l'occasion tout près de Dante, tantôt un motif politiques. L'argent nécessaire à la construction publique. Le programme des artistes et à des amateurs peut pas manquer quand nous avons eu dernièrement Emmanuel qui a donné lieu. On a converti les principaux improvisés des fontaines lumineuses en nouvelles lignes de tramway dont l'ingéniosité a été étonnée. Les fêtes semblables exécutées pour trouver de nouveaux arrangements présentait l'aspect d'une œuvre d'effet charmant; la rue Capotondo de feu; la rue T...

La fin de ces fêtes a été malheureuse, presque un désastre causé par quelques jours auparavant des malheurs irréparables; on ne peut pas accuser de ces malheurs l'inexpérience du garde-frein, c'est ce qu'on ne saura jamais. Une commission nommée pour éclaircir ce point, et l'on sait à quoi s'en tenir sur les travaux des commissions. On aurait tort toutefois de trop se décourager, car les accidents de ce genre sont inévitables dans tout système de locomotion. Combien en arrive-t-il sur les chemins de fer, et pourtant on n'en continue pas moins à préférer ce mode de locomotion aux anciennes diligences. Les chevaux peuvent prendre le mors aux dents; et les diligences renversées et tombées dans des précipices en faisant de nombreuses victimes, étaient à l'ordre du jour, quand on les employait. Il est vrai que la descente de Doccia, sur la route de Fiesole, est trop rapide; mais on trouvera bien un frein nouveau à appliquer, et la chose ne doit pas être difficile, puisqu'on a trouvé le moyen d'arrêter instantanément les wagons des funiculaires dans le cas que le câble se brise. Nous

la commission nous dise si c'est le conducteur a avalé que l'accident plus loisible d'en rechercher la cause. En attendant, nous soumettrons au tram de Fiesole un frein plus sûr et nous commencerons au plus tôt. Il y a au moins bien plus rapides que celle de la voie ferrée qui desservent ces montagnards par jour sans que le moindre d'entre eux n'en est pas électrique, c'est vrai, mais la circonstance ait la moindre influence sur les locomotives qu'on emploie, mais de le diminuer, si un accident se produisait sur son personnel, qui ait une grande importance qu'il doit employer.

Victor-Emmanuel, la production des monuments. Outre celui de Florence, il y en a à Livitavecchia et l'autre à Pérouse. Il y a des bustes à Garibaldi; et l'on peut dire que l'art est en progrès, sinon au point de vue de la fécondité. Il est entendu, dans ces pages, que mes critiques ne visent nullement les deux monuments qui ont été rendus et qu'on a élevés à Victor-Emmanuel et à Garibaldi ne sont pas immenses impayables, tant elle est précieuse pour la mémoire. La seule chose que les villes d'Italie veuillent s'acquiescer. Si au lieu d'ériger dans les villes à l'égal de Victor-Emmanuel et de Garibaldi, ces mêmes villes avaient consacré l'argent qu'elles dépensent aux

monuments nationaux qu'on est en train d'élever à Rome, l'art y aurait beaucoup gagné. Les dix millions que le gouvernement est en train de dépenser à Rome pour le monument à Victor-Emmanuel au Capitole et les trois pour celui de Garibaldi au Janicule, ajoutés à une vingtaine au moins que les autres villes dépensent

en détail, auraient permis de faire ici quelque chose de grand, aux générations futures une très haute idée de l'unité italienne. Et encore on n'aurait pas le droit de se borner seulement aux grandes figures de l'unité italienne. Le mal est encore plus grand pour les autres personnalités, fort honorables certainement, du deuxième ou le troisième rang. Un père de famille qui passera avec son enfant d'un monument à un autre, un de ces monuments d'anciens ministres à un autre, son rejeton lui demande des détails sur la vie de ce grand homme dont il voit la statue en air et en croix volontiers que nombre de ces pères igno- raient les biographies entières pour ne pas passer pour igno- rants.

..

Turin a eu aussi ses fêtes. On y a inauguré une exposition nationale d'architecture et l'autre nationale d'art. L'exposition d'architecture est tout à fait remarquable. Il est si facile d'obtenir ce résultat, car c'est la première fois qu'on a fait en Italie, et je n'ai pas connaissance qu'on l'ait fait en Europe. Jusqu'ici l'architecture s'était tenue à l'écart, et se montrait tout au plus dans quelque exposition, complètement délaissée par le public, dans les expositions de peinture et de sculpture. Elle avait tort; car elle est non seulement la plus utile, mais la plus intéressante et partant la plus appréciée. On improvise des architectes en quelques mois, dans un atelier, et où les élèves ont du talent, mais pour faire de bons architectes faut plusieurs années d'institut technique et de pratique, et cette longue préparation, — et peut-être à l'étranger des études sérieuses rendent le savant modeste — étaient arrivés à se persuader que leur art était le plus utile, le plus brillant, les autres beaux-arts étaient considérés comme sérieux la condamnation à mort que Victor Hugo prononce contre l'architecture dans *Notre-Dame de Paris*. Le livre tuera le monument, l'imprimerie tuera le livre. Toutefois le terrible jugement n'a été exécuté que dans la mesure où l'architecture pour per- sonne ne s'est substitué à l'architecture pour per- sonne. Les hauts faits des grands hommes et de la gloire





réduirait à être un immense bazar. Le monde entier se réuniront à Rome pour leur faire les honneurs de la ville dans un champ limité, comme il est l'Exposition universelle d'architecture, qui qui resterait nécessairement mesqu

..

En dehors de ces discussions sur la vie de MM. les médecins, Rome se réveille. Peut-être la température, d'octobre presque comme dans l'étranger, qui préfère jouir d'un soleil et recule le plus possible le moment de la ville éternelle. En outre, les députés, retiennent dans leurs familles politiques, et leurs femmes qui sont de premier ordre. Les théâtres commencent à ouvrir leurs portes, avec des représentations d'importance; ils réservent les grands rôles. Toutefois, nous avons de nouveau à Rome, ce petit chef-d'œuvre dont j'ai vu le même théâtre pour la première fois, sa fraîcheur et les exécutants, à Rome que l'autre fois. Cependant, quoiqu'il en soit, même, car il faut s'inscrire trois jours au fauteuil ou une loge, le succès d'été.

Il aurait, peut-être, fallu laisser plus de temps. Une reprise, après seulement sept mois, n'était pas à conseiller, surtout ici, où le public des théâtres ne change guère et a fort bonne mémoire. J'ai eu un ami qui avait un assez bon cuisinier et il avait la coutume toutes les fois qu'il réussissait un plat ou une sauce, de l'appeler et de lui faire de grands éloges qu'il terminait toujours par une recommandation qui paraissait drôle, et qui était au contraire très sage: « Maintenant, mon ami, lui disait-il, tu ne referas plus ce plat de longtemps. » Il aimait à rester, en fin gourmet qu'il était, sur l'excellente impression reçue et la garder. Une nouvelle bonne impression lui semblait impossible à courte date et il préférait l'oublier afin que la deuxième n'eût pas à souffrir de la comparaison. Je crois qu'il avait parfaitement raison.

GREVIUS.







est pas un fait accompli, et que  
 ent suprême, et que  
 proche aux hommes  
 ns le moment actuel  
 fait indiqué par l'  
 anger à la suite d'év  
 j, bien que difficiles  
 moi une alliance avec  
 . France où l'on y att  
 vaincre ces jours p  
 fusé, à l'époque où  
 vertures que l'ambas  
 is pour la conclusion  
 s lancées contre M.  
 te démentie.

Il semble que les hor  
 l'il y a pour la Fran  
 chent de l'en tirer. Mais nous ne savons pas si la voie choisie  
 t la meilleure. On a prêté au voyage de l'amirail Duperré à  
 onstantinople le but de solliciter une entente avec la Turquie,  
 . vue de renforcer l'influence française languissante auprès de la  
 orte. Mais il nous semble difficile que cette dernière puisse trouver  
 n intérêt à une entente, nous ne disons pas à une alliance,  
 ec l'amie de la Russie, qui ne cesse pas de couvrir de ses  
 ux la corne d'or. L'ours blanc ne peut pas être l'ami du veau  
 arin. A moins que l'invraisemblable ne devienne la règle en politi-  
 ie, pour nous il est clair que le gouvernement ottoman a tout in-  
 rêt à rester en bon accord avec les puissances de la triple alliance.

Cette ligne pacifique vient de recevoir à Rohnstock une nou-  
 lle preuve de sa solidité. Tous les commentaires malveillants  
 its à la suite du voyage de Guillaume II en Russie ont reçu le  
 menti le plus absolu. L'existence de la ligne ne dépend pas du  
 price de tel ou tel souverain; elle a pris naissance d'un état de  
 ioses qui n'a pas changé et qui ne changera pas très probable-  
 ent pour longtemps. Du reste, il n'y avait nullement besoin  
 une pareille constatation. Ces visites de souverains ne peuvent  
 voir d'autre signification que de cimenter les accords existants  
 i de cultiver les bonnes relations de voisinage, suivant qu'elles  
 nt lieu entre des alliés ou de simples voisins. Toute autre inter-  
 réétation ne peut être que fantastique.





# Compagnie Generale Italiana

(SOCIÉTÉS FLORIO & RUBATTINO RÉUNIES)

Capital de 500 millions de francs — Versé 55,000,000 de francs

## DES PAQUEBOTS-POSTE ITALIENS

et de l'INDO-CHINE avec départs tous les vingt jours  
de **Naples** et **Messine** pour **Port-Saïd**, **Suez**,  
transbordement sur les vapeurs de la même Compagnie  
pour **Penang** et **Hong-Kong**. On accepte passagers et  
marchandises en transbordement à **Suez**, et pour  
et **Calcutta** en transbordement à **Bombay**.

**QUE DU SUD**: Départs réguliers de **Gènes** les 1<sup>er</sup>  
et 15 de chaque mois de **Gènes** pour **Montevideo** et **Buenos-Ayres**  
aux ports du **Brésil**.

Navigation hebdomadaire pour **Malte**, la **Tunisie** et **Tripoli-**  
**tée**, **Turquie d'Europe** et d'**Asie** et la **Mer**  
directes entre **Brindes**, **Corfou** et **Patras** deux  
fois par semaine avec les arrivées et départs de la **Malle des**

Indes entre le **Continent**, la **Siècle**, la **Sardaigne**

de la **Méditerranée** aux ports du **Danube** et de  
pour **New-York** ou **New-Orléans** avec départs

les renseignements: A **Rome**, à la Direction Générale,  
à **Palerme**, **Naples** et **Venise** aux sièges de la  
autres **Villes** et **Ports** aux Agences de la Société.  
et les livrets d'informations de la Compagnie).

## Événement-Sport

es et sous-agences interlopes de commission au pari mutuel a préoccupé  
même la parient. Elle inquiète les gens soucieux de l'avenir du sport,  
rieurs qui sont dépouillés en même temps que l'assistance publique est

ait-il se désintéresser de cet état de choses.

une il y a fagot et fagot

la nouvelle direction sportive de l'Événement organise, 10, boulevard  
Opéra, à côté des bureaux du journal, sous le nom d'Événement-Sport,

les les courses françaises et les principales courses étrangères;  
etc.

à M. George Clarence, auquel devront être adressés tous ordres, tous  
ndances à partir du 12 avril, jour de l'inauguration de l'Événement-Sport.

### CONDITIONS

que jour de courses, en tête de ses colonnes, sous formule chiffrée, un

t sera vendue, dans les bureaux de l'Événement-Sport, de neuf heures  
de dix francs, ou adressée à domicile.

de aucun ordre de pari inférieur à vingt francs.

gagné des fonds et, en outre, de la commission, qui est toujours de

re en télégramme, doit parvenir à M. G. Clarence, le jour de la course,  
et ce à peine de nullité.

ite pas les combinaisons.

rovinces et de l'étranger pourront donc s'adresser, en toute sécurité, à  
l'Événement-Sport, 10, boulevard des Italiens et 2, passage de l'Opéra.

**ARD** Librairie Circulante française, anglaise  
allemande. — GENEVE.



# Graphique Italien

RTOGRAFICO ITALIANO)

11 Settembre, 3 - ROME

pèce de travaux géographiques et cartographiques  
vant aussi à l'usage des écoles: cartes murales  
tes statistiques, géologiques, marines, cartes-itiné

aphique Italien, 1<sup>re</sup> année, 80 cent. - II<sup>me</sup> an-

— **Atlas élémentaire** dressé selon les textes  
es, prix 1 fr. 80 — **Carte de la Province de**  
le 1: 100,000), prix montée sur toile 18 fr. — **Carte**  
: feuilles (échelle 1: 750,000), prix montée sur toile  
s sont les premières de la série que l'Institut pa-  
ipalité de Rome pour ses écoles; les autres sont

uilles — **Cartes physique et politique de**  
**de Rome** en 4 grandes feuilles — **Mappemonde**  
**nins de fer italiens** seconde édition corrigée  
**is des possessions et des protectorats**  
dernières conventions et les derniers voyages.

## Saint-Petersbourg

SSE PUBLIÉ EN LANGUE FRANÇAISE.

ures sources. Elles embrassent toutes les communi-  
ons conçues par le gouvernement impérial, toutes  
istratives de quelque importance, les faits courants.

### Journaux russes.

trôleur Général sur l'exercice écoulé y sont publiés la  
recettes et des dépenses publiques et un compte-rendu  
et exportations, un tableau hebdomadaire du mon-  
de Cronstadt et un autre exposant le prix des céréales  
à la Bourse de Saint-Petersbourg et des dépêches sur  
r les nouvelles concernant la Russie — sans parler de

### ruces russes

s de théâtre et sa chronique musicale sont fort goûtés  
en est de même de ses comptes-rendus des exposi-

'ée aux nouvelles de l'étranger. Ses correspondances  
res de Paris et de Vienne, sa rubrique bibliographique  
lons que le

### Saint-Petersbourg

quelles doit répondre un organe destiné à la bonne

### 'ABONNEMENT:

EN ROUBLES

	1 mois	3 mois	6 mois	1 an
. . . . .	2 —	5 50	10 —	18 —
. . . . .	2 50	6 75	12 24	22 —
. . . . .	3 50	7 —	12 50	24 —

c de poste russes; de plus à SAINT-PÉTERSBOURG, à  
ovsky, per. N. 15 13, et au bureau spécial du *Journal*,  
drec. m. de l'église hollandaise; à PARIS, à l'Agence  
chez MM. Delizy, Davies & Co, 1, Cecil street, Strand  
Isalomerstrasse, 48; à VIENNE, et à HAMBOURG, chez

duction des travaux de la REVUE IN-

insérés ne sont pas rendus.

# REVUE INTERNATIONALE

## MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VII<sup>me</sup> ANNÉE

LE VINGT-SEPTIÈME — III<sup>me</sup> LIVRAISON

15 Novembre 1890

### SOMMAIRE:

— Les colonies et la po- e de l'Angleterre.	AMÉDÉE ROUX. — Le mouvement littéraire en France.
ENARD. — Ame blessée	J.-P. NICHOL. — Le mouvement littéraire en Angleterre.
L. Crispi, sa vie, son ca- ritique (suite).	UN ATTACHÉ. — Au Vatican.
— Paysages de Norman- voyage.	GREVIUS. — La vie en Italie.
LAIN. — Jour sans déclin.	Chronique politique.
— Les différentes écoles	Articles bibliographiques.
s.	Bulletin des livrés.

### BUREAUX

ROME

Corio Emanuele, 51

PARIS

6, Rue de la Michodière, 6

### PRIX DE L'ABONNEMENT.

		Un an	Six mois	Trois mois
Italie. . . . .	Fr.	80 —	16 —	10 —
Étranger . . . . .	>	85 —	20 —	12 —
hors de l'Union postale . . .	>	42 —	24 —	14 —

*Prix du Numéro: 3 fr.*

FORZANI & C<sup>ie</sup>, imprimeurs du Sénat (Palais Madama).

# Institut Cartographique Italien

(ISTITUTO CARTOGRAFICO ITALIANO)

**ROME - Via Venti Settembre, 3 - ROME**

Cet établissement exécute toute espèce de travaux géographiques et cartographiques ayant un caractère scientifique et servant aussi à l'usage des écoles: cartes murales atlas, mappemondes, plans de villes, cartes statistiques, géologiques, marines, cartes-itinéraires, ouvrages d'ingénieur, etc.

## PUBLICATIONS RÉCENTES:

**Annuaire de l'Institut Cartographique Italien**, 1<sup>re</sup> année, 80 cent. - 2<sup>me</sup> année, 1 fr. - 3<sup>me</sup> et 4<sup>me</sup> années, 3 fr. — **Atlas élémentaire** dressé selon les textes adoptés dans les écoles élémentaires, prix 1 fr. 30 — **Carte de la Province de Rome** en 6 grandes feuilles (échelle 1: 100,000), prix montée sur toile 18 fr. — **Carte physique d'Italie** en 4 grandes feuilles (échelle 1: 750,000), prix montée sur toile 13 fr. 50. Ces deux dernières cartes sont les premières de la série que l'Institut publie avec le concours de la **Municipalité de Rome** pour ses écoles; les autres sont

## DE PROCHAINE PUBLICATION:

**Carte politique d'Italie** en 4 feuilles — **Cartes physique et politique de l'Europe** en 4 feuilles — **Plan de Rome** en 4 grandes feuilles — **Mappemonde** en 4 feuilles — **Carte des Chemins de fer italiens** seconde édition corrigée et augmentée — **Grande cartes des possessions et des protectorats italiens en Afrique** selon les dernières conventions et les derniers voyages.

# Journal des Débats

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

FONDÉ EN 1789

7, Rue des Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois

Le *Journal des Débats*, organe républicain conservateur libéral, publie chaque jour des articles sur toutes les questions de politique intérieure et étrangère, et consacre à toutes les questions littéraires, scientifiques, économiques et artistiques des articles dus aux écrivains les plus compétents et les plus connus.

Les informations du *Journal des Débats* sont puisées aux meilleures sources. Des correspondances télégraphiques particulières lui permettent de tenir ses lecteurs au courant des événements qui se produisent dans toutes les capitales d'Europe, en Chine et au Tonkin. Indépendamment de ses correspondances télégraphiques, il publie les renseignements les plus précis et les plus exacts sur le mouvement politique, économique et littéraire dans le monde entier.

Le service des informations parlementaires et politiques du *Journal des Débats* est organisé de telle façon qu'aucun fait, d'importance même secondaire, ne peut lui échapper. Il tient à conserver sur ce point sa vieille supériorité, et il met tout en œuvre pour qu'on ne puisse la lui contester.

Dans ces dernières années, le reportage parisien a pris un développement considérable. Le *Journal des Débats* s'est mis en mesure de renseigner ses lecteurs sur les faits quotidiens, avec la plus grande rapidité et la plus complète exactitude. Les indications fournies au jour le jour sont complétées par des COURRIERS DE PARIS qui donnent aux événements saillants leur physionomie propre et les mettent en pleine lumière. De plus, sans sacrifier le Feuilleton dramatique hebdomadaire, le *Journal des Débats* publie, le lendemain même de la première représentation, un compte rendu sommaire de toute pièce nouvelle.

On s'abonne dans tous les pays faisant partie de l'Union Postale, chez les directeurs des Postes.

**Prix de l'abonnement.** — Union Postale: Un mois 7 fr. — Trois mois 21 fr. — Six mois 42 fr. — Un an 84 fr.

Les abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois.

Union Postale: Un Numéro 25 cent.

Toute traduction ou reproduction des travaux de la REVUE INTERNATIONALE est interdite.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



es Philippines n'eût jamais perdu  
leurs possessions transatlantiques  
comme en Espagne. L'immigré  
depuis Charles V, était minime  
sans permission spéciale

lui fallait alléguer des motifs  
de bonnes mœurs et prouver  
aux générations, n'avait été  
on pour le voyage n'était ac-  
tuelle; le voyageur devait s'y ren-  
dre le vaisseau avait à prêter sa  
personne suspecte.... Le commerce  
privilegié et par des monopoles  
maritimes annuelles seulement  
colonies américaines et l'Espagne  
venait au gouvernement; les vic-  
tues administraient à Madrid ch-  
anges. Il va sans dire qu'aux étran-  
gers sol d'une colonie espagnole.

Les pays qui au commencement  
de l'ère moderne, ne donnaient qu'un rev-  
enement de ce grand empire,  
servaient comme l'approvisionnement  
du commerce. Celui entre le  
quel un bâtiment par an, et le gouver-  
nement des dernières nouvelles de ses co-  
lonies. L'Espagne dépérissait au  
contraire autrement des colons ang-  
lais sur pays à cause des persécutions  
manquant de troupes disponibles pour  
ils devaient donc chercher un  
autre travail cultiver le sol et in-  
finiment peu peuplée par les Indes  
Maryland, la Virginie, le Mas-  
sachusetts octroyées par la cour  
arriver par les armes, en con-  
tact avec l'Espagne. Le commerce  
depuis l'acte de navigation, éta-

nies privilégiées; comme en Hollande, la mère-patrie n'intervenait  
que lorsque ses intérêts politiques étaient menacés. Des centaines



ment de Louis XV ne sout des guerres continentales. resta maîtresse de l'Inde (cession de Pondichéry et ( pas les fortifier), des Mascari nion, des Antilles, de la Missiane et de Saint-Domingue.

Alors, il y a un terrible de l'Amérique du Nord, as Paris, 1783, l'Angleterre se ne garde que le Canada, où sud s'étaient réfugiés. Mais avec la France révolutionnaire, Napoléon I<sup>er</sup> d'envahir l'Inde victoire anglaise d'Aboukir France, Ceylan, le Cap de Hollandais alliés de la France espagnole à Trafalgar, Mal fin des guerres napoléoniennes puissance coloniale; elle garda Java aux Hollandais. Le Cap réduit à Pondichéry, Chanc deloupe et la Guyane Française Louisiane aux États-Unis.

Depuis, l'Angleterre n'a Ceylan, dont les Hollandais et devint un grand pays p de l'empire indien furent : laya. Aden et Périm, les ports furent occupées, Hong-Kong en 1880. Au Cap, l'Angleterre frerie, en 1868 Basutoland, e Bay, en 1885 Bechuanaland, galand; elle acquit dans l'Af landaise de la Côte-d'Or. Sur Australie; en 1829, Western-South-Australia, en 1859, Qu clarées colonies anglaises. 7 un immense essor, surtout p la production de la laine. L





sterling; voilà le passé et voilà le présent de Queensland a augmenté de Maoris de la Nouvelle-Zélande exé guerres au cours desquelles ils mangent la colonie a 400,000 habitants qu'à 1885, on y avait tiré des millions de livres sterling; dans 83 bateaux à vapeur. Victoria seule 340 filiales, qui comptent un capital de livres et 2818 millions de dépense.

Comme nous l'avons observé, l'or, à partir de 1850, a surtout contribué de toutes les parties du monde; cependant de l'or n'est plus aussi rémunérateur qu'autrefois et dont on voyait à l'exposition de 1886, sont devenus être lavé avec peine et le quartz et les machines pour en retirer le métal. L'élevage du bétail et les mines sont des branches très importantes de l'industrie qui porte presque sur le marché européen. On a exporté de grandes quantités considérables de charbon aux États-Unis, San Francisco. Il y a vingt-sept ans qu'on a commencé à porter du blé du Chili et de la Californie. La viniculture a pris de fortes proportions. L'Adélaïde envoyait des grappes qui étaient des espions israélites que Josué envoyait. On y contenait peut-être trop de sucre, mais cela donnera quelque amélioration, et le vin de la Gironde, les vins australiens, les pêches, les pommes et les poires qui étaient de l'exposition étaient excellentes; et promet un développement de l'industrie. On voyait à l'exposition 114 espèces d'arbres, dont les plus remarquables sont celles de l'eucalyptus, puis le pin qui exige huit cents ans pour arriver à sa maturité, alors une hauteur de 300 pieds sur un terrain presque égalé par le pokutuhama, de la Nouvelle-Zélande. Dans son livre *Oceana*,<sup>1</sup> se présentent

<sup>1</sup> *Oceana, England and her colonies*

semblent à des serpents roulés. Les cyprès, des palmiers et des orangourou, l'opossum et le rat sont domestiques et le gibier ont été de même d'une manière à devenir beaucoup d'oiseaux, de casouars, de poissons de mer, dont les plumes fournissent. Le climat est certainement très agréable mais l'Européen peut y travailler, surtout dans les îles Fidji. Le sol est fertile, mais beaucoup pourrait être irrigué. La Nouvelle-Zélande possède ses thermes et ses montagnes d'un pays enchanteur.

Quant aux peaux-rouges aux États-Unis, les Maoris, qui immigra dans la colonie, compte encore 40,000 âmes, et longtemps. Hormis ces derniers, la population est à peu près exclusivement anglaise. Il a entendu plus de provinciales dans les colonies australiennes. Malgré cela la population est très loyalement attachée à la politique de la mère-patrie. La plus grande indignation contre le gouvernement de la Nouvelle-Zélande; on lui demanda comment il se faisait que ce gouvernement, et, malgré cela, le New-South-Wales envoya un contingent. La démocratie australienne n'a rien du radicalisme européen; dans ce pays, travailler trouve à vivre, les rêves se réalisent. Les classes élevées qui ont des propriétés, très sensibles aux disettes, construisent des cottages sur le bord de cette prospérité il y a certainement. Les classes ouvrières s'opposent, si nécessaire, parce qu'elles en ont besoin; pour le gouvernement les restrictions au-dessus des intérêts nationaux et de Sydney ressemble à celle de Londres; leur jeunesse dorée est totale-

ment dépourvue d'idéalisme, tout élément aristocratique fait défaut. En revanche, on fait beaucoup pour l'instruction populaire; l'étude de la botanique et de l'astronomie est encouragée, les grandes villes ont d'excellentes bibliothèques et on trouve partout les meilleures revues anglaises. Le voyageur européen reçoit une amicale hospitalité; le gouverneur de chaque colonie, bien que possédant peu de pouvoir politique, a une influence sociale considérable: tout le monde veut être présenté à ses réceptions.

Avec ses vastes ressources, une population rapidement croissante et des communications qui se perfectionnent d'année en année, les colonies australiennes ont certainement un grand avenir; le progrès ne sera plus comme au temps de la fièvre d'or, mais il sera plus sain. Une confédération des différentes colonies offre de grandes difficultés même au point de vue financier, aucune de ses communautés ne voulant renoncer à ses revenus indépendants et le régime douanier étant fort différent. Victoria, par exemple, a un tarif très protecteur et New-South-Wales un tarif libre-échangiste; il existe pourtant un sentiment très prononcé australien qui rappelle la doctrine Monroe aux États-Unis; le mot est: « l'Australie pour les Australiens ». L'indignation fut grande lors de l'établissement pénitentiaire français dans la Nouvelle-Calédonie, parce qu'on craignait l'introduction de criminels évadés dans les colonies; on poussait le gouvernement anglais à occuper la Nouvelle-Guinée et on n'était qu'à demi content du partage de cette grande île avec l'Allemagne. Dans les conférences récentes sur la fédération britannique à Londres, les délégués australiens ont joué un rôle considérable; ils ont pris l'engagement de fortifier le détroit Torres et de payer une subvention annuelle pour la construction de navires de guerre, qui, commandés par des capitaines anglais, ne devront pas s'éloigner des parages australiens sans le consentement du gouvernement des colonies.

Les progrès du Canada ne sont pas moins remarquables. Colonisé par les Normands et par les Bretons, il fut conquis par l'Angleterre après une longue guerre en 1760 et cédé par la France dans le traité de Paris, en 1763. Voltaire, à cette occasion, dans son ignorance aristocratique, essaya de consoler ses compatriotes de la perte de « quelques arpents de neige ». Après l'émancipation des États-Unis, l'Angleterre était sur le point d'abandonner le Canada aussi et de se retirer tout à fait du continent américain. Seuls les égards dus aux loyalistes des États-Unis qui s'étaient réfugiés au Canada et qui



## RE

liciaire du con  
olue.

ovinces de la  
k étaient sépai  
s incultes. Elle  
onfédération, l

ue et le Pacifique. Commencée en 1881, cette ligne avait  
er les montagnes Rocheuses à une hauteur de 5,000 pieds;  
a un million et demi de livres pour la dynamite néces-  
ire sauter les rochers. Embrassant une longueur de plus  
milles anglais, le chemin de fer fut achevé en novem-  
et ouvert au commerce le 18 juillet 1886. Même avant  
tion, l'importance de cette voie de communication avait été  
e en rendant possible la suppression immédiate de la ré-  
enne conduite par Louis Riel, tandis que lors de l'insur-  
1870 lord Wolseley avait mis 95 jours pour arriver de  
u fort Saint-George. Mais ce chemin de fer contribua  
re à fortifier les liens entre les provinces. (Certaines vil-  
ent un développement étonnant). Enfin, c'est encore la  
ation la plus rapide entre l'Europe et l'Asie orientale; la  
le Montréal à Vancouver est de 2,905 lieues, celle entre  
k et San Francisco, de 3,271 lieues; le port de Halifax,  
le chemin de fer à l'ouest, est de 600 lieues plus proche  
pe que New-York. Le gouvernement a établi une ligne  
à vapeur de Halifax à Queenstown en Irlande et de Port  
long-Kong et à Yokohama. Par Brindisi et le canal de Suez,  
de l'Angleterre en Chine s'accomplit en 32-35 jours, et au  
40-42 jours; tandis que par le chemin de fer canadien ces  
font en 25 et en 31 jours.

oduits du Canada sont principalement des matières premiè-  
rêts furent évaluées en 1884 à une superficie de 280,000  
rées, cinq fois l'étendue de l'Angleterre et du pays de  
les donnent un revenu de près de 27 millions de dol-  
l'exportation monte à 21 millions. En outre, ces forêts  
avec la côte et les rivières, une chasse d'animaux à four-  
rs, ours, hermine, etc. Les produits de la pêche repré-  
n total de 18 millions de dollars, dont 7 millions et  
t exportés. L'exportation du blé atteint une valeur  
llions de dollars, celle du bétail à 30,684 bêtes et à  
outons. Les fruits magnifiques du Canada, surtout ses



certaines parties de la côte fut laissé à la France par la paix d'Utrecht; confirmé en 1815 et en 1853, il a donné lieu à beaucoup de controverses entre les habitants de l'île et les Français, controverses qui ne sont pas encore terminées; il faut croire que les Français ont un peu dépassé leurs droits conventionnels, en établissant des fabriques de homards conservés sur les côtes, tandis que les traités ne parlent que de poisson séché et en accordant des primes de 3 shillings 4 pence pour la morue exportée hors de France et de ses colonies: de cette manière les pêcheurs français peuvent vendre ce poisson, dont la valeur est en moyenne de 12 shillings 4 pence, meilleur marché que ceux de Terre-Neuve.

Ces derniers regardent cette mesure comme une concurrence déloyale, voyant ainsi leur industrie passer dans les mains des étrangers. Pour obvier à cet inconvénient, la législature de la colonie a passé une loi défendant aux habitants de vendre aux étrangers de l'appât. (An act to regulate the exportation and sale of herring, capelin, squid and other bail fishes, 1883) et une autre loi permettant l'usage des pièges pour la morue. Le gouvernement britannique hésita d'abord à sanctionner la première de ces lois, mais lorsqu'elle eut passé une seconde fois, il y consenti instances des délégués de Terre-Neuve. L'effet en fut i les Français étant privés d'appât, le produit de leur pèche de moitié; ils en furent exaspérés et tentèrent de se du hareng en le pêchant sur les côtes réservées avec de filets; des officiers de la marine française débarquèrent en sur la baie de Saint-George et s'y conduisirent en maître gislature de Terre-Neuve a adopté, le 12 mai 1890, une a la reine se plaignant que le gouvernement britannique sacrifier les intérêts de la colonie, et il a envoyé des délégués à Londres demander que droit soit fait à leurs demandes. Ils offrent porter la loi sur l'appât si le gouvernement français veut verser les primes; ils sont aussi prêts à racheter les droits français pour une somme ronde, alléguant à cet égard, que nombre des pêcheurs français est tombé de 400 à 7. Ils ont déclaré que si le gouvernement britannique ne leur prête pas l'appât nécessaire pour le maintien des intérêts de la colonie, ils le feront eux-mêmes. D'autre part, dans la chambre française le ministère a assuré qu'il saurait maintenir les droits conventionnels de la France. La négociation dure encore et le différend sur la justesse de la règle internationale qui réserve aux in





le gouvernement au

la Compagnie, malg

la navigation libre sur ce fleuve, cherche à exclure les autres nations, les Allemands les tout premiers, par des droits vexatoires. Les îles Sainte-Hélène et de l'Ascension, qui étaient des stations pour le voyage au Cap, ont beaucoup perdu de leur importance par le canal de Suez. La colonie du Cap de Bonne-Espérance fut originellement fondée par la Compagnie hollandaise des Indes Orientales. Les premiers colons étaient des Hollandais, des Allemands, des Huguenots et des Italiens réfugiés, qui, pour échapper au gouvernement arbitraire de la Compagnie, s'établirent à l'intérieur du pays. En 1793, les Anglais conquièrent la colonie, la restituèrent à la Hollande par la paix d'Amiens, la reprirent ensuite en 1804 et la gardèrent en 1815. Néanmoins, l'élément hollandais a continué à prévaloir. Le baron Hübner, dans son livre intéressant : *A travers l'empire britannique*, dit qu'il a trouvé, à l'intérieur, des villages qui rappellent exactement les paysages peints par Ruysdaël et des maisons pareilles à celles de la Zélande et de la Frisie. Dans le traitement de cette colonie, l'Angleterre n'a pas eu la sagesse politique dont elle a fait preuve au Canada. Les cultivateurs hollandais (Boers, Africanders) maintenaient que les indigènes devaient être soumis à une sorte de contrainte, parce que sans cela ils ne travailleraient pas; c'était une sorte de servage domestique pour les Cafres que l'on appelait non pas des hommes, mais des créatures (schepsels). Lorsque l'esclavage fut aboli dans toutes les colonies anglaises, on offrit aux Boers une indemnité que ceux-ci trouvèrent tout à fait insuffisante et qu'ils refusèrent; puis le gouvernement abolit les lois contre la mendicité qui bientôt devint une peste. Ces mesures engagèrent les Boers, qui jusqu'alors s'étaient tenus à l'écart de toute politique, dans l'opposition; ils quittèrent leurs terres et transmigrèrent au nord, fondant successivement Natal, le Transvaal et l'État d'Orange. Mais le gouvernement anglais soutint qu'ils étaient restés sujets britanniques et se mit à les poursuivre. Une série de guerres s'ensuivit avec les Boers et les Cafres jusqu'à 1852; l'État d'Orange et le Transvaal furent alors reconnus comme indépendants et l'Angleterre prit l'engagement de ne plus intervenir dans les relations entre colons et indigènes. Cette paix dura dix-sept années, pendant lesquelles le pays prospéra. Mais lorsque les gisements de diamants furent découverts dans le territoire d'Orange, l'Angleterre les occupa sous prétexte qu'ils appartenaient à un chef indigène



Malgré ces complications  
progrès matériels ; la

2,065,592 en 1860 à 5,240,000 livres en 1882 ; la navigation est montée, dans la même époque, de 665,292 tonneaux à 5,322,147. En 1857, on exportait des plumes d'autruche pour une valeur de 10,000 livres ; ce chiffre a monté à 966,900 livres par an. L'exportation de la laine était en 1830 de 10,000 livres sterling, en 1872 elle était montée à 49 millions de livres. Les diamants et autres pierres précieuses exportées de 1868 à 1884 représentent une valeur de près de 32 millions de livres sterling, et les mines de cuivre, surtout la « Cape Copper Mining Society », distribuent de larges dividendes. Les produits de la colonie de Natal sont d'une nature plus tropique, le sucre et le thé en sont les plus importants. Sur la côte orientale, nous rencontrons Mauritius, jadis Isle de France, cédée dans les guerres napoléoniennes et restée à la Grande-Bretagne en 1815. M. Thiers l'appelle la Malte de l'Océan des Indes, d'après les auteurs « *Stella clavisque maris Indici* ». Cette île a maintenant un passé glorieux, passé fondé par les Français qui y dominaient autrefois. Le gouverneur anglais est obligé d'administrer la colonie comme un département français, comptant 370,000 habitants et exporte surtout du sucre, dont la culture fut introduite par les Français, du rhum, des drogues et du bois, le tout pour 3,941,378 livres sterling ; elle importe tous les objets fabriqués en Europe ou de l'Inde. Par le traité avec l'Allemagne du 1<sup>er</sup> mai 1890, l'Angleterre a obtenu le protectorat sur Zanzibar et Witu, qu'elle est en train de soumettre complètement en conséquence de l'assassinat de quelques Allemands, dans l'Afrique Centrale ; elle a de plus élargi considérablement sa sphère d'action vers l'intérieur. Au nord elle occupe, depuis 1882, l'Égypte ; la France et l'Italie ayant refusé de coopérer à cette expédition. M. Gladstone, alors premier ministre, se vit forcé d'intervenir contre l'insurrection d'Arabi-Pacha. La manœuvre par laquelle le général Kitchener tourna l'armée égyptienne et la battit à Teb-el-Kébir fut habile, mais le bombardement d'Alexandrie était pitoyable et réduisit en cendres cette grande ville sans avoir des troupes débarquées. Le gouvernement de l'Égypte après la victoire ne donna guère d'honneur à Gladstone. Il appela au Caire lord Dufferin qui lui soumit d'excellents plans pour la réorganisation de l'administration, qu'on laissa prudemment sommeiller dans les archives de Londres. Gladstone abandonna le Soudan qui appartenait



es autres colonies qui  
 histoire du monde, on  
 ominant 259 millions d'  
 lais sont à peine 200,000  
 ne population deux fois  
 ar Gibbon à l'empire ro-  
 dans ce pays de caste  
 aste qui, par son org  
 bsolue. Le gouvernement  
 es employés supérieurs. Il y a tel résident qui gouverne à mille  
 eues de Calcutta un district de 2 millions d'âmes; personne ne pense  
 s'opposer à lui. Ethnographiquement parlant, l'Inde est le re-  
 umé géographique de toutes les races habitant la péninsule; poli-  
 iquement parlant, elle représente la domination de l'Angleterre  
 ur un océan d'âmes vivantes. Or, cette population pour la plus  
 rande partie ne consiste pas en sauvages; elle possède une civilisa-  
 ion très développée et plus ancienne qu'aucune de celles dont l'Eu-  
 ope puisse se vanter. Les *Védas* étaient écrits bien avant que la Grèce  
 ût son *Iliade* et son *Odyssée*, et les lois de Manou étaient rédi-  
 ées avant que Lycurgue et Solon fussent nés. Les temples indiens  
 e sont pas inférieurs à ceux de l'Égypte en grandeur et en ar-  
 hitecture et ils les surpassent dans leur exécution artistique.  
 leurs tissus et leurs ouvrages en métal étaient déjà célèbres dans  
 'antiquité. Mais ce vaste pays fut habité par des peuples peu aptes  
 la résistance. Par sa richesse, l'Inde attirait donc les conqué-  
 ants. Son histoire présente toute une série d'invasions étran-  
 ères, à partir de l'irruption des races aryennes qui subjuguèrent  
 es indigènes, jusqu'à Alexandre le Grand, Nadir-Schah, le Grand  
 ogol et Achmet-Schah. Nous avons vu dans un précédent article,  
 ue Dupleix conçut l'idée de former une armée indienne sous des  
 fficiers européens, de dissoudre l'empire du Grand Mogol et d'é-  
 ablier un empire indien-français. Il était sur le point de réussir  
 orsque son gouvernement l'abandonna. Les Anglais, jusqu'alors  
 estreints à quelques factoreries sur la côte orientale, le battirent  
 ous les ordres de Clive, Warren Hastings continua l'œuvre en  
 tablissant fermement la domination anglaise en Inde. Wellesley,  
 lus tard, duc de Wellington, écrasa l'insurrection de Tippon-Saïb  
 xcitée par Napoléon et ses successeurs étendirent les limites de  
 empire jusqu'à l'Indus, l'Himalaya et les montagnes Soliman.  
 ans doute cet empire est fondé par les armes, et les procédés de



## RE

partout. «  
l. II, p. 1  
aucoup de  
sont les e  
, et il faut  
En Inde, l  
ctionnaire  
dis que le  
lère. Il ap  
sous ses p  
is tout le  
capable,  
ne celle qu  
dit encore  
maintenant  
s, leurs v  
e. Dans  
bordent le  
ffère gran  
out dans  
it actuel  
es district  
gènes. P  
ciel, le so  
e territoire  
ement en  
il faut  
parallèle  
inuelles a  
l'autrefois  
s qu'impos  
és par les  
incorrupt  
peuple sc  
et de l'in  
t la bravo  
our la plu  
dyotion, l  
, l'adresse  
che énor





9000 élèves. Il y a cinq universités, q seignants, mais servent à faire pas le gouvernement a fondé des écoles croissant d'Indiens va en Angleterre à Oxford, à Londres ou à Cambridge rajahs se rencontrent dans la société a souvent et je me rappelle d'un Indis ment avec sa fille sous les porches go minster.

Le finances sont prospères et les les famines de jadis. L'impôt foncier , sterling, l'impôt sur la culture pernici grande partie est exportée 8 millions le timbre 3 millions et demi, l'octr 1,050,000 livres; le revenu total est d 95 millions et demi avaient été con construits sous la garantie du gouve chemins de fer d'État et 19 millions

La presse indigène a fait d'énorm mier journal était imprimé en hindou 230 dont le tirage dépassait 130,000 l lecteurs est bien plus considérable, le bazars d'une main à l'autre. Il y a u le *self-government*, mais il est plût anglais que par les indigènes. L'ancie fait beaucoup de mal à cet égard, ex mander à se gouverner eux-mêmes. rectement l'idée que l'Angleterre à l' Mais la masse des indigènes ne compr elle n'aime pas à être gouvernée par gouvernement des Anglais, dans l'impa confiance; il y a dans l'Inde, des instil locales, il n'y en a point de politiques, provinces du nord-ouest a été forcé d' voir absolu au gouverneur dans les : pas de doute que si les Anglais se re anarchie renaîtrait. De temps immém vernée par des étrangers et ce grand e administré que par les Anglais. Le su Dufferin, aujourd'hui ambassadeur brit



## RE

ant cel  
ne do  
du en  
ils les  
on de  
dis, au  
Il faut  
ussi les

et Kutl  
ailleurs  
ts agils  
ns son

une planche de verre poudrée de poussière d'or  
une forte chaleur; une mince couche d'argent  
e la planche, lui donne un relief particulier. Hy-  
sa réputation pour les armes damasquinées, les  
les peaux de rhinocéros avec des boucles d'or, les  
finesse exquise, les cottes de mailles et les plaques  
rappelant les graffiti italiens.

oton indien se maintiennent malgré la concurrence  
Les calicots sont de couleur, rayés ou imprimés;  
e le dessin de sa main, au moyen d'estampilles et  
rité absolue. Les imitations de cotonnades persien-  
d'or. Les mousselines sont sans rivales, quoiqu'el-  
produites avec la finesse d'autrefois, alors qu'une  
quinze aunes et large d'une aune ne pesait que  
s meilleures qualités fabriquées aujourd'hui, appe-  
royales, sont tissées le matin et le soir lorsque  
serands ne sont pas humectés par la chaleur. Dans  
rodées par de petites filles, dont les doigts déli-  
aptes à cet ouvrage, on applique des fils d'or et  
ailes d'insectes lumineux; on y reproduit aussi des  
ou du *Coran*.

e soie indiens sont célèbres et leur fabrication  
l'imagination orientale a donné à ces produits dé-  
poétiques « yeux de colombe, cou de paon », etc.  
de soie et de coton sont fabriqués spécialement  
ans, auxquels leur loi religieuse défend de porter  
Les tissus de soie brodée en or, appelés « Kin-



, le commerce est entre les mains des Musulmans im-

ations commerciales sur la péninsule Malaye et ap-  
aits Settlements » sont très florissantes, leur exportation  
monte à 17 millions et demi de livres sterling par an. La  
rtante est Singapore, fondée en 1819 par sir Stamford  
dis gouverneur de Java; dans ce port-franc le commerce  
30,000 tonneaux, à Penang de 1,164,982 tonneaux, à Ma-  
81,074 tonneaux. La population se compose de Malayes  
ois immigrés; ces colonies exportent principalement de  
bois, des épices, du café, du caoutchouc et de la gutta-

her de Hong-Kong sur la côte de la Chine fut occupé  
anglais, en 1842. Cette île a une importance stratégique et  
temps commerciale; son commerce, depuis l'ouverture  
le Suez, est monté à 5 millions et demi de tonneaux.  
archipel Malaye, Sarawak fut fondé, en 1836, par sir  
oke; à Bornéo il compte maintenant 300,000 habitants.  
de North Bornéo est constituée colonie anglaise par  
de 1881, elle a d'excellents ports, un sol fertile et produit  
u tabac, des épices, du bois d'acajou et possède de riches  
guano.

, passons en Europe nous trouvons la forteresse de Gi-  
ii n'a qu'une valeur stratégique de même que Malte oc-  
s les guerres napoléoniennes, mais qui est pourtant très  
rée et maintient son ancienne réputation pour les dentel-  
r les filigranes.

Chypre n'appartient pas à l'Angleterre, mais en vertu  
de 1878 elle l'administre et, sous son gouvernement,  
fait de rapides progrès; son commerce s'est élevé de  
res en 1877 à 634,393 livres en 1884. Heligoland a été  
llemagne par le traité du 1<sup>er</sup> juillet 1890. Cette petite île  
ut au Schleswig avait été occupée par les Anglais, dans  
s contre la France, pour leur servir de dépôt de con-  
ontre le blocus continental; depuis, elle ne leur était  
utilité.

F. H. GEFFCKEN.

. à la prochaine livraison).

---



M<sup>me</sup> Desfeuilles. Ne vous ennuyez pas, surtout! Nous le plus tôt possible.

-frou joyeux dans le vestibule; la porte se referme; elle reste seule.

tre-Français, ce soir-là, il y a une grande première; Alexandre Dumas. Solennité, s'il en fût, attendue, désionnement commentée depuis huit jours dans les saournaux. La mère d'Henri, très friande de théâtre, — iers plaisirs permis à son âge, — a pris un très vif moindres préparatifs de cette soirée à sensation. Des très lancés dans le monde des lettres, ont eu cou-à présent de lui offrir en des occasions pareilles deux elle et son fils. Il y a quelques heures le coupon est ement, cette fois-ci, il est au nom de M. et M<sup>me</sup> Henri Claire, enchantée d'assister pour la première fois à l'une célèbres, si chères au fameux « Tout Paris, » a battu t sauté de joie en le recevant. Henri lui a recommandé ément de se faire « très belle »; et les deux époux, ion du plaisir attendu, ont à peine songé que M<sup>me</sup> Des-être attristée d'avoir à céder sa place coutumière. Seul, eu mal à l'aise, au moment de partir, lui a dit en

ve maman qui vas rester toute seule et que no  
t emmener....

sidérant qu'il ne peut faire davantage, il s'est h  
3.

l'une petite table à ouvrage, sous le large abat-j  
ine bleu-pâle, la vieille femme déroule sa broder  
lentement. De grosses larmes jaillissent de ses  
lots pressés jusqu'à ses lèvres qu'elles humecten  
et tombent de là sur ses genoux enveloppés d'u  
e, un peignoir de grand'mère. Dans la tristesse  
ppe, une pensée vague d'abord, germe, grandit, e  
ient lancinante comme une douleur: si elle n'y  
la supplantera dans sa propre maison. Cette  
enfant, cette gamine est en train de lui enleve  
es gâteries du monde: ces gâteries qui lui son  
mesure qu'elle avance en âge. Déjà ses amis s  
out naturellement ils invitent Claire et non pa  
omprendre sans pitié qu'une autre a pris sa pla





Si, par hasard, Henri aimait sa femme plus qu'il ne veut en avoir l'air? La veille encore, son allègement visible, son air radieux, leur petite querelle une fois terminée.... Ce pauvre enfant! il souffrait des caprices de Claire. Car elle a des caprices, Claire.

Oui, mais en revanche il ne souffre guère, ce soir, à sentir sa mère abandonnée, triste. Serait-il ingrat comme tant d'autres? Pense-t-il à elle, seulement? Sans doute, il est gai, causeur; il écoute, flatté, les fadaïses qu'on débite à Claire sur sa toilette.... Le fait est qu'elle n'était pas trop mal, et que le décolleté lui sied.... Si elle était moins gauche, on aurait au moins quelque plaisir à la montrer.... Du reste, Henri est incomparablement mieux qu'elle. Cela ne se discute même pas.

A cette pensée, la mère s'attendrit: elle se souvient qu'elle a aimé Claire, désiré l'avoir pour fille. Ah! qu'elle l'aimerait bien mieux encore, le jour où un enfant naîtrait; *l'enfant d'Henri!* La vieille femme, presque rassérénée, s'attarde un peu à cette vision si douce, et sous la lueur bleutée de la lampe, elle entrevoit vaguement une forme adorable qui bégaye et tend les bras....

Machinalement, elle se penche sur sa broderie. Ses longues mains fines, — très calmes maintenant, — se promènent, régulières, sur le canevas qu'elles piquent de points attentifs; son beau fil loutaïro se détache en pleine lumière: hélas! un tout petit meure encore et ne peut s'effacer.

Un bruit la fait sursauter.

— Maman qui n'est pas encore couchée! Est-ce raison! veiller ainsi jusqu'à des deux heures du matin!

C'est Henri qui parle. A son épaule s'appuie Claire, torse de fatigue.

— Ouf! je n'en puis plus! fait-elle en se laissant tomber lassitude dans un fauteuil. Ce Paris est si grand, que les m'plaisirs y deviennent une souffrance.

— Chose bien naturelle, reprend vivement M<sup>me</sup>. Des quand on a été, comme vous, élevée en province. Vous n'avez de force à faire une mondaine, ma pauvre enfant; et tu Henri, de surmener ta femme à ce point!

— Oh! ma mère, implore Claire, une nuit de bon sommeil demain je n'y songerai plus!

— Cela vous plaît à dire. Mais je n'en persiste pas moins que vous feriez mieux de rester paisible chez vous, au lieu de courir le monde comme vous le faites. Henri est bien assez grand pour



les juge parfaitement ridicule enserrer dans d'immenses armoires et de confitures confect trop petit pour y entasser plusieurs hivers; être obligée de broder, si bien garni de précieuses broderies, mais qui le rend désolé Claire. Ayant eu tout consternée de voir à Paris les heures si brèves; elle ne sait pas faire vite et adroitement; elle ne trouve pas, du premier coup, le magasin sûr et bien monté, où l'on paye leur prix des choses vraiment bonnes; et lorsque Henri, la prenant à l'improviste, lui amène un convive inattendu, elle se trouble et perd la tête.

Quelle différence avec M<sup>me</sup> Desfeuilles! Sans avoir l'air d'y toucher, celle-ci, pratique et débrouillarde comme toutes les vraies Parisiennes, ne s'étonne de rien, ne s'effare jamais, ne se hâte pas non plus. Sans quitter ses airs de grande dame, elle surveille tout, connaît les détails les plus minimes, tire parti des moindres choses, donne à ce qu'elle touche je ne sais quelle élégance bien parisienne. Claire, après plusieurs tentatives infructueuses, est forcée de reconnaître la supériorité de sa belle-mère en ces matières. Elle n'essaye plus d'être maîtresse chez elle; et, perdant jour à jour un peu de son autorité, découragée, elle se laisse enlever le gouvernement de sa maison.

Déjà, les bonnes, quand elle donne un ordre, au lieu de l'exécuter immédiatement, ont osé demander « si M<sup>me</sup> Desfeuilles le trouverait bon » et, sur la réponse impatiente de Claire « qu'il n'est pas question de cela », on l'a regardée avec un mélange de surprise scandalisée et d'impertinente soumission. Cependant la jeune femme ne se plaint pas encore de ces mesquineries. Que lui importe, après tout, de tenir ou non, les rênes du ménage? Être occupée d'Henri et de ce qui lui appartient, épousseter ses livres, ranger sa table de travail, lui servir de secrétaire à l'occasion, voilà les seuls privilèges qu'elle ambitionne et ne cédera jamais à personne.

Tous les matins, elle a une heure exquise. Tôt éveillée, selon la saine habitude de la province, elle se lève furtivement et s'amuse à préparer le déjeuner de son mari. Ce premier repas de la journée est délicieux; car elle le prend seule avec Henri, — M<sup>me</sup> Desfeuilles aimant à veiller fort tard et ne sortant guère de sa chambre avant midi. Afin de bien marquer l'intimité de cette heure toujours

ours de  
lui rap-  
pinet de  
net par-  
hautes  
tit coin  
à trois  
amages  
ges bas,  
ses.

dessein,  
brillant,  
à peine  
moi bon ?  
en ver-  
onnière

"  
verté de  
poussé  
s, il est  
en plein  
la mode  
atins, à  
cheval  
dans sa  
encore  
ourer le  
ine une  
vite, un  
e gentil  
ravail.  
eut ap-  
sfeuilles  
le-mère  
celle-ci  
souvent  
s. Pour-  
à sa ti-  
elations

avec les jeunes femmes de son âge sont restées froides et banales.

Toute son intelligence en éveil, la jeune femme s'applique de son mieux; elle s'efforce de lire entre les lignes, de s'accoutumer à cette phraséologie particulière qui est la langue du monde parisien. Puis, sa tâche finie, ses journaux parcourus, elle s'accoude et rêve. Ah! que Paris l'a trompée, ce Paris où elle avait cru avoir une si brillante et si douce vie entre Henri et sa mère. M<sup>me</sup> Desfeuilles ne l'aime plus, plus du tout, hélas! et Claire doit bien s'avouer qu'elle-même n'a plus, à cette heure, grande affection pour sa belle-mère. Tant de taquineries mesquines, de mots aigres, de procédés injustes l'ont fait inutilement souffrir et l'ancienne amitié a fui de son pauvre cœur tout criblé de blessures. Si elle avait un enfant seulement, quelle force elle aurait alors pour supporter les misères de sa vie! Quelle sécurité aussi, quel garant de la fidélité d'Henri! Non pas qu'elle doute de lui, oh! certes; mais enfin, son mari est éloigné d'elle toute la journée; il est entouré par ses clientes d'attentions coquettes; qui peut garantir alors qu'elle sera toujours aimée? De plus, M<sup>me</sup> Desfeuilles travaille sourdement à les désunir, — elle s'en aperçoit trop bien, hélas! Sans cesse interposée entre eux, M<sup>me</sup> Desfeuilles paralyse toute intimité entre son fils et sa belle-fille. Pas une seule fois elle n'a pris la défense de Claire; et, lorsque Henri faisait à sa femme qu'il lui était si proche, M<sup>me</sup> Desfeuilles, immédiatement, à profil pour cribler Claire de sarcasmes si mordants, qu'elle, à son tour, l'accusée. Claire se défendait ainsi, du reste, car sa nature droite aime mieux que les compromis fâcheux. Tout ce qu'elle peut laisser ignorer à Henri, afin que, pris entre sa femme et sa mère, il n'ait pas trop à souffrir.

Lorsqu'à l'heure du repas de midi, le docteur retrouve sa femme souriante et courageuse, bien enjouée pour son bonheur, et à vaincre coûte que coûte. Elle est très soignée à son ordinaire, paraît aussitôt: et, à ces deux femmes deviser paisiblement, on ne se douterait rien des dissensions qui les agitent. Car Claire cause maintenant sans gêne, elle commence à savoir son Paris de face. M<sup>me</sup> Desfeuilles elle-même. Le premier jour où elle a fait une timide appréciation personnelle, sa belle-mère a répondu avec une surprise si blessante pour elle, que ce de voir s'écrier bien haut:

— Mais c'est très bien, très vrai, ce que tu dis.



## REVUE

« Oh, tu te figures que toi  
la clientèle est belle déjà  
cela auprès d'une posi-  
tion pas un enfant cependa-  
nt, pour être connu, il fa-  
ut passer distancer, te renfer-  
mer les autres se remuent,  
se débattent, et finissent, à force  
d'être au-devant du succès, v-  
... Sais-tu ce que j'aime  
c'est une place — qui sera v-  
raison d'éducation de Sa-  
pe mettrait en relation  
nantes et bien élevées,  
rait en lumière, te condu-  
n ancien obligé de ton  
tour. Laisse-moi deman-  
der de moi, ta mère, ce  
que je démarche à faire. Je  
veux-moi cette joie!

« Oh, Claire, un peu trembla-  
nt bien absorbante; que Sai-  
ous les temps, prendre  
maine; qu'à être plus «  
déjà, il a si peu de ter-  
rons? n'en ont-ils pas l-  
eu de repos qui permet-  
me Desfeuilles a répondu:

« Si vous aimiez comme  
que moi, de ne pas le  
se l'empêcher d'arriver,  
s en ce moment. On doi-  
t aimer; et c'est une bor-  
nue quant à la fatigue possibl-  
ait un peu las, mieux qu-  
cela, que de choses Clair-  
ce: Si Henri allait se  
position remuante de sa  
ar désintéressé de sa fé-  
licité, il mollit déjà. L-

fenêtre ouverte, apportant avec lui toute l'allégresse de cette printanière matinée, illuminait joyeusement les tons effacés des vieilles tentures, les objets brillants posés sur la petite table. Claire, habillée d'une peignoir de soie couleur feuille de rose pâle qui la faisait ressembler à une exquise fleur vivante, allait et venait par la chambre, avec sa grâce vive d'oiseau mouche; elle préparait le thé, beurrant les tartines, et, grisée un peu par cette nature en fleur, elle bavardait à l'aise, à la grande joie de son mari qui l'écoutait couramment.

— Est-ce que tu es contente aujourd'hui, Henri, disait-elle, est-ce que tu aimes la saison, je ne sais; mais je me sens légère comme une paille...



— Qui ne s'envolera pas

— Qui voudrait bien s'en

Notre Loire doit être si belles rives parfumées.... Dis, l

— Cela dépend. Avec beaucoup de  
souhait, pas mal d'amis et  
bien trois mois sur douze!

— Parisien, va!

— Que veux-tu? Je ne  
des chevauchées poétiques,  
saules du rivage » et de la  
M. de Florian.

— Est-ce ma faute si les  
sages me font peur?

— Quand tu daignes t'occuper  
de succès et tu t'amuses tout  
ce bal du mois dernier où  
gardée....

— C'est vrai que j'en étais  
à cause de toi. Je voudrais,  
fasse sans cesse le compliment  
à moi....

— Ah! mais non! mais

— Jaloux? tu serais jaloux  
cela. Et comme je le comprends

— En vérité? Et de qui,  
sonne qui puisse te porter

— De qui? Mais.... de toi  
élégantes et jolies que moi:  
tu as tant de souvenirs con

Ici Claire s'arrêta brusquement  
sa jolie tête fine:

— A quoi bon en parler,

Henri allait demander l'explication  
mais la porte s'ouvrit, et M.  
qui ne lui arrivait jamais, parut  
agitait victorieusement:

— Lis cela, Henri, tu me

Henri ouvrit le mince paquet  
fronça le sourcil d'un air étourdi

ire anxieuse.

ière d'une voix de triomphe, qu'on  
un fils comme médecin auxiliaire de

contenir, la vieille femme ajouta :  
: rêve réalisé ! Reste la décoration

nri était un des plus occupés parmi  
e dès le matin, pris l'après-midi et  
e, qu'il avait dû installer dans un  
eure; il ne lui restait guère que les  
: voyait avec terreur ses tristes pré-  
Finies, à cette heure, les causeries  
, mais si douces malgré tout; finis  
e « cabinet particulier »; car Henri,  
tions nouvelles, soucieux aussi de  
lance qu'on avait eue en lui, deve-  
toujours peur d'être mis en retard.  
igées de vivre seules, côte à côte,  
s rapports. M<sup>me</sup> Desfeuilles, un peu  
he, tâchait de montrer plus de dou-  
e son côté, avait fait quelques frais  
différentes l'une de l'autre par leur  
s goûts, elles n'arrivaient qu'à se

sfeuilles était restée très mondaine :  
t et de mouvement. Au grand ennui  
our, de cinq à sept heures, et c'était  
d'autant plus fatigant pour la jeune  
belle-mère étaient surtout des fem-  
mes d'humeur trop grave pour ses  
, toujours prêt à critiquer et à dé-  
, Claire se sentait glacée jusqu'aux  
erie. Elle essaya timidement de for-

cessaires à la position d'Henri! re-  
Claire, timide à son ordinaire, n'osa  
avait pu se retirer dans sa chambre,  
elon ses goûts.... Mais non. La femme  
montrer: affirmait encore M<sup>me</sup> Des-

illes. Et Claire, qui avait  
guer docilement sa belle-  
r. Bien que ses toilettes  
fait, on la trouvait, en  
res, gardiennes jalouses  
Desfeuilles, lui reproch  
d vague, son indifférenc  
essait. Elles s'en plaignai  
ondait alors avec une hy

— Que voulez-vous ? Ce  
possible de la décrasser d  
Bien que cette aimable :  
Claire, celle-ci n'était pa  
recevait avec froideur, on  
e personne sans importa  
tait M<sup>me</sup> Desfeuilles ; et le  
riage d'Henri, allait à Cla  
e de M<sup>me</sup> Desfeuilles.

Celle-ci, ravie d'avoir e  
is : elle prenait même l'h  
parler sèchement dans l  
e lui adressait, avec son  
nontrance un peu vive, C  
tement que de respect. M  
souffla mot : mais la lutte  
te et plus acharnée.

A chaque instant elles é  
voles aigres ; elles s'en vo  
es entières. Claire, usant  
offrait pour rester enfern  
ignée de ces « procédés  
intes amères auprès de s  
ire reparaissait ; mais a  
repas, devant les dom  
ssé échapper une parole  
n des nombreux sujets q  
velles, des serviettes jeté  
refermant sur une sorti  
nts perpétuels, toutes deu  
jours altière, s'emportai



Le docteur maintenant voulait sortir de la foule, Desfeuilles lui ayant persuadé qu'il valait mieux, pour lui, chaque matin, avant de donner ses conférences sur les gens.

Enfin — toujours sur le conseil de M<sup>me</sup> Desfeuilles — il voulut recevoir à son tour, pria Claire d'ouvrir son salon une fois par quinzaine, le soir. Mais la jeune femme, jusque-là si empressée à lui être agréable regimba; moins portée que jamais à aimer le monde, elle prétextait la grosse dépense, l'inévitable ennui que certaine.

— C'est bien, dit alors le docteur, ne t'occupe plus de ça, ta mère s'en chargera. Puis, sans autre explication, il s'en joindit M<sup>me</sup> Desfeuilles au petit salon. Claire, de sa chambre était contiguë, les entendit discuter la liste des invités, on la première réception. Ensuite, leurs voix devinrent confuses, perdirent en un murmure plus intime, et soudain la jeune femme, rendue défiante, eut le pressentiment qu'ils parlaient d'elle. Elle se leva de la chaise longue où elle passait ses après-midis, s'approcha sur la pointe du pied et ouvrit la porte justement où M<sup>me</sup> Desfeuilles disait à son fils :

— Je te répète qu'elle ne te sera jamais d'aucun secours. Elle n'est bonne à rien, pas même à te donner un enfant.... Tu fais une bien grande bêtise le jour où tu l'as épousée!

Oh! la douleur aiguë qui traversa le cœur de Claire, et Henri rester muet, ne pas même essayer de la défendre! C'était qu'il ne l'aimait plus du tout, la méconnaissait entièrement! Sa seconde sa vie lui apparut perdue, sans remède possible. Tout aurait pu se raccommoder encore si elle avait pu se débattre seule avec son mari.... Hélas! folie que d'y songer maintenant! N'avait-elle pas librement accepté la présence de sa belle-mère chez elle, promis à Henri de la garder avec eux, toujours!



essayait plus de r  
 ig de ses joues pâ  
 poids si lourd qui  
 is y songer presq  
 ence, pour le seul  
 le flot limpide al  
 perles brillantes  
 voilette. Pendant  
 erté. Une fois seule  
 . demander, avec  
 — Madame n'a b  
 Puis, sur un sign  
 e, n'osant même  
 ne si fière et si

Quand le train fut en vue de Tours, Claire parut s'éveiller d'un  
 re; elle arrangea ses cheveux plaqués contre ses tempes par la  
 le des larmes; elle prit dans un petit sac en maroquin une boîte  
 gnonne d'argent fin, en tira une houppe légère imbibée de pou  
 de riz, et se la passa sur le visage. Puis, sa toilette ainsi faite,  
 se trouva prête à descendre du train.

Elle était un peu effrayée à l'idée de rencontrer des personnes  
 nues et, embarrassée pour la première fois, elle se demandait  
 qu'elle répondrait si on lui parlait d'Henri. Mais elle se rassura  
 n vite; il n'y avait personne à la gare, sauf les gens de service  
 quelques voyageurs étrangers à la ville. Alors elle monta dans  
 voiture de place et se fit conduire chez ses parents.

Au cri joyeusement étonné poussé à sa vue par le vieux con-  
 rge depuis quinze ans au service de M. Boudry, elle se sentit plus  
 te encore, et se contenta d'expliquer, souriant avec effort:

— Je viens pour faire une surprise à mes parents. Ma mère  
 chez elle?

— Oui, madame. Mais monsieur est absent; il ne rentrera que  
 t tard.

Claire l'espérait bien ainsi: elle connaissait trop son père pour  
 indre qu'il ne fût chez lui, à pareille heure. Retrouvant soudain  
 vivacité légère d'adolescente, elle gravit, en courant presque,  
 marches du perron, et devançant le vieux serviteur  
 ne dizaine de pas au moins, elle alla droit à la chamb  
 optait trouver sa mère. Elle avait deviné juste.

— Entrez! répondit la voix de M<sup>me</sup> Boudry, au coup lé





Paris. Enfin, hésitant un peu, elle en vint à l'injure suprême et dernière; à cette injure si cruelle, qu'Henri n'avait pas relevée.

— Ce n'est pas tout, mère. On m'a reproché de n'avoir point d'enfant. Oui, on a osé me le reprocher, comme si c'était ma faute à moi toute seule! Ils n'ignorent pas, cependant, combien j'en souffre, combien cela me ronge. Ils savent bien que je donnerais tout, oui tout, pour un bébé qui serait à moi et que je tiendrais dans mes bras! La plus grande douleur de ma vie, ce n'est pas la méchanceté de ma belle-mère, ni la froideur de mon mari; non, c'est ça: pas d'enfant. Pas d'enfant, qui jase et pleure autour de moi, qui me tienne compagnie le jour, qui dorme à mes côtés et dont j'entende la nuit le petit souffle calme et régulier! Que m'importent à moi, ces honneurs, cette richesse dont ils se montrent si avides? Est-ce que j'en suis plus aimée, mieux entourée? Au contraire. Je n'ai presque plus de mari, maintenant; auprès de moi, rien que des gens hostiles; et, comme avenir, de attaques nouvelles. On me reproche à présent de r fant; la chose du monde qui me manque le plus dur vraiment, et depuis si longtemps que je suis sans résultat, et à souffrir sans l'avoir mérité, je à la fin, et j'aime mieux lâcher pied!

A revivre ainsi ses tristesses, la jeune femme tière d'une émotion passionnée; des larmes nou dans ses yeux rougis; ses mains allaient et vena hachant de leurs gestes saccadés les genoux d Celle-ci, immobile et navrée, écoutait douloureuse lations imprévues; car sa nature craintive, trop a tyranniques volontés de son mari, s'épouvrait facile par-dessus tout la colère et les éclatantes dispute son cœur affectueux et dévoué saignait devant Claire. A la fin, se remettant un peu:

— Ma pauvre petite fille! dit-elle simplement attendrie qu'elle parut à la désolée Claire comme r chissant. Prenant alors dans les siennes les deux m et les serrant bien fort, elle fit asseoir sa fille sur près de sa bergère. Tout d'un coup, elle eut une

— Claire, mon enfant, ton mari est-il prév rivée ici?

— Non, mère. Je suis partie sans mot dire, a déjeuner de midi.



versations pendant un moment tu l'as toujours été, te vois-tu, un prétexte à chaque leuse? Sans compter le tour auquel sa fonction honore pas mal d'envieux. Songe avant de nous jeter tous

Claire y songeait avec touché juste; il ne lui était son mari, d'abandonner l'engagement, choisie. A la seule idée autour de son nom, la jeune presque malade. Mieux valence, que de donner prise. S'il n'y avait pas à femme à oublier cette affaire fallait....

— Alors, mère, que me

— D'être plus douce et habituel, à nous autres femmes heureuse tous les jours? Ici la soumission pour garder tu pouvais savoir que de la paraître autour de moi des j'ignore ce que je serais d'aussi la mort dans l'âme, te

D'un grand élan, pour bras de sa mère, l'enlaça d

— Mère, je ferai tout clement.

— Eh bien, voici je per te coucher, mon aimée, et ta fille. Lorsque ton père rev pour nous égayer et nous reposée, alors nous aviser

Claire se leva, obéissante ne la quitta que lorsqu'elle temps de sa petite enfance. tigue, que malgré sa peine pied elle se retira dans sa



rience du mariage. Elle aussi voyait son cœur trop tendre meurtri par la vie. Elle aussi aimait son mari, qui lui, ne l'aimait plus!

Et M<sup>me</sup> Boudry, fataliste de nature, comme tous les êtres doux et craintifs, se lamentait vainement, sans songer au remède possible. Un bruit la fit se retourner sur sa couche. La porte s'ouvrait, M. Boudry rentrait chez lui.

— Encore éveillée? dit-il d'un air de bonne humeur. De fait, il était heureux de trouver quelqu'un à qui conter ses hauts faits de la soirée. Il avait joué d'abord et gagné beaucoup d'argent, puis soupé au cercle avec des choses exquis. — Par parenthèse, d'où vient qu'on ne mange jamais aussi bien chez soi que chez les autres? — Enfin, sur la prière de ses amis, il avait fait avec le petit Louviac — un jeune pourtant celui-là! — un assaut courtois, et quatre fois de suite il l'avait boutonné.

Et d'un ton de triomphante fatuité:

— Preuve que, malgré mon âge, je ne suis pas encore trop démolie...! Mais, au fait, qu'as-tu donc? Tu m'écoutes à peine: dors-tu?

M<sup>me</sup> Boudry leva sur lui ses yeux de biche peureuse:

— J'attendais le moment de t'apprendre une bonne nouvelle. Claire vient d'arriver. Une idée charmante et imprévue, qu'elle a eue là!

— Comment! ma fille est ici et tu ne me prévenais pas! — Quand M. Boudry était content, il disait *ma* fille; dans le cas contraire, Claire n'était plus que la fille de M<sup>me</sup> Boudry. — Où est-elle donc cette chère petite?

— Elle dort, mon ami.

— C'est juste. Il est un peu tard, je crois.... et puis, vous autres femmes, vous vous couchez comme les poules. Allons! je la verrai demain, à mon réveil.

M<sup>me</sup> Boudry, sachant par expérience que ce réveil n'aurait pas lieu avant midi, se sentit, à cette décision de son maître et seigneur tellement soulagée, que, malgré ses soucis, elle put s'endormir enfin.

Le jour suivant, à la première heure, Henri, qui avait pris le train de nuit, sonnait à la grille de ses beaux-parents. Encore tout ému du coup de tête de Claire, — cette Claire qui paraissait si tranquille, — il ne savait trop comment il serait reçu. En apercevant M<sup>me</sup> Boudry qui le guettait, tout habillée, — car elle savait bien, cette mère, qu'il viendrait, — il lui cria, trop plein d'angoisse pour se mettre en frais de politesse:





















#### REVUE INTERNATIO

sur qui l'accable est telle qu'il de  
pure, étranger au triste épisode de  
qui le dévorent....

el fut Crispi aux jours dont nous p  
infatigable, prompt à l'attaque et pro  
s les embûches, il riposta à tous les  
ion de livrer bataille à ses ennemi  
*Gazzettino Rosa* de Milan, où son tém  
, produisit une impression profon  
ialisme, au moyen de la *Riforma*,  
sif ni plus mordant. Il les poussa  
ents en demandant et réclamant d  
finit par obtenir, malgré l'oppositio  
malgré les hésitations de ses amis  
es, il brava les menaces, il assist  
tions. Quelquefois à la tête de so  
s son audace déconcertant, parfois  
re de fidèles, il lutta sans plier, s  
étonnant ses amis et ses advers  
age indomptable, par sa prodigieu  
é de ressources de son esprit.

ne lettre de lui au directeur de l'*C*  
jamais, dans cette lutte inégale, Cr  
ntiment de sa dignité. Voici ce qu'i  
recteur de ce journal, alors l'organe

« Monsieur le directeur,

Je me suis fait une loi de ne pas r  
que, étant donné le genre de leu  
de mon attention. Ne pouvant adop  
*none*, je fais appel à votre courtoi  
er une explication convenable aux  
i dans votre premier article de c  
Je ne comprends pas la théorie des

Les députés Civinini et Brenna avale  
e *Gazzettino Rosa* d'avoir reçu des  
de la régie des tabacs. Ils intentèren  
onné dans les personnes de son direc









## RE

a France avait été j  
stances indépendante  
aient fait échouer. I  
ircir et à fixer. Noi  
oignages nouveaux  
s l'ordre de notre r

L'idée première de l  
a France a été attrit  
ait-il, personnellem  
rs de Florence, dater  
ont passé par les cl  
son origine en 1867,  
r Napoléon III.

Celui qui aurait donc  
ort, par une coupabl  
ouer la réalisation.

Les événements de  
aient de révéler dar  
r ordre, quand l'affi  
e d'une guerre entre  
oléon III réussit à c  
s (11 mai 1867) qui  
ta personne, et, s'il  
itables causes. On la  
1 III pensa chercher  
he, dont la politique  
ome d'État saxon d  
s d'un caractère lég  
lui-même, Beust asp  
opéenne et se croya  
rck qu'il jalousait en  
Napoléon III était fa  
L'ambassadeur de Fr  
nt, le malheureux di  
aient avoir une si l  
t de la guerre de 18  
terme, Gramont ava



















sur emploi. C'est un amusement pour raconte que, dans sa jeunesse, M<sup>me</sup> de avec les bras, les plus beaux du monde. rites, elle, qui répondait au doux nom a harpe, — elles sont passées de mode. core tolérer il faut aussi qu'elles soient x et par les plus jolies personnes du jet romance, les phrases de livre, l'ob- apportable banalité du tout pour rêver agréables.

a pièce fut jouée tant bien que mal, — acteurs, les uns très inexpérimentés, x les troupes de passage — c'est tou- coutais pas, il est impossible d'écouter i, mais le rôle de Blanche étant tenu ssait — oh, pour des motifs bien cor- - je restai jusqu'à la fin. Ensuite, long- r la terrasse du casino, malgré l'éner- vaux, regardant l'océan à marée mon- es pleuraient dans la nuit descendante. eur, c'est une fillette de seize ans tou- ible et déjà aimante, comme prête à ier, c'est une ingénue. A St-Valery, ce tite personne incomparablement laide, iscutable, presque outrageante. Imagi- e le poing avec un nez en bec de per- r de tête et une bouche légèrement le avait beau rire, sautiller.... comme costume noir lui allait mal! Mais tout l'améthyste, même la dentelle, même ier, une voix jolie, une gaîté vive, bref issir si.... et soudain, à imaginer, à de- e cette existence je me suis senti de thies.

visage, qu'est-ce qui avait pu l'enga- oute, le besoin de gagner et la paresse eût fallu trimer tout le jour. Elle était e courage. Alors, elle avait commencé incesses de féerie. Chacun plaisantait la Grévin; on riait, ce fut encore son



















Sous la tristesse  
J'aurais aperçu,  
Le désir de viv  
Renaître en tes  
  
Et d'un dernier  
Plus tendre enc  
Je t'aurais insu  
Avec la chaleur

Que faisais-je, d  
Au temps où tu  
— O souvenirs !  
Je voudrais oub

Moi qui rêvais !  
D'un amour uni  
Je trompais ma  
Avec l'eau trou

Honte au cœur,  
Voilà ce que, de  
Me laissaient ce  
Où j'allais, trist

Comme j'invoqu  
La fiancée aux  
La blanche, la  
Jamais éteinte :

Oui, peut-être !  
Où tu te lament  
J'appelais dans  
Quelqu'un que j

Cris perdus ! —  
Et tu n'en avai  
Ton sanglot tra  
Il n'arrivait pas



Et qu'im  
Puisque  
Puisque  
Puisqu'à

Puisque,  
Déjà, par  
La gloire  
Baiser n

En nous  
Sens-tu  
Un imm  
Un défi

L'hiver  
Dans nos  
Comme  
Voici le

Écoute e  
Se dissip  
J'entend  
Qui nous

Viens, et  
Sous le f  
Viens ! a  
Marchon

Et que t  
Du somb  
Ainsi qu  
Par notr





faire rouler dans toi  
Elle a fait surgir et  
cités d'usines et de  
manifesté aussi avec un  
connu sous le nom :

La coopération est faite par de petits et des humbles pour la poursuite d'un bénéfice commun. C'est l'union soit des bourses modestes, soit de la main-d'œuvre, ou encore des capitaux minimes et du travail, décuplant les forces industrielles et rendant ainsi possibles des résultats auxquels à première vue on aurait refusé de croire.

En disant que la coopération se développe dans les milieux populaires, avec des ressources d'argent fort limitées, nous n'entendons pas déclarer que les hommes placés dans une sphère plus élevée, et possédant l'aisance ou la richesse, en soient exclus. Tout au contraire: elle les sollicite de pousser à la roue, d'épouser sa cause, et d'entrer résolument à son service.

Ce que nous affirmons, c'est uniquement que les avantages de la position et de la fortune ne sont pas une condition nécessaire pour devenir coopérateur. Et, en fait, ce sont des travailleurs vivant de leurs bras qui, spontanément, par les besoins de leur situation, ont donné le branle au mouvement coopératif auquel nous assistons.

Il est vrai qu'à l'heure actuelle la coopération revêt souvent une allure un peu bourgeoise, soit par le nom des personnes qui dirigent ses entreprises, soit par la participation prépondérante des éléments de la classe moyenne, mais elle n'en garde pas moins son caractère originel. Elle demeure accessible aux masses, et aussitôt qu'elle les néglige ou qu'elle cesse de les provoquer à profiter de ses bienfaits, elle change de nature pour devenir une combinaison industrielle ou commerciale quelconque.

En partant de la définition que nous venons d'en donner, il devient évident qu'elle est susceptible de se diversifier à l'infini. Elle embrasse les associations de crédit et d'épargne, ainsi que celles de secours ou d'assurance fondées sur le principe de la mutualité, autrement dit qui ne sont pas un objet de spéculation pour des financiers. Elle s'étend aux syndicats agricoles, soit qu'ils visent l'acquisition individuelle ou la possession collective de certains objets, soit qu'ils poursuivent la fabrication en commun de certains produits ou la vente des récoltes. Elle s'applique aussi aux associations pour la construction de logements ouvriers.







fois de très inquiétantes incompa-  
faut toujours, bon gré mal gré, r

Jusqu'ici, la hiérarchie dans  
une nécessité, une loi de nature c  
faire. L'accepter, d'ailleurs, n'impli  
les abus qui peuvent se glisser d  
prits faisaient ici une distinction.  
riat, disaient-ils, puisqu'il n'y a  
cherchons à perfectionner ces det  
monie, concilions les intérêts div

Les seules voix discordantes q  
ques groupes avancés qui ont gai  
la richesse, et qui poursuivent ce  
néralement associés à des idées ré  
munistes, hier socialistes, aujourd'  
le régime actuel du travail comm  
la route de l'avenir un remaniem  
qui amènera un ordre économique  
esprits sages, dans les milieux aisé  
osé annoncer une époque où l'ou

Eh bien! il faut s'attendre à  
images des kaléidoscopes; elles se  
vant le regard de l'esprit avec d  
finit par s'habituer aux plus étran  
chère aux avocats de la révolutio  
à réaliser l'égalité, ou tout au m  
comme le premier 89 a démocratis  
d'hui professée par des hommes c  
leur ardent désir de voir le mon  
plus grande, la paix, la prospérité

Cette fois-ci, il n'est plus ques  
l'aide du sabre et du fusil. Il n'y  
le moindre déploiement de force. C  
Or, il est un fruit précieux qui  
moderne. C'est la coopération. En  
détachera de l'arbre.

Nous serons alors dans l'ère d  
la coopération, jusque-là limitée  
gressivement élargie jusqu'à enva  
économique. Au début, elle ne s'ap



## REVUE

Italie, M. Ugo Rabbini, professeur de technique de Bologne, expose dans un article remarquable sur la coopération l'évolution que l'on nous propose dans les colonnes de l'*Émanation*. Ce petit article, qui est très court, est peut-être un peu court, mais on peut dire qu'il est très bon. Il est très intéressant de voir comment on envisage la philosophie du mouvement coopératif dans l'ordre politique, économique et social. L'auteur divise l'évolution en trois phases de développement. La première est la phase de la république absolue pour arriver à la république coopérative. La deuxième est la phase de la république coopérative, qui a déjà atteint son développement dans l'ordre économique et social. La troisième est la phase de la république coopérative, qui est à dire le règne inévitable, ce régime est quelque peu ébranlé. Nous voyons parfois l'entreprise accorder à ses ouvriers une part plus ou moins importante dans le gouvernement de la maison où ils habitent en leur permettant de descendre à leur laisser exprimer leurs vœux touchant la durée de travail, la réglementation de ce travail, la situation de l'atelier. Il va plus loin encore quand il les fait participer aux bénéfices. Cette deuxième phase où nous entrons est la phase de la république coopérative, qui sera suivie, à son heure, de la phase de la république coopérative. Une fois parvenue à cette période, l'économie nous fera assister, elle aussi, au gouvernement par le peuple; la « république coopérative » sera donc une prophétie qui ne repose pas sur l'équivoque et sur la double entente; elle est claire pour tout le monde. La seule chose qui puisse causer une certaine inquiétude, c'est son échec: « La république coopérative, avoue loyalement le parti Montpellier, se laisse à peine entrevoir dans les brumes du futur ».

Il est très intéressant de voir comment on envisage la philosophie du mouvement coopératif dans l'ordre politique, économique et social. L'auteur divise l'évolution en trois phases de développement. La première est la phase de la république absolue pour arriver à la république coopérative. La deuxième est la phase de la république coopérative, qui a déjà atteint son développement dans l'ordre économique et social. La troisième est la phase de la république coopérative, qui est à dire le règne inévitable, ce régime est quelque peu ébranlé. Nous voyons parfois l'entreprise accorder à ses ouvriers une part plus ou moins importante dans le gouvernement de la maison où ils habitent en leur permettant de descendre à leur laisser exprimer leurs vœux touchant la durée de travail, la réglementation de ce travail, la situation de l'atelier. Il va plus loin encore quand il les fait participer aux bénéfices. Cette deuxième phase où nous entrons est la phase de la république coopérative, qui sera suivie, à son heure, de la phase de la république coopérative. Une fois parvenue à cette période, l'économie nous fera assister, elle aussi, au gouvernement par le peuple; la « république coopérative » sera donc une prophétie qui ne repose pas sur l'équivoque et sur la double entente; elle est claire pour tout le monde. La seule chose qui puisse causer une certaine inquiétude, c'est son échec: « La république coopérative, avoue loyalement le parti Montpellier, se laisse à peine entrevoir dans les brumes du futur ».

Il est très intéressant de voir comment on envisage la philosophie du mouvement coopératif dans l'ordre politique, économique et social. L'auteur divise l'évolution en trois phases de développement. La première est la phase de la république absolue pour arriver à la république coopérative. La deuxième est la phase de la république coopérative, qui a déjà atteint son développement dans l'ordre économique et social. La troisième est la phase de la république coopérative, qui est à dire le règne inévitable, ce régime est quelque peu ébranlé. Nous voyons parfois l'entreprise accorder à ses ouvriers une part plus ou moins importante dans le gouvernement de la maison où ils habitent en leur permettant de descendre à leur laisser exprimer leurs vœux touchant la durée de travail, la réglementation de ce travail, la situation de l'atelier. Il va plus loin encore quand il les fait participer aux bénéfices. Cette deuxième phase où nous entrons est la phase de la république coopérative, qui sera suivie, à son heure, de la phase de la république coopérative. Une fois parvenue à cette période, l'économie nous fera assister, elle aussi, au gouvernement par le peuple; la « république coopérative » sera donc une prophétie qui ne repose pas sur l'équivoque et sur la double entente; elle est claire pour tout le monde. La seule chose qui puisse causer une certaine inquiétude, c'est son échec: « La république coopérative, avoue loyalement le parti Montpellier, se laisse à peine entrevoir dans les brumes du futur ».





notamment le droit de suffrage, et surtout du pain. De stupéfiantes enquêtes avaient révélé dans l'organisation du travail un degré de sisyphisme auquel personne n'eût cru. Dans l'industrie de la confection du vêtement, par exemple, il fut constaté que les personnes qui prenaient les commandes les repassaient à d'autres intermédiaires et que, lorsque chacun des « affameurs » avait prélevé sa part de gain il ne restait qu'un salaire absolument dérisoire aux ouvriers et aux ouvrières qui exécutaient la besogne dans d'infestes taudis, à peine nourris, si mal vêtus qu'ils étaient tentés d'employer les habits qu'ils confectionnaient à se couvrir la nuit ou à envelopper leurs enfants tremblant la fièvre. C'est alors que quelques philanthropes dont le nom demeurera entouré d'un profond respect, des ecclésiastiques et des laïques, Maurice et Kingsley, Ludlow et les frères Vansittard Neale, une petite pléiade connue sous le nom de « socialistes chrétiens », jugèrent de leur devoir de se jeter dans la mêlée. Ils exhortaient, par la parole et par la plume, les classes riches à se souvenir des masses déshéritées, et les classes populaires à chercher dans l'instruction, dans la pratique austère du devoir, un moyen de relèvement. En même temps ils organisaient, au prix de grands sacrifices, différents ateliers coopératifs, une association de tailleurs d'abord, d'autres associations du même genre pour les cordonniers.

Au début, les résultats de ces entreprises furent faibles. Le public, mis de la partie, allait volontiers se former dans les magasins des coopérateurs. Mais les jours mauvais ne tardèrent à arriver et les socialistes chrétiens se convainquirent de trois choses, que, pour bien marcher, les ouvriers devaient travailler avec leurs propres fonds, et non avec ceux d'autrui, dont on est moins regardant, et qu'il leur fallait d'instruction et de savoir-faire auquel ils ne s'étaient jamais élevés.

Dès lors, les socialistes chrétiens portèrent leur action dans deux directions principales. Ils cherchèrent à faire travailler les ouvriers, soit en instituant des cours du soir adaptés à leurs besoins, soit en les atteignant par la brochure ou l'enseignement en créant avec eux des relations dans lesquelles ils pouvaient agir directement, personnellement sur les esprits. Ils se lancèrent avec une ardeur juvénile dans la voie de la coopération, c'est-à-dire les sociétés de consommation, et y firent pénétrer un souffle élevé, religieux, une ten-

ours de ces  
ont mis au  
r vues. En  
ent ces as-  
le réforme  
ses vouées  
à revenir  
, comment  
ssor à une  
einte, très  
le.

ette heure,  
coopératif.

est assez  
res, ou ma-  
aordinaire  
présenter  
période de  
. avec ses  
lans les re-  
cependant  
ances très  
nt, elles ne  
egagner le

eloppement  
'ouest. Les  
association  
sse aujour-  
l'achat des  
luits qu'ils  
uit.

donné aux  
erre. Sans  
conomiques  
pour bien  
ines choses

estton ou-  
(ca) a con-





coopération de production et qui ne fut qu'un mélange tionnaire.

L'empereur Napoléon et groupes disposés à reprendre sur nouveaux frais. Le rés

Un autre appui matériel. En 1878, un méridien M. Benjamin Rampal, lég 420,000 fr. pour être employé diverses fondées sur le ter production obtinrent des prêts là, plus de la moitié des org de leurs affaires. Sur neuf leur emprunt au premier mises en règle à l'échéance ou bien battaient de l'aile.

Certaines personnes tout succès répétés en disant qu de rappeler, l'argent était cuir d'autrui large courroie prospérer que si chaque a

Soit. Nous admettons tr cialistes chrétiens d'Angle conclusion. Mais alors tout tentés dans les conditions n individuelles ont donné.

Il faut laisser de côté ce Familistère de Guise où l'ossonnel plus ou moins commais qui ne se présentent males. Ils doivent leur exceptionnelles; et ils n'ont l'onté généreuse qui s'est le fonctionnement.

La *Revue des institutions* prospérant à Paris, des sociétés de limes, de charpentiers et adressait le reproche de ne faisant travailler leurs em









chrétien » et comme son existence s'est o commencer par le bi despote. Ce dernier ministre en tant que pas seulement, comm M<sup>me</sup> d'Étampes, mais a Montmorency avait é

Le fastueux exil d et l'auteur en profite nous faire connaître avaient dit déjà, de

les notions d'honneur et de délicatesse qui changent suivant les temps et je ne sais plus quel critique a remarqué finement « que le seul tort de Guiniardini était d'avoir vécu à une époque où la vertu n'était pas en honneur ». On pourrait alléguer la n excuse à la décharge du « chevaleresque » Montmorency qui p rait aujourd'hui pour un homme complètement dépourvu de jugés. Ce n'est pas sans quelque surprise, il faut bien l'avouer nous voyons le plus grand seigneur de France épouser la fil bâtard de Savoie, et faire rompre en cour de Rome l'excellent riage de son fils avec M<sup>lle</sup> de Piennes. Mais quoi ! il y avait à p la fille naturelle du roi Henri II et de Diane de Poitiers, et A morency était trop bon courtisan pour manquer l'occasion. M crue nous assure que ces deux unions furent parfaitement reuses, et nous en sommes bien aise, mais ce double « fait accompli » laisse une impression désagréable, car il est pénible de re ver dans nos plus vieilles familles historiques du sang de pi tuées.

Mais le connétable n'était pas seulement un homme a M. Decrue qui n'est nullement atteint du *morbus biographi* et qui peint son personnage au naturel, nous le montre ent des plus intolérables défauts. Apre et cassant, il avait peu d' Avare et magnifique à la fois, il a bâti de splendides pala désolé ses serviteurs par ses habitudes mesquines ; mais il bien finir et a eu l'enviable honneur de tomber sur un chan bataille, à soixante-quinze ans. Rapporté mourant dans sa demeure de la rue Sainte-Avoie, il resta calme et intrépide, jusqu'au dernier instant et on l'entendit répliquer au prêtre qui l'exhortait : « Ah ! mon père, croyez-vous qu'un homme qui a vécu si l



nt plus loir  
ns sensés,  
idir à ce ,  
-il, que M.

Tell, et qu  
était là une  
-Antoinette  
bourreaux  
bles assassi  
une lettre  
te de 1791,  
étique: « L'  
pour entret  
ous. Les  
. Il serait in  
vence avec  
fut là, en  
, au dire d  
ns » et la  
tèrent la  
t tout simp  
x l'horrible

oi qu'il en  
une insolub  
. Nous som  
ment remo  
rovenait su  
n effet, jus  
onnaires de  
eut pas mê  
e quarante  
ut rien fair  
i, sans dou  
ié, mais av



iers et de fonctionnaires : « Mesdames, dit galamment Rivington, je vous invite à assister à la capture d'un vaisseau ou à le voir couler bas s'il refuse de se rendre », il envoie un boulet de semonce à la *Confiance*, qui arrive droit sur le *Kent*. A demi-portée, les Anglais terrible qui, à raison des formes rases du navire français, ne craint que d'insignifiantes avaries. Les deux bâtiments se rapprochent et Surcouf donne l'ordre de jeter les grappins. Rivington, qui redoutait l'arme blanche, parvient à se dégager, mais Surcouf n'avait pas son pareil comme tacticien. Une cinquième tentative réussit, il lance les grappins conduits par lui et son second sautent sur le vaisseau ennemi, tandis que les gabiers postés dans les hunes y envoient une grêle de grenades. En un instant, les Français du gaillard d'avant; les Anglais repoussés se massent sur le grand mât et sur les passavants. Surcouf n'a réussi à prendre pied sur ce champ de bataille et la mousqueterie à décimer ses hommes. Il avise alors les deux caillards d'avant, il les fait retourner et charger jusqu'à la dernière volée de mitraille envoyée presque à bout portant, et le désordre dans les rangs serrés des Anglais. Les Français en profitent pour se rouler sur eux. On lutte alors corps à corps, on ne peut plus se servir du fusil et l'arme blanche fait un terrible besogne. Déjà le pont est conquis, bientôt le faux-pont et les Anglais se résignent à mettre

Surcouf avait pas encore trente ans et, plusieurs fois millionnaire, était allé à Saint-Malo, sa patrie, pour épouser une jeune fille qu'il aimait depuis longtemps. Mais après la rupture de la paix d'Amiens, le démon de la guerre le tenta encore et il se consacra à construire un trois-mâts construit d'après ses plans et qu'il baptisa *l'Enfant*. A la proue était sculptée la figure d'un homme mort, recouvert de son linceul, et, avant l'attaque, on hissait au grand mât un pavillon noir portant une tête de mort. Mais cette terreur lugubre était bien inutile, le nom du commandant seul à terrifier l'ennemi, et durant cette campagne Surcouf ne fut vaincu qu'en 1809, Surcouf était considéré comme le fléau de la marine anglaise. Jaloux de son indépendance, il avait refusé le commandement d'un vaisseau que lui offrit Napoléon ; mais dans les dernières années de l'empire la mer était devenue intenable









# REVUE INT

es les plus attachants  
 u langage. Ce n'est  
 est l'expression de  
 l y a tout au plus d  
 et l'on trouve une  
 rits inédits qu'il a la  
 son frère. Parmi ce  
 thèse si curieuse si  
 des mots composés  
*Études juives et Ju*  
 naissance, le jeune  
 du consistoire israél  
 réunis en un, où l'  
 Talmud, le français  
 vaient appris à faire  
 s exactes lui appriren  
 e Pentateuque qui de  
 négation la plus déci  
 as détaché du judaïsme  
 ela nous aide à com  
 çais a laissé plus de  
 ui piquera le plus la  
 mud, qu'il rédigea ve  
 i pour la première  
 aiment à tout simpli  
 adition, laquelle est  
 éférence à un autre  
 ie Darmsteter un adl  
 plutôt antiorthograph  
 it d'accord à réclame  
 s plus chers intérêts  
 et j'avoue qu'il me s  
 nt nouveau les noble  
 compte sur la routine  
 t je n'en suis pas mo  
 j'admire encore dava  
 que lui a consacré  
 rais volontiers plus  
 rieux de mon incompr  
 milieu des critiques,

s jours, font à leurs prétendus science de plus en plus active; elles avec une sagesse mêlée de fermeté; u passé au risque de souiller leurs du de la désinvolture avec laquelle les in-octavos aux in-octavos. Elle ce beau dix-huitième siècle qui fut es de l'humanité; elle nous l'a montré jeunesse de M<sup>me</sup> d'Épinay; elle l'a

ensuite étudié dans sa maturité féconde et aujourd'hui la docte vierge l'embrasse dans son ensemble en nous contant la vie de ce petit-neveu de Mazarin, de ce charmant duc de Nivernais, qui, né au lendemain de la mort de Louis XIV, vit monter Louis XVI sur l'échafaud et eût pu, à la rigueur, dîner avec Bonaparte après Arcole et Rivoli.

J'avais donc, je le répète, la meilleure idée du talent de M<sup>lle</sup> Herpin, j'étais tout disposé à lui rendre justice, et pourtant je n'ai pas ouvert son volume sans éprouver une certaine inquiétude. C'est que mon maître Sainte-Beuve avait déjà traité ce sujet avec son infaillible supériorité, et je n'ai jamais cru qu'il fût aisé de glaner derrière lui. Mais je suis pleinement rassuré maintenant et je puis déclarer en toute sûreté de conscience que l'auteur s'est tiré d'affaire avec la plus remarquable dextérité. Il a su relever et fortifier agréablement son récit en y incrustant comme autant de bijoux des fragments inédits pleins de révélations piquantes et, continuant son œuvre de réhabilitation, elle a démontré que le dix-huitième siècle avait été beaucoup calomnié et que même dans les classes aristocratiques la vertu avait été moins rare que ne le supposent les lecteurs de Grécourt et de Crébillon fils. Quant au duc de Nivernais qui gardera sa place, bien qu'un peu effacée, parmi nos poètes du second ordre, il suffisait de le peindre au naturel pour donner l'idée d'un homme sympathique et charmant. M<sup>lle</sup> Luce Herpin, qui a beaucoup puisé dans les archives des Mortemart, nous expose successivement les modestes exploits de son héros sur le champ de bataille et ses petits succès comme ambassadeur alors qu'il était aux prises avec les diplomates retors du Vatican, ou l'astucieux et sournois Frédéric de Prusse. Elle nous décrit, aussi fidèlement, sa vie privée, les relations de famille et ses grands triomphes de société. Mais ce premier volume s'arrête à l'année 1763, qui marqua douloureusement dans la vie du duc, puisque son

nom est resté attaché à la conclusion d'une paix déshonorante avec l'Angleterre. Mais nous aurons à signaler des épisodes plus lamentables encore dans la seconde partie, et M<sup>lle</sup> laisser reposer son lecteur avant de passer des scènes de lèbut à des scènes de deuil.

Dans ce bel ouvrage, la biographie étouffe la critique vu qu'il y avait deux hommes dans le duc que, chez lui, « le citoyen, » comme on disait déjà au dix-huitième siècle, était infiniment plus grand. Dans la belle étude que M. Gréard, l'éminent recteur de Paris, vient de consacrer à notre ami Scherrenaire le penseur qui surnage, et nous avons là, sous l'une âme; l'auteur est un de nos meilleurs moralistes. On peut dire qu'il s'est surpassé dans ce dernier écrit. Aussi, il est vrai, fortement assisté par la riche matière à exploiter, et j'ai été singulièrement ému en lisant les mémoires inédits qui me révélaient une sorte de mystique du 1848:

« Nous avons retrouvé, perdues dans ses papiers, M. Gréard, des pages écrites pour lui, écrites pendant quelques mois d'intervalle les unes des autres et intitulées les *Visttes de Jésus-Christ*. La première est une prière confiante. S'inspirant d'un verset de saint Jean, il croit avoir entendu le Seigneur frapper et lui dire: « Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai et je dînerai avec lui et lui avec moi ». Et il se dit: « Vrai, ô mon Seigneur! tu étais à la porte et je n'ai pas frappé et je ne t'ai point ouvert. Peut-être que tu as absorbé-elle ma pensée; peut-être était-ce le bruit de la rue qui m'empêchait de t'entendre. Entre, ô mon hôte! C'est pour demeurer que tu es venu, n'est-ce pas? Mets ta main sur mon front et me bénis. Dirige ma pensée de ton regard; tiens-toi là, à ma droite, afin que je sois soutenu. Quelle joie! déjà ta présence a illuminé toute ma cellule. Elle était si sombre, j'étais si seul! Désormais mes yeux ne pourront plus se lever de mon livre sans se poser sur toi. Alors que je ne te verrai point, je sentirai que tu es près. Quand je serai fatigué j'appuierai ma tête sur ton épaule. Quand mon cœur palpitera inquiet ou éperdu, je me jetterai sur le tien; quand j'aurai besoin de conseil, je m'assoierai à tes pieds. J'avais bien conscience qu'il me manquait quelque chose. J'aurais dû comprendre ce qu'il



En même temps, il annonçait à chainement un cours libre pour blique, une discussion sur l'aut eut lieu du 21 février 1850 au d'avril, avait paru la lettre où i L'excommunication suivit ».

Lorsqu'on a lu ces pages én de reconnaître l'exquise justess Vinet: « La tristesse, écrivait-il des intelligences fortes. Souffrir conque sent davantage et les s sante deviennent sous elle des al Dieu, il fut en effet un grand tremblement, selon l'austère cons la foi chanceler et disparaître, i lui, en somme, la crise morale fu « Il fut, comme dit très bien M. G cal à rebours, qui mit à s'arrac autant de conscience et de passi deur fiévreuse et de raisonneme de son âme, et à l'y enraciner. prise de loin, aux sources profon sionnée de Scherer, passionnée, si haute, s'ajoute l'enseignemen fournit à l'histoire philosophiq de sa controverse comme par la talent, Scherer est du petit nom gnage dans la postérité des cris neuvième siècle ».

Si l'admirable livre de M. Gr moitié une éloquente et profon pas moins de cas de ses dernier finesse il expose les rares mérit vant a eu, je le sais, beaucoup lier avec lui il leur eût suffi de ce spirituel paragraphe où le re en balance les défauts et les qua tique littéraire, Scherer fut ass ordre, bien qu'il lui manquât u peut-être, et plus de grâce, une



**SOMMAIRE :** Le cardinal Newman - Le révérend Liddon - Le professeur Sellar - Sir Richard Burston - L'Armée du Salut - *Dans les ténèbres de l'Angleterre, comment en sortir*, par le général Booth - *Formes d'âmes*, par X. - Les derniers romans de M. Kipling - *La Bibliothèque internationale* de M. Gosse - Traductions et articles récents: *Le rocher imprenable des Saintes Écritures*, par M. Gladstone.

A en juger par le peu de livres intéressants publiés dans ces derniers mois, il semble qu'une langueur automnale ait envahi le cerveau, en d'autres temps si productif, des écrivains britanniques. Et, comme pour accentuer ce vide, l'année mourante va emportant avec elle une ample moisson de morts, récoltés dans les rangs des hommes célèbres de l'Angleterre. Cette fois encore, comme il y a un an, le compte-rendu des récents événements de la littérature anglaise aura l'air d'une nécrologie plutôt que d'une chronique littéraire.

Des morts dont nous parlons, le plus distingué s'en est allé le premier. Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur la carrière ecclésiastique du cardinal Newman; les journaux, d'ailleurs, ont déjà expliqué tout au long ce qui concerne ses mérites et son influence comme dignitaire de l'Eglise. Mais c'est le devoir d'une notice littéraire de constater que, comme prosateur anglais, Newman aura été le seul depuis un demi siècle à posséder un style d'une irréprochable perfection. Il a emporté avec lui, dans la tombe, le secret de sa prose, à la fois simple et musicale, pure et imagée.

Ce style merveilleux, d'une sûreté toute classique, Newman le devait sans doute, en partie, à la discipline du catholicisme. On





cardinal défunt, sans être pré la littérature anglaise de que valeur. Son plus long effort po intitulé : *Le rêve de Gérone* mais par la manière générale M. Sully-Prudhomme.

Mais c'est surtout par se s'est conquis le titre de gra l'igence est peut-être la plus fermée étroitement dans les l l'éclat et la rigueur soutenue des *Lettres provinciales*.

En réalité, et c'est là so monde est dominé de la peur man, à peu près seul parmi tout en comprenant aussi bi fines du doute, a trouvé imporains, pour la plupart, cro une certitude sur n'importe jamais, s'est persuadé que c' quel des deux a eu raison, d c'est ce qu'il faut renoncer à prédire que la postérité verr res les plus intéressantes pa dix-neuvième siècle.

Il n'est guère douteux qu plaire aux psychologues de un grand esprit, mais c'était sement, ceux-là seuls qui l'oi a Littlemore peuvent savoir Il se conformait d'ailleurs s menait une vie assez ascétiq de Néri, le saint pour leque quoiqu'il touchât à ses quatre les offices de l'Eglise avec l Mais, malgré sa sévérité pou la liberté des autres. C'était vait parler, sans gêne ecclés jets et admettait très bien le aimait la musique et jouait s



Une perte plus considérable que la mort inopinée de M. S. d'Édimbourg. Quoiqu'il soit un bon moyen de regarder les autres hommes d'un point de vue tellement humain et naturel, on ne peut lui enlever le mérite de mourir d'une manière même, uniquement digne.

Son volume sur Virgile, Sainte-Beuve; son étude pleine de sentiments moraux.

De nos jours, les gens ont honte de nommer un lit de mort, où la besogne du mortuaire peut alors consister à rêver. Rien de plus idéal que d'un séjour oisif dans la mer est bleue et où l'on peut lire les vers de Musset si nous ne nous trompons.

Où Stendhal  
Remplisse  
Sa si.

C'était à Trieste que s'était réfugié à lui, qui n'en était pas à Trieste, où il a été connu, n'allait que médiocrement à l'âge de soixante-neuf ans.

Les dieux ont versé  
tout entière une forte



Cependant l'Orient n'e puisse se vanter de posséder qu'on peut voir dans les glèterre, une foule d'hom tambour et d'un drapeau, cifère avec des gestes frè dernier se lasse de crier, badent sur le pavé. Un é rive anglaise serait tenté mœurs britanniques d'ou santé, ou bien que la lég sent tristement soit le c trompe; cette foule tapag salut » célébrant ses offic aux convulsionnaires et a tout à fait inconnue sur années, la Suisse a mis à conçoit aisément que dan tations ne puissent être co cieuses. Il n'en est pas de bas peuple anglais qui a faut être toujours ivre », lui servent une préparati cesse d'être un puritain q du salut fait à son intent

Les philosophes mode perd moins de sa dignité sant sacrifice de sa raison salut, mais sa femme, qui de la métaphysique de Sc beaucoup préférable que le macadam que de trépi gros clous.

C'est à l'intention d'un salut, le général Booth, v de l'Angleterre et commu



que les auteurs britanniques n'ont rien donné dans le genre signalé. Les romans que par une médiocrité pling a fait paraître titres déjà sont à peu près tous en anglais, et, à plus forte raison, en idiomes étrangers. Seulement produit par la pling, le public anglais mandant si c'est là, v On peut s'attendre à gringolade, d'un nou

En attendant, les littés qui conviennent les volumes de la Bibliothèque générale de M. l'éditeur, traductions des chefs de série, on ne saurait trop louer l'érudit polyglotte, c'est dans son jugement et sa critique que cette série une petite ques-unes des faiblesses du contemporain. Parmi M. de Maupassant, le de Bjornson.

Il convient de reconnaître que M. de Maupassant, qui a eu le courage de traduire Mistral. Il est seulement en général si ignorant en général si ignorant auront la science nécessaire de sa traduction.

M. Gladstone, pour les séances de la chambre, américaine et une critique dans un article de revue *Écritures*, il a rompu le silence. M. Gladstone avait affirmé que la science scientifique; M. Gladstone soutient, au cont





[

der  
nain  
Vol  
ré  
el o  
int  
s'in  
m  
ble  
nt  
l le  
s du  
or  
ces

iodi  
ux  
qu  
eli

user un arrêt considérable dans les affaires du  
noins vrai. La vie politique et religieuse du Va-  
ulièrement, car le saint-siège peut marcher  
ape malade, ou absent, ou tombé dans les con-  
llande, — ou même sans pape.  
, du reste, ce mot de « vacance » ne doit point  
igoureusement. Par l'ordre donné à Mgr della



ne me trompe — a gardé une position très irrégulière. Aussi, ce patriarche étant partie dans l'affaire, ne peut décemment représenter la Turquie. La conclusion dépend, — me dit-on, — des autres patriarchats. Si l'arrangement a lieu, le problème de la protection des missionnaires et des religieux italiens des Saints-Lieux sera du coup résolu. Il faut donc espérer et souhaiter qu'il en soit ainsi.

La Hongrie a eu dernièrement des démêlés assez vifs avec le Vatican. Le baptême catholique des enfants issus de mariages entre catholiques et chrétiens d'autres confessions, laissé par une récente loi hongroise presque au seul bon vouloir du mari, sans tenir compte de la proportion fixée par la loi canonique, avait produit de très sérieuses difficultés. La curie romaine, à bout de ressources, commençait à avoir recours à des représailles assez persuasives. Elle avait pris l'habitude de refuser ordinairement la permission nécessaire au mariage mixte. On imagine facilement le mécontentement et les récriminations. La question aurait pris un caractère assez désagréable, si l'accord n'était enfin survenu. Le gouvernement hongrois, malgré sa loi, permettra toujours que les époux dans leur contrat de noces s'engagent à suivre la loi canonique, et appuiera dans les jugements, l'obligation de contrat, même quand elle serait en conflit avec la loi. C'est aussi ingénieux que simple, et les bons résultats de l'entente sont à attribuer à l'intelligent conseiller hongrois de l'ambassade.

Si le conseiller est toujours resté sur place, le « chef » n'en a pas fait autant. Le comte Revertera Salandra vient à peine de faire sa visite de rentrée à Léon XIII, après quinze semaines d'absence. L'ambassadeur n'était pas à Rome lors des révélations et des démentis sur les fameuses avances du pape pour détacher l'Autriche de la triple alliance. Où est la vérité? Partout et nulle part. Mais je manque de preuves positives; Mgr Galimberti n'ayant point la bonne habitude de m'envoyer copie de sa correspondance diplomatique.

Je n'affirme point qu'on ait au Vatican beaucoup de sympathie pour la triple alliance. Avec de pareilles dispositions, et le mouvement irrédentiste italien ayant repris vie ces derniers mois, il n'est point improbable que quelques discrètes insinuations aient été avancées à Vienne, dans les cercles de la cour, pour dissuader S. M. I. et R. très fidèle de renouveler l'engagement une fois terminé. Mais je connais trop Mgr Galimberti, le nonce à Vienne, pour croire qu'il ait été assez naïf pour mettre sur papier de telles



les

sar.

assons à l'Espagne. Le dernier changement de ministère et de politique gouvernemental a été accueilli très favorablement par le public. Le duc de Tetuan et le nouveau ministre des Affaires étrangères ont fait entrevoir plusieurs innovations assez précieuses. Mais beaucoup ne se réalise. Le nouvel ambassadeur, le marquis de Casa-Irujo, n'est pas le Pidal ministre clérical d'autrefois, — a renouvelé son rôle, en lui déployant ses lettres de crédit, les bonnes dispositions de son prédécesseur, le duc de Baena, sans y rien ajouter ; la reine régente reste toujours la mère dévouée du petit roi, pleine d'égards pour le très saint parrain de son fils, pour la reine-mère et aussi pour la bonne nation amie, l'Italie. On attend la réalisation de certaines promesses, lorsque l'éloquence d'un des congressistes de Saragosse a été sur le point de créer des obligations au gouvernement, ce qui n'était pas pour encourager les dispositions des nouveaux ministres. L'épiscopat espagnol a intervenu ; une adresse de fidélité à la monarchie a été adressée à la reine ; et la réponse de Marie-Christine, pleine de bonté religieuse et de compliments exquis pour les évêques, a été faite avec une certaine réserve sur la question de la papauté a ramené le calme. Quant au Portugal, une note à sensation a été télégraphiée à Lisbonne à Paris, à l'agence Havas, le 25 septembre. Cette note annonçait que le pape venait d'excommunier la faculté de théologie de l'université de Coïmbre et de défendre aux autorités portugaises de conférer les ordres aux élèves de cette faculté. C'est évidemment un fait des plus graves pour quiconque connaît les dissensions très prolongées qui ont mis en guerre la faculté théologique avec le rectorat de cette université. Le silence a plus été rompu. La nouvelle devait être fautive.

L'Angleterre, avec ses dernières réformes d'enseignement, a été sur le point de causer de vifs ennuis aux catholiques de l'île et du Royaume-Uni tout entier. L'Angleterre veut « éduquer » son territoire, c'est connu. Or, à Malte, l'enseignement est en grande partie aux mains du clergé, un clergé presque exclusivement italien et recruté surtout dans les rangs des jésuites d'Italie. Les élèves, qui ne parlent pas anglais et n'apprennent point aux nouvelles générations, la langue de Shakspeare et de lord Salisbury, ne peuvent y remédier. Lord Simmons vint à Rome, eut des entretiens très suivis avec Mgr Mocenni, Mgr Ferrata et le car-

#### VATICAN.

clusions suivant  
noindrir un peu  
nnerait à tous le  
is tôt possible, le  
des prêtres et d  
retour de ces con  
leine liberté de l  
fin presque tota  
ques subventions  
atholique, et enf  
e l'enseignement  
lques colonies.

Rome, l'Angleter  
un arrangement  
ix séductions qu

L'indignation é  
édentisme; des j  
rolte, le schisme  
jué depuis peu, c  
utte, d'une part,  
s amours philolo  
erre et de la cur  
nde.

traditionnel des /

∴

unts de la politi  
ips. La politique

aits de la révolu  
État y est consa  
nt à douter que  
ne sanctionnent  
demandait en E.  
à-vis de la réput  
cé que le pape l'  
ie annoncé à l'  
onstituante, sa p

au cardinalat. Ces nouvelles n'ont pu être et non sans raison; je crois pourvues. Elles ont eu leur origine dans une mission que de Bahia vient d'effectuer. On ne peut pas dire que je puis assurer que jusqu'au mois de novembre, le Vatican que très superficiellement le gouvernement du Brésil. Les longues discussions dans la seconde quinzaine d'octobre, ont éclairé beaucoup la position et ont permis d'arrêter le plan de conduite à suivre. La séparation entre l'Église et l'État est un fait accompli; inutile de s'y opposer. Bon gré, mal gré, elle sera acceptée par la curie romaine. Au point de vue spirituel, la séparation n'a pas d'inconvénients irrémédiables pour l'Église catholique: au contraire! Les inconvénients, dans le cas du Brésil, et de toute autre nation qui voudrait supprimer la religion d'état n'existent que pendant la période de transition entre l'ancien régime et le nouveau. Pour les congrégations religieuses, pour les fonctionnaires qui possèdent ou trouvent de quoi vivre, l'avenir ne présente aucune préoccupation grave. Mais les ministres du culte jadis subventionnés par l'État ne peuvent pas rester du jour au lendemain dépourvus de toute ressource. C'est le nœud de la question. Le clergé brésilien, — très patriotique et populaire, du reste, — devra faire son possible pour obtenir des subventions modestes et décroissantes, mais capables de lui permettre de vivre jusqu'à ce qu'un système de contributions religieuses ne remplace les allocations gouvernementales. Si le clergé brésilien arrive, conduit par son primat l'évêque de Bahia, à un bon résultat, la reconnaissance de la nouvelle république est assurée et le Brésil aura même, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps, un cardinal dans sa hiérarchie.

Le reste de l'Amérique n'offre pas de grandes nouveautés; à enregistrer seulement la création de deux nouveaux diocèses, l'un au Canada, l'autre aux États-Unis.

Une autre innovation hiérarchique en Afrique, dans le Congo français, a été introduite sur la demande du gouvernement de la république française. Deux vicariats dans les vastes régions qui ne relevaient auparavant que d'un seul vicaire apostolique. Un seul vicariat est désigné sous le nom de vicariat de

Malgré mes efforts, je n'ai pas pu réussir à connaître le but de la mission de Mgr Zalewsky, l'ambassadeur de Paris. Mais ce prélat distingué doit être





péter tous les jours par la presse par tous les congrès catholiques, les exigences de la papauté; et en même temps, spécialement laïques, étudier la manière quelconque de concilier l'unité, la souveraineté pontificale, le tout représentatives, parlementaires et libérales.

« — Cette étude, me disait ce diplomate, on a analysé avec la plus grande attention toutes les unions réelles et personnelles, on a consulté les régimes confédératifs les plus diverses, et on est arrivé presque à conclure que les principes essentiels seraient ceux de l'Italie unie et de la papauté, et pour le peuple ».

Cette histoire me parut bizarre. Je ne pus donc le convaincre, et je n'eus point osé lui en parler. Je me bornai à lui demander s'il croyait que les grandes puissances verront avec satisfaction une alliance durable entre l'Italie et le Vatican.

« — Pourquoi pas? Si l'Italie se désarmait graduellement, je pense que tous les catholiques se débarrasseraient des plaintes interminables. *Si vis pacem, para bellum*, mais aujourd'hui les préparatifs d'une guerre sont si désastreux que la guerre elle-même. C'est d'assurer la paix par la paix et non par la guerre. Le bon exemple, ce serait autant de l'imiter ».

Rapprochant ces révélations des déclarations de l'*Osservatore Romano*, je ne pus que constater qu'elles concordaient.

Une objection assez sérieuse s'opposait à ce que le Vatican cède. Si le Vatican avait un plan, pourquoi se refuserait-il de lancer ses fils? Pourquoi, surtout, se serait-il du comte de Campello une « douleur »? La vérité du récit que je viens de faire, n'est pas encore prouvée au Vatican et on se réchauffant les esprits, ne soit que

..

Et cette chronique du Vatican, sans joindre l'internationale et italienne quelques notes

partout, il ne pouvait pas laisser de côté cette institution, qui dans son organisation a des analogies socialistes sont excessivement nombreuses. On a pu facilement remarquer contre le catholicisme a secondé — par ruse ou par ignorance — les vues des théories socialistes du cardinal Manning et il n'est pas difficile de saisir dans le catholicisme d'Irlande, des principes socialistes très développés. Du conseil personnel de Léon XIII, les catholiques consacrent leurs études à l'étude du socialisme. Malheureusement ici-bas, plus on étudie, plus on s'aperçoit que le catholicisme est ainsi pour les catholiques, et je vous prie de croire que le père s'en est préoccupé vivement. L'union la plus vantée des qualités du catholicisme, l'union, tout serait perdu.

Le projet de former un tribunal socialiste, le cardinal Mermillod sera le préfet de la future commission de laquelle coopéreront, de loin et de près, de toutes nationalités, des représentants socialistes catholiques. Les dissentiments seront immédiatement discutés et le verdict sera prononcé. Les questions dangereuses. Avec l'instinctif dans le socialiste catholique, il n'y a pas de doute écarté, l'union reviendra bien

Et aussi, au fond, une des conséquences de la situation est la meilleure, puisqu'elle n'engendre pas de dissensions entre ses partisans, qui sont unanimes à l'application, c'est une autre affaire. Le catholicisme tromper, mais le premier élan qui a été donné de cinq cent mille francs pour la propagande. L'union, a subi un certain refroidissement, pouvoir entraîner dans



d'accéder aux desirs du cabinet Abreu Souza pour la stipulation d'un *modus vivendi*. L'influence bienfaisante de la ligué de la paix se serait donc exercée une fois de plus.

Dans le Tessin, le calme est désormais rétabli; mais on sait qu'à un certain moment les désordres, surtout à Lugano et à Fribourg, avaient pris un caractère sinistre. L'élection du grand conseil avait occasionné ces nouvelles émeutes, la victoire étant aux conservateurs. A vrai dire, les deux partis étaient à peu près égaux; mais comme personne ne veut en convenir, tout incident donne naissance à de violentes manifestations.

Les chambres hollandaises, convoquées le 28 octobre, ont reconnu l'impuissance du roi à gouverner et ont proclamé la régence. Mais il se peut que cette période transitoire ne soit que

de très courte durée, parce qu'il y a tout lieu de croire que la mort du roi Charles ne soit qu'une question de temps. On a déjà discuté la succession au trône et les prophètes de malheur n'ont pas manqué; mais nous croyons que la question pourra être réglée très aisément.

Elle ne sera point menacée non plus par les aspirations panhelléniques qui viennent de triompher en Grèce avec M. Delyannis. Le résultat des élections générales dans ce pays a été une véritable surprise. On avait toute raison de croire que les services rendus par M. Tricoupis à son pays en le sauvant des conséquences fatales auxquelles l'aurait exposé, il y a quelques années, la politique de M. Delyannis, devaient lui conserver la confiance de ses concitoyens. Mais la politique de M. Tricoupis à l'égard, soit de la question de Crète, soit de celle des évêques bulgares en Macédoine, — politique jugée en Grèce trop faible et peu patriotique, — a causé un mécontentement qui a été plus fort que toute autre considération et a entraîné sa chute.

Maintenant on pourrait craindre de la part du nouveau cabinet un retour pur et simple à l'attitude d'autrefois, attitude qui a donné beaucoup à penser à l'Europe entière; peut-être le passé servira-t-il de leçon à M. Delyannis? Il faut l'espérer. Sur ce point, le discours qu'il a prononcé lors de l'ouverture des chambres reste significatif.

Les paroles prononcées par lord Salisbury au banquet du lord mayor de Londres et le discours de l'empereur d'Allemagne à l'ouverture du Landtag prussien, résument la politique européenne, constatant le caractère pacifique de la situation actuelle.

En effet, la ligue des puissances centrales n'a jamais été plus étroite qu'à présent. Si de petits nuages avaient pu surgir, ou, plutôt si de quelque part on s'était plu à les représenter venant troubler les relations on ne peut plus amicales entre l'Angleterre et l'Italie après la rupture des pourparlers pour l'Afrique orientale, ces nuages se sont vite dissipés.

En ce qui est de la triple alliance et des rapports cordiaux qui lient les trois États entre eux, il n'en manque pas d'importants témoignages; mais le plus éloquent nous a été donné par la visite toute récente de M. de Caprivi à M. Crispi à Milan. Cette visite



BY

ip

des

e le

ph

Ma

ico

. co

tine

in

pa

a n

isqu

écis

te,

Del

se

p

te.

n, l

le

qu

déc

ls c

phé

s'é

astr

von

es,

ju

il e

ont

vi

go

g

m





# ARTICLES BIBLIOGRAPHIQUES

---

## CÉSAR CASCA

PAR

JULES VERNE

Deux volumes in-18. — 6 francs; fr.

---

Les nombreux lecteurs qui ont eu la bon peut-être de relire, la première partie des de **César Cascabel**, par JULES VERNE sans plaisir, que le second et dernier volume odyssée vient d'être publié par la librairie J

Savoir graduer les effets, amener des situ un mot, provoquer un intérêt croissant et tou en haleine, tout cela est le propre des con nul, dans cet ordre d'idées, n'a surpassé n VERNE.

L'auteur de tant de merveilleux récits et dinaires s'est, cependant, surpassé lui-même l'envers accompli dans des conditions telleme lieu de situations ou comiques ou dramatiq tant de prodigalité qu'on en est véritableme

Cette persistance de verve, cette jeunesse tent presque; mais, ce qu'il y a de certain, tignent pas, et que le brave saltimbanque C sera bientôt aussi populaire que Michel Stro capitaine Nemo et tant d'autres héros enfan de JULES VERNE.























# Navigazione Generale Italiana

(SOCIÉTÉS FLORIO & RUBATTINO RÉUNIES)

Capital 100,000,000 de francs — Versé 55,000,000 de francs

## SERVICE DES PAQUEBOTS-POSTE ITALIENS

Service des **INDES** et de l'**INDO-CHINE** avec départs tous les vingt jours de **Marseille, Gênes, Naples** et **Messine** pour **Port-Saïd, Suez, Aden** et **Bombay**, en transbordement sur les vapeurs de la même Compagnie pour **Singapore** ou **Penang** et **Hong-Kong**. On accepte passagers et marchandises pour **Massaouah** et **Assab** en transbordement à **Suez**, et pour **Kurrachee, Madras** et **Calcutta** en transbordement à **Bombay**.

Service de l'**AMÉRIQUE DU SUD**: Départs réguliers de **Gênes** les 1<sup>er</sup> et 15 de chaque mois; départs facultatifs le 8 et le 22 de chaque mois de **Gênes** ou de **Naples** directement pour **Montevideo** et **Buenos-Ayres** avec escales éventuelles aux ports du **Brésil**.

Lignes régulières hebdomadaires pour **Malte, la Tunisie** et **Tripolitaine, l'Égypte, Grèce, Turquie d'Europe** et d'**Asie** et la **Mer Noire**. Communications directes entre **Brindes, Corfou** et **Patras** deux fois par semaine, en coïncidence avec les arrivées et départs de la **Malle des Indes**.

Lignes rapides journalières entre le **Continent, la Sicile, la Sardaigne** et les **îles mineures**.

Lignes commerciales de la **Méditerranée** aux ports du **Danube** et de **Naples** et **Palerme** pour **New-York** ou **New-Orleans** avec départs facultatifs tous les mois.

S'adresser pour tous les renseignements: A **Rome**, à la Direction Générale, Corso, 385 — à **Gênes, Palerme, Naples** et **Venise** aux sièges de la Société. Dans toutes les autres **Villes** et **Ports** aux Agences de la Société.

(Voir les itinéraires et les livrets d'informations de la Compagnie).

## Événement-Sport

La multiplication des agences et sous-agences interlopes de commission au pari mutuel a préoccupé le conseil municipal de Paris et même le parlement. Elle inquiète les gens soucieux de l'avenir du sport. Elle compromet l'intérêt des parieurs qui sont dépouillés en même temps que l'assistance publique est frustrée.

Aussi l'*Événement* ne pouvait-il se désintéresser de cet état de choses.

Il y a agence et agence comme il y a fagot et fagot.

Sollicitée par ses lecteurs, la nouvelle direction sportive de l'*Événement* organise, 10, boulevard des Italiens, et 2, passage de l'Opéra, à côté des bureaux du journal, sous le nom d'*Événement-Sport*, un service spécial, comprenant:

Les renseignements sur toutes les courses françaises et les principales courses étrangères;

L'exécution des paris, etc., etc.

Ce double service est confié à M. George Clarence, auquel devront être adressés tous ordres, tous envois de fonds, toutes correspondances à partir du 12 avril, jour de l'inauguration de l'*Événement-Sport*.

### CONDITIONS:

L'*Événement* publiera, chaque jour de courses, en tête de ses colonnes, sous formule chiffrée, un renseignement unique.

La clef de ce renseignement sera vendue, dans les bureaux de l'*Événement-Sport*, de neuf heures à deux heures, au prix invariable de dix francs, ou adressée à domicile.

L'*Événement-Sport* n'accepte aucun ordre de pari inférieur à vingt francs.

Tout ordre doit être accompagné des fonds et, en outre, de la commission, qui est toujours de trois pour cent.

Tout ordre, envoyé par lettre ou télégramme, doit parvenir à M. G. Clarence, le jour de la course, au plus tard avant une heure, et ce à peine de nullité.

L'*Événement-Sport* n'accepte pas les combinaisons.

Les turfistes de Paris, de province et de l'étranger pourront donc s'adresser, en toute sécurité, à partir du 12 avril prochain, à l'*Événement-Sport*, 10, boulevard des Italiens et 2, passage de l'Opéra, à Paris.

# RICHARD

Librairie Circulante française, anglaise  
allemande. — GENEVE.

VII<sup>me</sup> ANNÉE

# REVUE INTERNATIONALE

PARAISANT A ROME

LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA REVUE

**ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51**

**PARIS - Rue de la Michodière - 6**

**Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,**

**Paris, 338, Rue St-Honoré, 338**

## AGENTS DE LA REVUE.

<b>Allemagne . . . . .</b>	{ F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
<b>Amérique du Nord</b>	{ Trübner & C <sup>o</sup> , libraires à Londres.
<b>Asie . . . . .</b>	
<b>Autriche . . . . .</b>	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C <sup>ie</sup> , libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
<b>Espagne . . . . .</b>	Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
<b>France et Colonies</b>	{ Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
<b>Grande Bretagne . .</b>	Nicholas Trübner & C <sup>o</sup> , libraires à Londres.
<b>Hollande . . . . .</b>	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
<b>Hongrie . . . . .</b>	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C <sup>ie</sup> , libraires à Vienne.
<b>Indes Néerlandaises</b>	S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
<b>Italie . . . . .</b>	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
<b>Russie . . . . .</b>	{ G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
<b>Scandinavie . . . . .</b>	Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
<b>Suisse . . . . .</b>	{ Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la *Revue* à Rome et à Paris, chez tous les agents de la *Revue* et chez MM. **Lagrange, Cerf et C<sup>ie</sup>**, 8, Place de la Bourse, Paris.

# EVU INTERNATIONALE

## MÉDAILLE D'OR

DE COLLABORATION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

VII<sup>me</sup> ANNÉE

TOME VINGT-SEPTIÈME — IV<sup>me</sup> LIVRAISON

15 Décembre 1890

### SOMMAIRE:

**X. — L'ère Bismarckienne.**

**CHARLES BUET.** — Maman Desroseaux (première partie).

**F. H. GEFFCKEN.** — Les colonies et la politique coloniale de l'Angleterre (2<sup>me</sup> et dernier article).

**UN ITALIEN.** — M. Crispi, sa vie, son caractère, sa politique (suite).

**ERNEST TISSOT.** — Anne Boleyn (Notice historique).

**LOUIS WUARIN.** — Les différentes écoles de coopérateurs (2<sup>me</sup> article).

**M<sup>me</sup> GEORGES RENARD.** — Ame blessée (3<sup>me</sup> et dernière partie).

**G DE NÉRONDE.** — Le mouvement littéraire en France.

**OTTO KRACH.** — Le mouvement littéraire en Allemagne.

**A. LO FORTE-RANDL.** — Le mouvement littéraire en Italie.

Chronique politique.

Articles bibliographiques.

Bulletin des livres.

Table des matières du tome vingt-septième.

### BUREAUX

ROME

81, Corso Vittorio Emanuele, 51

PARIS

8, Rue de la Michodière, 8

### PRIX DE L'ABONNEMENT:

	Un an	Six mois	Trois mois
Pour l'Italie . . . . .	Fr. 80 —	16 —	10 —
Pour l'Étranger . . . . .	> 85 —	20 —	12 —
En dehors de l'Union postale . . .	> 42 —	24 —	14 —

Prix du Numéro: 3 fr.

ROME — FORZANI & C<sup>ie</sup>, imprimeurs du Sénat (Palais Madama).

# Institut Cartographique Italien

(ISTITUTO CARTOGRAFICO ITALIANO)

**ROME - Via Venti Settembre, 3 - ROME**

Cet établissement exécute toute espèce de travaux géographiques et cartographiques ayant un caractère scientifique et servant aussi à l'usage des écoles: cartes murales, atlas, mappemondes, plans de villes, cartes statistiques, géologiques, marines, cartes-itinéraires, ouvrages d'ingénieur, etc.

## **PUBLICATIONS RÉCENTES:**

**Annuaire de l'Institut Cartographique Italien**, I<sup>re</sup> année, 80 cent. - II<sup>me</sup> année, 1 fr. - III<sup>me</sup> et IV<sup>me</sup> années, 3 fr. — **Atlas élémentaire** dressé selon les textes adoptés dans les écoles élémentaires, prix 1 fr. 90 — **Carte de la Province de Rome** en 6 grandes feuilles (échelle 1: 100,000), prix montée sur toile 18 fr. — **Carte physique d'Italie** en 4 grandes feuilles (échelle 1: 750,000), prix montée sur toile 13 fr. 50. Ces deux dernières cartes sont les premières de la série que l'Institut publie avec le concours de la **Municipalité de Rome** pour ses écoles; les autres sont

## **DE PROCHAINE PUBLICATION:**

**Carte politique d'Italie** en 4 feuilles — **Cartes physique et politique de l'Europe** en 4 feuilles — **Plan de Rome** en 4 grandes feuilles — **Mappemonde** en 4 feuilles — **Carte des Chemins de fer italiens** seconde édition corrigée et augmentée — **Grande cartes des possessions et des protectorats italiens en Afrique** selon les dernières conventions et les derniers voyages.

# Journal des Débats

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

FONDÉ EN 1789

7, Rue des Prêtres-St-Germain-l'Auxerrois

Le *Journal des Débats*, organe républicain conservateur libéral, publie chaque jour des articles sur toutes les questions de politique intérieure et étrangère, et consacre à toutes les questions littéraires, scientifiques, économiques et artistiques des articles dus aux écrivains les plus compétents et les plus connus.

Les informations du *Journal des Débats* sont puisées aux meilleures sources. Des correspondances télégraphiques particulières lui permettent de tenir ses lecteurs au courant des événements qui se produisent dans toutes les capitales d'Europe, en Chine et au Tonkin. Indépendamment de ses correspondances télégraphiques, il publie les renseignements les plus précis et les plus exacts sur le mouvement politique, économique et littéraire dans le monde entier.

Le service des informations parlementaires et politiques du *Journal des Débats* est organisé de telle façon qu'aucun fait, d'importance même secondaire, ne peut lui échapper. Il tient à conserver sur ce point sa vieille supériorité, et il met tout en œuvre pour qu'on ne puisse la lui contester.

Dans ces dernières années, le reportage parisien a pris un développement considérable. Le *Journal des Débats* s'est mis en mesure de renseigner ses lecteurs sur les faits quotidiens, avec la plus grande rapidité et la plus complète exactitude. Les indications fournies au jour le jour sont complétées par des COURRIERS DE PARIS qui donnent aux événements saillants leur physionomie propre et les mettent en pleine lumière. De plus, sans sacrifier le Feuilleton dramatique hebdomadaire, le *Journal des Débats* publie, le lendemain même de la première représentation, un compte rendu sommaire de toute pièce nouvelle.

On s'abonne dans tous les pays faisant partie de l'Union Postale, chez les directeurs des Postes.

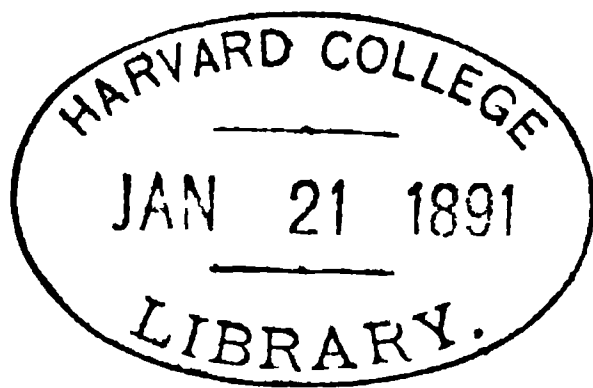
**Prix de l'abonnement.** — Union Postale: Un mois 7 fr. — Trois mois 21 fr. — Six mois 42 fr. — Un an 84 fr.

Les abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois.

Union Postale: Un Numéro 25 cent.

Toute traduction ou reproduction des travaux de la REVUE INTERNATIONALE est interdite.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.



# L'ÈRE BISMARCKIENNE

---

Le 10 mai 1870, le jour où fut signé ce traité de Francfort qui scella la défaite militaire et politique française, fut certainement aussi le point culminant, l'apogée de la carrière du chancelier allemand.

Il était déjà le sauveur de la monarchie prussienne. Lorsque la chambre des députés avait repoussé le budget, le roi était prêt à abdiquer : le comte Bernstorff et M. von der Heydt, l'un ministre des affaires étrangères, l'autre des finances, avaient donné leur démission, et le prince royal s'était déclaré pour eux. Le roi ne voulant pas abandonner la réorganisation de l'armée ne voyait plus d'issue à la situation. Ce fut à ce moment que Bismarck, alors ministre de Prusse à Paris, fut appelé par un télégramme signé du ministre de la guerre, le général de Roon. La poire est mûre. Arrivé en toute hâte à Postdam, il se présente au roi et lui rend courage en se faisant fort de gouverner sans budget. Nommé ministre, ses tentatives pour une entente de concessions avec la chambre échouèrent devant la résistance du général de Manteuffel, alors chef du cabinet militaire. Lorsque les puissances occidentales et l'Autriche intervinrent dans la révolte polonaise de 1843, saisissant le joint avec une rare perspicacité, il refusa de s'y associer et conclut même une convention avec la Russie, conclusion qui permettait à cette puissance de franchir la frontière prussienne afin de poursuivre les insurgés. Cette attitude rendit courage au gouvernement russe, qui lui en sut beaucoup de gré. La Russie traîna les négociations avec les trois puissances, et au mois d'août, lorsque l'insurrection eut été réprimée, Gortchakoff les éconduisit par une fin de non-recevoir. Bismarck recueillit les fruits de cette politique sagace dans la guerre du Schleswig-Holstein. De concert avec l'Au-







n 1852, il contribua à sacrifier le grand cordon du Danebrog pour le royaume de Danemark. Mais en 1854-55 changea ses vues et fut que la Prusse embrassât la guerre de Crimée, cela tout d'accord avec l'empereur Napoléon III. Il envisagea l'Église catholique en France et dans la première moitié du siècle avec le plus grand soin et par deux ultramontains purifiés des russiens; de concert avec la Prusse et Posen le comte Ledochowski comme nonce apostolique à Berlin. Son collègue à Bruxelles, M. de Tassier ne fut pas sa faute si le baron archevêque de Cologne, mais il mourut sur lui et Mgr Melcher ne put établir une nonciature à Berlin. Aux yeux au point de vue prussien, il fut un point de ralliement pour la Prusse; mais heureusement il échoua devant la Prusse, qui d'après les vues de la Prusse, il déclina la proposition. Il déclina la proposition du premier ministre de Bavière, qui déclina la proposition de l'infailibilité et déclina la proposition de l'infailibilité. L. d'Arnim, qui proposait à l'Allemagne combattant l'infailibilité, déclina la proposition de l'archevêque Ledochowski et Mgr Bonnechose, général allemand à Versailles, déclina la proposition d'un congrès européen. Nous savons pas ce que le chancelier de Mgr Ledochowski revint de Berlin et exprima l'espoir à M. de Tassier que la paix l'empereur proposerait d'égaler la situation du pape à l'empereur, d'après un accord européen. Une grande sensation que le gouvernement demanderait des explications, par



proc  
se  
que  
géb  
e p  
me  
s s  
ours  
nst  
glise  
le j  
he,  
luct  
la v  
t p  
ute  
en l  
mpa  
ce  
que  
jour  
rs :  
nier  
s o  
ant  
gou  
qu  
r l  
pa  
ys  
ier  
ne  
rs  
ranc  
e. I  
at v  
illib  
ni  
en d  
moi

































































mystérieuses occupations chez  
attifée de satin et de moire,  
t, tantôt harnachée d'un vieux  
eux casques, à plumes et a  
).

CHARLES BUET.

le Héraison ).





























iétude.  
 é plus  
 s puis-  
 zés. La  
 par le  
 Selon  
 n paix  
 » sur  
 is pût

urope,  
 prince

ambas-  
 s de la  
 de la  
 a sur-  
 verne-  
 ois de  
 comte  
 ouver-  
 ent, la

France  
 nt des  
 Paris,  
 maison  
 On fut  
 ouver-  
 l'opi-  
 cps lé-

Rien  
 étant  
 is elle

oise en  
 s 1870,  
 y avait  
 ).



























































elles poursuivent avec non moins d'ardeur l'éducation des classes laborieuses. Nous prenons dans son acception la plus compréhensive l'intellectuel, moral et social.

Mais beaucoup pour les masses populaires que de les rendre dangereuses en leur fournissant un moyen de subsistance. En se faisant recevoir membre et enrôler en quelque sorte dans l'armée du bien, ils subissent les heureux effets d'une précieuse

éducation. Il lui sera inculqué. Il apprendra à débattre les questions d'actionnaires. Il verra des hommes des affaires traiter devant lui les délicates questions du commerce, de l'épargne, de la mutualité. Il devient lecteur d'un journal coopératif, ou, en outre, pas à ces nombreux traités de propagande sociale dont l'éducation économique est encore à instruire. Il formera de nouvelles relations, avec les classes aisées, et qui contribueront à raison, à dissiper ses préjugés.

Enfin, et les coopérateurs anglais entendent positivement à l'amélioration du sort des ouvriers, ils opèrent sur les bénéfices un prélèvement au moins le chiffre qu'articulait un des vétérans au delà de la Manche, M. Holyoake, dans une conférence il y a quatre ans au cercle populaire de mesure générale? Nous ne le pensons pas, à l'égard une tradition déjà ancienne, c'est ce que l'Esplanade des Invalides, qui nous a déjà vu de données précises, montrait clairement. Le total des sommes affectées à l'éducation nous devons devoir reproduire tout entier.

Écosse et Angleterre nord : 100 sociétés cotisées, sur lesquels il est affecté aux salles de lecture, aux bibliothèques 16,325, aux cours et conférences

nord, ouest et centre: 165 sociétés cotisées, les salles à l'éducation; les salles de lecture obtiennent des bibliothèques 43,325, les cours et conférences







enses; un cercle beaucoup plus large  
ons philanthropiques et humanitaires  
ciétés coopératives entretiennent avec  
onnués sous le nom de *Trades unions*,  
le million de membres qu'elles comp-  
s coopérateurs ensemble), les person-  
sociations ne sont point rares. Dans  
coopérateurs, les délégations ouvrières  
me invitées. Nous n'allons pas jusqu'à  
les suivent la même route, obéissent  
se gênent un peu parfois, mais, con-  
; dire qu'elles se complètent, qu'elles  
sur l'autre? La coopération est en An-  
sur le bien, personne n'oserait le nier.  
urope n'en sont pas encore là. Elles  
ande part, un troisième type du mou-  
me courant qui doit maintenant nous

LOUIS WUARIN.

aison).

---







Comme elle était fort satisfaite de celui-ci, d'ailleurs, commençant à se faire de nouvelles amies parisiennes, elle l'invita un jour à dîner. Henri était aimable, joyeux et intéressant, et l'avoir dans son cercle choisi. Faut-il dire que les grands dieux! mais enfin c'est tout ce qu'il y avait de plus.

— Je suis, disait-elle encore, n'est-ce pas? un garçon. J'ai horreur des airs pénétrés, des regards de chien couchant. A qui ne sert à rien. A qui me parle d'amitié virile, de franchise, robuste, loyale, qui vaut bien, je pense, les petites mmelettes du monde.

Henri, très intéressé par cet être jeune et cerveau, — ayant d'une façon remarquable l'intelligence virile; heureux d'échanger ses idées, venait rendre chez elle aussi souvent qu'il le pouvait.

Rien ne l'amusait autant que sa conversation. Il arrivait, sûr d'être intéressant, et les prétentions de la princesse étant d'ailleurs si faibles. Qu'il fût le matin ou le soir, elle se trouvait en déshabillé d'intimité, mais elle n'hésitait à le recevoir, à le laisser arriver, elle se laissait examiner, à son gré, de la maladie, discutant le plus souvent elle l'interrompait, disait :

— Mais ce n'est pas ça du tout! c'est autre chose!

Alors, renversant ses théories, et prenant un à un, elle s'expliquait avec une précision merveilleuse, aussi connue que la sienne. Émerveillé du courage fin et de la petite défaillance, se prédisait une crise voyante et prochaine, Henri ne se trouvait au contraire pour elle qu'un être sûr. Plus d'une fois il en parla chez lui, ne se sentant pas jalouse de l'intérêt qu'il portait à elle, scientifique, camaraderie tout amicale, et cette parcelle d'amour.

M<sup>me</sup> Desfeuilles, très fière de l'attention qu'elle recevait de son



— Quel début solennel, et Claire intimidée hésitait sagement entre ses doigts un lorsque tout à coup, décidé

— Reste ce soir avec moi Henri, stupéfait de cette core du ton passionné qu'av

— Voyons, ma petite Claire cesse m'attend; impossible d minute!

— Alors, tu préfères t'en d'envoyer un mot d'excuse; d'étonnant.

— Mais c'est parfaitement pas la princesse, tu le sais asires, je tâcherai de te don

— Demain? Non. C'est c

Le docteur, irrité de cette rudement:

— Soit! c'est un caprice. bien d'en avoir un aussi, mais à une impolitesse avec Claire, douloureusement

— Dis tout de suite que grave que de causer un lég

Le mot était malheureux trarié, il riposta avec une g

— Du moment que tu le prendre mon chapeau et à

Puis, sans s'occuper d'elles derniers préparatifs; et, Claire, atterrée du ton tran tomber pleurante dans un f qui martelait son crâne et d

— Mon mari ne m'aime |

Tout à fait étourdie par affaiblis, la jeune femme derrière elle était à bout de forces e vantage, elle se mit à rêver sement de toutes ses souffr



ankylosées et raides, elle regagna sa chambre. Elle feignit de dormir, la face contre le mur, ne remarquant pas ses dents qui claquaient.

Henri entra, une lumière à la main. Il inspecta la chambre, constata que Claire dormait profondément, et pour ne la point réveiller, retourna chez lui. Car, depuis un mois, Claire avait sa vraie chambre de garçon avec tout ce qu'il faut. Ainsi tout s'accordait pour que Claire fût à l'aise, et elle en était contente, toute sa vie et ces gens qui, tous, lui avaient fait du bien.

Pendant trois jours elle renouvela l'expérience. Les premiers résultats ne tardèrent pas à se manifester. Claire constata avec joie. Ce fut d'abord un soulagement. Chaque mouvement lui faisait une petite toux reparut : plus sèche, plus légère, mais toujours présente. Elle ne manqua pas de constater que devant certaines nourritures, la toux devenait si violente, qu'à table elle se détournait de sa nourriture avec sa nausée.

Henri l'observait plein d'inquiétude. La pâleur de ses joues, avivées aux lèvres d'une petite tache rose ; son œil trop brillant, ses gestes jusque-là souples et si gracieux, tout cela, de cette inquiétante métamorphose, lui donnait à penser.

— Dis-moi, Claire, lui demanda-t-elle, as-tu continué le traitement que je t'ai prescrit ?

— Non, mon ami, pourquoi cette question ?

— Pour une expérience que je fais sur moi-même. Tu es malade que tu ne connais pas. Le docteur a dit : Par ces temps de brouillards les remèdes sont utiles ; et j'ai bonne envie de te soigner.

— Bien, mon ami.

Sans résistance aucune elle se laissait faire. Elle était trop tard ; car, atteinte jusqu'au bout, rien n'entraverait plus les progrès de la maladie. Elle en encore se passa ; puis, malgré les soins qu'elle surveillait étroitement, Henri, M<sup>me</sup> Deshayes, elle changea d'une façon cruelle. Sa maigreur



[illegible]









de scandale.... J'irai trouver cette Dieu je la convertirai ». Après avoir projeté un saint homme menant, c'est Paphnuce, abbé d'Antinoé dans la abandonnée par lui depuis dix ans la trentaine, mais ses macérations, son nom de sainteté, de nombreux disciples, miter ses vertus, il les abandonne de la belle comédienne. Celle-ci assiste à un repas où les différents jeux à la mode à cette époque sont solument séduisante; tout comme les hommes les plus éminents. Toutefois de Paphnuce, elle renonce brusquement quitte sa maison non sans avoir été la décoraient et se laisse conduire peu éloigné d'Alexandrie.

Le pieux solitaire retourne aux tentations de jour en jour plus nombreuses sur le chapiteau d'une colonne à sa hauteur. Il devient l'objet d'une vénération, les pèlerins arrivent par milliers, une vénerie sa colonne, le bruit des guérisons se pand dans la chrétienté, mais les tentations chaque jour et chaque nuit d'avancer au fond d'un tombeau obscur par un charme pas malgré ses prières, ses vœux, parés au Christ. Enfin, à bout de forces, il en route pour Alexandrie et arrive à Thais juste à temps pour la voir en ferveur la plus grande. Affolé d'aimer par cette femme adorable, éperdûment épris, il s'éloigne en

A titre d'échantillon de la manière d'écouter cet épisode du voyage de six jours de marche, il parvint à détruire que les Égyptiens du temps où ils adoraient leurs idoles. Paphnuce y vit une énigme gagée dans la roche. Craignant qu'une vertu diabolique, il fit le signe

louve-souris s'échappa d'une des oreilles de l'autruche. Il avait chassé le mauvais esprit depuis des siècles. Son zèle s'en accrût et la pierre il la jeta à la face de l'idole. Il exprima une si profonde tristesse que

de la nature d'ironie, Henri Beyle (Stendhal), est morte, fermée depuis 1842, pour demander jugements portés sur son caractère. En analyse incomparable à laquelle on n'a pu assister que depuis peu d'années, on considère *le maître de Parme* comme un égoïste haïssable de ne pas revenir sur cette opinion biographique découverte à la bibliothèque de M. Stryenski et publiée par lui avec un grand nombre de documents joints à ce volume, nous ne pouvons que regretter que cette publication à l'écrivain ne coûte déjà le si intéressant *Journal* paru pendant son travail, entrepris en 1835, Henri Beyle venant à mourir conservés de son enfance. Ainsi, dans la vie, à côté des images les plus claires il y a une mémoire est comme une fresque dont les couleurs sont tombées. Une autre idée sur laquelle il faut noter les faits non pas avec plus de précision mais d'après les impressions produites, les faits sont. Hautain, parfois bizarre, mais surtout isolé qui n'eût jamais songé à se plaindre (il y eût vu une humiliation) écrit pour la vie à M. Stryenski, la postérité peut être à la disposition de vous; pour elle, Beyle découvre ses défauts les plus inavouables pour quiconque n'aurait pas la conviction intérieure de la sincérité. Il fut un homme qui mourut quand il avait sept ans; il désire, et on l'excusera un peu quand on voit la modestie mesquine de ce petit songeur de Grenoble. Beaucoup son grand-père, un vieillard, une série de petites touches admirablement donne la vision tout à fait nette d'une fantaisie des dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle. biographie *Vie de Henri Brulard*, pre-

nant ainsi un  
celles de son  
par ce manus  
vres de l'émi

Avec une  
opposition cu  
si subjectives  
velle qui vien  
loureuses. M.  
de Paris et d  
monde extéri  
rieux sur les  
pulation paris  
pérance, ses  
insouciance se  
par un témoi  
détail caracté

Mais voici  
de Stendhal, c  
matière d'ana  
*l'amour mod*  
ple constatati  
côté badin la  
son étude d'ê  
très exacts su  
souvent jusqu  
prises sur l'ét  
la haute socié  
choses qu'il c  
et il a pris le  
affronter la c  
zac. C'est, ce  
mariage n'ent  
Il étudie l'am  
crement ou d  
gens bien él  
forcer les côt  
s'appliquant a  
guérir d'une  
se guérir de



## REVUE I

le à un ami de son mar  
à la porte, dans des conc  
d'une femme entretenu  
euse, mais elle est surto  
à elle précisément en  
les moindres recoins d  
de la sorte qu'avec  
sur son chemin par la  
es et des mères.

Le principal mérite de *D*  
raphique particulièrement  
eize nouvelles qui form  
ms et huit dans l'autre  
rivé au milieu du livre  
er en sens inverse. M.  
ce rapport; la fameuse c  
omédiens et la réponse  
façon, il y a plusieurs  
té « Raison », soit du  
ues nouvelles écrites a  
it par cette recherche  
tir. Il a toujours de l  
nt de l'esprit. Mais il  
ntieux.

En pourrait-on pas dire  
*cinelle* ce sous-titre amb  
oraines » ? Les mœurs m  
e ont le défaut d'être si  
caractères, pas un seul  
aisseur, utilisant pour f  
de sa personne et le p  
tier archi-millionnaire  
teur éhonté; le prêtre i  
— autant de fantoches q  
le plus de la vraisembl  
er, l'industriel député q  
rver sa fille, réussit, noi  
bitises de son gendre. Il  
able. Et sa suprême de  
crime.





encore aux approches d'un peu du fanatisme par 7 a peu d'années dans le sacerdoce, — avait été victime de sa fin prématurée à seize ans à peine, un Anglais. Londres désignaient l'homme d'un caractère admirable. Tels sont les événements d'Eva, M. René détruit l'élégance. Il combat la croyance religieuse.

Fort déçu par le naufrage, il avait placé toutes ses espérances dans les pilotes les plus hardis, mais, finalement, il adopte aujourd'hui le roman. Après le succès de *Chants du Soldat*, un roman sur la guerre de 1870 à laquelle il avait participé comme chasseur à pied, après avoir passé pas inaperçus les fonctions de président de la section des loisirs que lui laisse son commandement, il a écrit l'histoire d'une *Histoire* qui rappelle les nouvelles de Maupassant. On lui préfère *Ma cousine* qui a passé non sans étonnement dans la pratique que dans le secret de son style soignée et soignée. Une des raisons de son succès, *Ma cousine Laura*, c'est que le théâtre plaisent généralement à être contées par que M. Marcel Prévost a enlevé toutes les superfluités. C'est écrit net et sans bavure.

M. Léon Barracand a obtenu la popularité, mais, sans avoir les suffrages de la critique. Il est originaire de



succès; nul commentaire ne de ce maître dessinateur don la vie et le mouvement aux p Alighieri.

M. Frédéric Mistral donne de l'œuvre du grand poète p le mieux aimé parce qu'il es aux délicieuses expansions d' gars Vincent sur le même mû briles? Et qui n'a pleuré dev de Mireille entre le ciel et la l'église des Saintes-Maries? M tés sans en diminuer le char son œuvre par le talent de M fortiste.

Nul n'ignore que le Salon du palais des Offices et le Sala des coins privilégiés où sont plus haute qualité. M. Gruyer sion dans cet éden artistique *Salon carré*; guidé par le p fique, l'érudition, il va d'un p ses observations par de maq vure.

M. Eugène Müntz, l'éminent arts continue son *Histoire d* formera cinq volumes absolus l'étude de l'*Age d'or* en Ital cond volume constituant à la belle et radieuse époque, cor de Laurent le Magnifique, d et se terminant cinquante an de Léon X. « Le charme qu'e banité des Italiens était extré lisée ne pouvait s'y soustrair avec volupté; l'Italie passait homme pensant ». Les origine cette période glorieuse entre sont approfondies par M. Et qui n'exclut pas l'intérêt. Des







Je voudrais citer encore les donner aux enfants, mais qui se parents : *Joies d'enfants*, par M reproducteur des ébats de tout u rendu dans *Confrères et comp spirituels* croquis de Crafty, le prend cette fois, à la race canin nous *Paris* et *La Province à che* remplis d'ingénieuses chromolith Grenway. Les caricatures étourd romans comiques d'une drôlerie petites scènes si claires que le i inutile.

Sur une vingtaine de pièces i verture de la saison théâtrale, de et légitime succès. Ce sont : *Le de Ma cousine*, d'Henri Meilhac ; au de *La Parisienne* à la Comédie le soir de la première représenta être assez bien accueillie par le g l'interprétation la cause de cett dans la maison de Molière jointe dhon et à la sécheresse alambiqu parablement exquise dans tant d'i qui demande à être jouée avec s ciente, trompant sans l'ombre d amant en titre, devient un mons de ce qu'elle fait. J'ai relu la pi et je conserve la conviction qu' d'œuvre de notre théâtre conte

Chef-d'œuvre également *Ma taisie*, l'observation, l'esprit et théâtre n'ont jamais produit rie en vogue s'attelant à rendre à ss voilà toute la donnée, mais la plus une idée du charme capiteux qu par exemple, la lecture ne saur Hors de leurs cadres, les mots pe me garderai bien d'en citer un M. Becque, M. Meilhac a été se

## ENT LITTÉRAIRE EN FRANCE.

faut citer M<sup>lle</sup> Rejane, qui est  
santes comédiennes de Paris. I  
d'Arnay la Hulte, Riquette  
ière de sa femme, une coméd  
danse un pas de fantaisie à  
du bal public. Cette seule sc  
*la cousine*. Ce qu'il y a d'un  
liqué par une parenté de la  
née et la jolie Riquette.

pas moins brillamment réus  
u brillant critique théâtral du  
urtant par des qualités d'un  
nette de l'embarras de certa  
ient célèbres et sentant que l  
e, la vulgarité de manières a  
ils ont vécu laissera toujours  
out ce qu'on peut ambitionn  
; mais ils jalourent secrètem  
fectent de l'indifférence, voi

rès exactement rendu cet  
arrivé à une grande situati  
istingué par la femme d'un  
t pris d'abord par l'amour-  
a belle marquise de Grèges  
a chambre à une alliance a  
négarion de tout son passé  
pour être berné, il a compr  
illeure des épouses : il se ver  
être anonyme d'un de ses  
a tour de la belle intrigante  
le divorce, sa femme n'aura  
mari de sa victime : « Allons  
dénouement à la fois brutal  
e le trouve, quant à moi, des  
entre pas dans les procédés  
u est joué avec talent par  
ante et perverse à souhait, M  
ary et M<sup>lle</sup> Marguerite Caron  
lie-française, je m'en voudr







n e  
e  
e t  
pos  
ève  
ivr  
te e  
re  
qu'  
in  
uvi  
te,  
ge  
e  
u'il  
ux,

rès  
is e  
ive  
tér  
ét  
Je  
n l  
e, ca  
par  
e ac  
pér  
e g  
ni l  
isti  
Mac  
d'u  
i to  
ron  
uve  
et  
ps

—  
ier

















1

2























































































# Navigazione Generale Italiana

(SOCIÉTÉS FLORIO & RUBATTINO RÉUNIES)

Capital 100,000,000 de francs — Versé 55,000,000 de francs

## SERVICE DES PAQUEBOTS-POSTE ITALIENS

Service des **INDES** et de l'**INDO-CHINE** avec départs tous les vingt jours de **Marseille, Gênes, Naples et Messine** pour **Port-Saïd, Suez, Aden et Bombay**, en transbordement sur les vapeurs de la même Compagnie pour **Singapore ou Penang et Hong-Kong**. On accepte passagers et marchandises pour **Massaouah et Assab** en transbordement à **Suez**, et pour **Murrachee, Madras et Calcutta** en transbordement à **Bombay**.

Service de l'**AMÉRIQUE DU SUD**: Départs réguliers de **Gênes** les 1<sup>er</sup> et 15 de chaque mois; départs facultatifs le 8 et le 22 de chaque mois de **Gênes** ou de **Naples** directement pour **Montevideo et Buenos-Ayres** avec escales éventuelles aux ports du **Brésil**.

Lignes régulières hebdomadaires pour **Malte, la Tunisie et Tripolitaine, l'Égypte, Grèce, Turquie d'Europe et d'Asie et la Mer Noire**. Communications directes entre **Brindes, Corfou et Patras** deux fois par semaine, en coïncidence avec les arrivées et départs de la **Malle des Indes**.

Lignes rapides journalières entre le **Continent, la Sicile, la Sardaigne et les îles mineures**.

Lignes commerciales de la **Méditerranée** aux ports du **Danube** et de **Naples et Palerme** pour **New-York ou New-Orleans** avec départs facultatifs tous les mois.

S'adresser pour tous les renseignements: A **Rome**, à la Direction Générale, Corso, 385 — à **Gênes, Palerme, Naples et Venise** aux sièges de la Société. Dans toutes les autres **Villes et Ports** aux Agences de la Société.

(Voir les itinéraires et les livrets d'informations de la Compagnie).

## Événement-Sport

La multiplication des agences et sous-agences interlopes de commission au pari mutuel a préoccupé le conseil municipal de Paris et même le parlement. Elle inquiète les gens soucieux de l'avenir du sport. Elle compromet l'intérêt des parieurs qui sont dépouillés en même temps que l'assistance publique est frustrée.

Aussi l'*Événement* ne pouvait-il se désintéresser de cet état de choses.

Il y a agence et agence comme il y a fagot et fagot.

Sollicitée par ses lecteurs, la nouvelle direction sportive de l'*Événement* organise, 10, boulevard des Italiens, et 2, passage de l'Opéra, à côté des bureaux du journal, sous le nom d'*Événement-Sport*, un service spécial, comprenant:

Les renseignements sur toutes les courses françaises et les principales courses étrangères;

L'exécution des paris, etc., etc.

Ce double service est confié à M. George Clarence, auquel devront être adressés tous ordres, tous envois de fonds, toutes correspondances à partir du 12 avril, jour de l'inauguration de l'*Événement-Sport*.

### CONDITIONS:

L'*Événement* publiera, chaque jour de courses, en tête de ses colonnes, sous formule chiffrée, un renseignement unique.

La clef de ce renseignement sera vendue, dans les bureaux de l'*Événement-Sport*, de neuf heures à deux heures, au prix invariable de dix francs, ou adressée à domicile.

L'*Événement-Sport* n'accepte aucun ordre de pari inférieur à vingt francs.

Tout ordre doit être accompagné des fonds et, en outre, de la commission, qui est toujours de trois pour cent.

Tout ordre, envoyé par lettre ou télégramme, doit parvenir à M. G. Clarence, le jour de la course, au plus tard avant une heure, et ce à peine de nullité.

L'*Événement-Sport* n'accepte pas les combinaisons.

Les turfistes de Paris, de province et de l'étranger pourront donc s'adresser, en toute sécurité, à partir du 12 avril prochain, à l'*Événement-Sport*, 10, boulevard des Italiens et 2, passage de l'Opéra, à Paris.

**RICHARD** Librairie Circulante française, anglaise  
allemande. — GENEVE.

VII<sup>me</sup> ANNÉE

# REVUE INTERNATIONALE

PARAISSANT A ROME  
LE 15 DE CHAQUE MOIS

BUREAUX DE LA REVUE

**ROME - Corso Vittorio Emanuele - 51**

**PARIS - Rue de la Michodière - 8**

**Agent général pour la France et l'étranger M. LAM,**  
**Paris, 338, Rue St-Honoré, 338**

## AGENTS DE LA REVUE.

Allemagne . . . . .	{ F. A. Brockhaus, libraire à Leipzig. Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Amérique du Nord Asie . . . . .	{ Trübner & C <sup>o</sup> , libraires à Londres.
Autriche . . . . .	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C <sup>ie</sup> , libraires à Vienne. Julius Dase, libraire à Trieste.
Espagne . . . . .	{ Fuentes y Capdeville, libraires à Madrid.
France et Colonies	{ Pedone-Lauriel, libraire, 13, rue Soufflot, Paris. Veuve Boyveau, libraire, 22, rue de la Banque, Paris. Librairie H. Le Soudier, Paris.
Grande Bretagne . .	{ Nicholas Trübner & C <sup>o</sup> , libraires à Londres.
Hollande . . . . .	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Hongrie . . . . .	{ F. A. Brockhaus, libraire. Gerold & C <sup>ie</sup> , libraires à Vienne.
Indes Néerlandaises	{ S. C. van Doesburgh, libraire à Leyde.
Italie . . . . .	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan. Bocca Frères, libraires à Turin, Florence et Rome. Dumolard Frères, libraires à Milan. Loescher, libraire à Turin, Florence et Rome. Henry Berger, Milan. F. Furchheim, libraire à Naples. C. Chiesa & F. Guindani, libraires à Milan.
Russie . . . . .	{ G. Rousseau, libraire à Odessa. (Provinces allemandes de la) Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Scandinavie . . . . .	{ Ulrico Hoepli, libraire à Milan.
Suisse . . . . .	{ Richard, Librairie circulante française, anglaise, allemande, Genève. Haasenstein et Vogler, Genève. A. Crausaz, Montreux.

On peut aussi s'abonner à la REVUE INTERNATIONALE chez tous les principaux libraires et dans tous les bureaux de poste.

Pour les annonces s'adresser aux Bureaux de la Revue à Rome et à Paris, chez tous les agents de la Revue et chez MM. Lagrange, Cerf et C<sup>ie</sup>, 8, Place de la Bourse, Paris.









